BOOKSTACKS CLASSICS

La vie et la mort du roi Richard III

William Shakespeare (1564-1616)

Français EDITION

BOOKSTACKS EDITION

Publication record

Title	La vie et la mort du roi Richard III
Author	William Shakespeare (1564-1616)
Translator	François Guizot
Edition	Bookstacks French TEI edition
Published	22 August 2026
Edition ID	shakespeare-king-richard-iii-fra
Canonical URI	bookstacks.org

Rights and availability

This derived TEI file is made available under the Creative Commons Attribution-ShareAlike 4.0 International License; the Project Gutenberg source is public domain in the United States. View the canonical license terms.

No ISBN has been assigned. The stable Bookstacks edition identifier and canonical URI above serve as the publication record for this digital edition. Bookstacks asserts no additional restriction over this generated PDF beyond the canonical source terms.

Table des matières

La vie et la mort du roi Richard III 1

Notice sur la vie et la mort de richard iii 3

La vie et la mort du roi richard iii 7

Acte premier 9

Acte deuxième 49

Acte troisième 66

Acte quatrième 99

Acte cinquième 134

La vie et la mort du roi Richard III

Note du transcripteur.

Ce document est tiré de :
OEUVRES COMPLÈTES DE
SHAKSPEARE
TRADUCTION DE
M. GUIZOT
NOUVELLE ÉDITION ENTIÈREMENT REVUE
AVEC UNE ÉTUDE SUR SHAKSPEARE
DES NOTICES SUR CHAQUE PIÈCE ET DES NOTES.
Volume 8
La vie et la mort du roi Richard III
Le roi Henri VIII.–Titus Andronicus
POEMES ET SONNETS :
Vénus et Adonis.–La mort de Lucrèce
La plainte d'une amante
Le Pèlerin amoureux.–Sonnets.
PARIS
A LA LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
DIDIER ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES AUGUSTINS
1863

LA VIE ET LA MORT

DU ROI RICHARD III

TRAGÉDIE

Notice sur la vie et la mort de richard iii

Richard III est l'un de ces hommes qui ont fait sur leur temps cette impression d'horreur et d'effroi toujours fondée sur quelque cause réelle, bien qu'ensuite elle porte à exagérer les réalités. Hollinshed le met au nombre de «ces personnes mauvaises qui ne vivront une heure exemptes de faire et exercer cruauté, méchef et outrageuse façon de vivre.» Sans doute, et la critique historique en a fourni la preuve, la vie de Richard a été chargée de plusieurs crimes qui ne lui ont pas appartenu ; mais ces erreurs et ces exagérations, fruit naturel du sentiment populaire, expliquent, sans la justifier, la bizarre fantaisie qu'a eue Horace Walpole de réhabiliter la mémoire de Richard, en le déchargeant de la plupart des crimes dont on l'accuse. C'est là une de ces questions paradoxales sur lesquelles s'échauffe l'imagination du critique qui s'en est laissé saisir, et où la plus ingénieuse discussion ne sert ordinairement qu'à prouver jusqu'à quel point l'esprit peut s'employer à embarrasser la marche simple et ferme de la vérité. Sans doute il ne faut pas juger un personnage de ces temps de désordre d'après les habitudes douces et régulières de nos idées modernes, et beaucoup de choses doivent être mises sur le compte de l'entourage d'hommes et de faits au milieu desquels apparaissent les caractères historiques ; mais lorsqu'à l'époque où a vécu Richard III, après les horreurs de la Rose rouge et de la Rose blanche, la haine publique va choisir un homme entre tous pour le présenter comme un modèle de cruauté et de perfidie, il faut assurément qu'il y ait eu dans ses crimes quelque chose d'extraordinaire, ne fût-ce que cet éclat que peut y ajouter la supériorité des talents et du caractère qui, lorsqu'elle s'emploie au crime, le rend à la fois plus dangereux et plus insultant.

L'opinion généralement établie sur Richard a pu contribuer au succès de la pièce qui porte son nom : aucun peut-être des ouvrages de Shakspeare n'est demeuré aussi populaire en Angleterre. Les critiques ne l'ont pas eu général traité aussi favorablement que le public ; quelques-uns, entre autres Johnson, se sont étonnés de son prodigieux succès ; on pourrait s'étonner de leur surprise si l'on ne savait, par expérience, que le critique, chargé de mettre de l'ordre dans les richesses dont le public a joui d'abord confusément, s'affectionne quelquefois tellement à cet ordre et surtout à la manière dont il l'a conçu, qu'il se laisse facilement induire à condamner les beautés auxquelles, dans son système, il ne sait pas trouver une place convenable.

Richard III présente, plus qu'aucun des grands ouvrages de Shakspeare, les défauts communs aux pièces historiques qui étaient avant lui en possession du théâtre ; on y retrouve cet entassement de faits, cette accumulation de catastrophes, cette invraisemblance de la marche dramatique et de l'exécution théâtrale, résultats nécessaires de tout ce mouvement matériel que Shakspeare a réduit, autant qu'il l'a pu, dans les sujets dont il disposait plus librement, mais qui ne pouvait être évité dans des sujets nationaux d'une date si récente, et dont tous les détails étaient si présents à la mémoire des spectateurs. Peut-être en doit-on admirer davantage le génie qui a su se tracer sa route dans ce chaos, et diriger à travers ce labyrinthe un fil qui ne s'interrompt et ne se perd jamais. Une idée domine toute la pièce, c'est celle de la juste punition des crimes qui ont ensanglanté les querelles d'York et de Lancaster. Exemple et organe à la fois de la colère céleste, Marguerite, par les cris de sa douleur, appelle sans cesse la vengeance sur ceux qui ont commis tant de forfaits, sur ceux même qui en ont profité ; c'est elle qui leur apparaît quand cette vengeance les a atteints ; son nom se mêle à l'effroi de leurs derniers moments, c'est sous sa malédiction qu'ils croient succomber autant que sous les coups de Richard, sacrificateur du temple sanglant dont Marguerite est la sibylle, et qui lui-même tombera, dernière victime de l'holocauste, emportant avec lui tous les crimes qu'il a vengés et tous ceux qu'il a commis.

Cette fatalité qui, dans *Macbeth*, se révèle sous la figure des sorcières, et dans *Richard III* sous celle de Marguerite, n'est cependant en aucune façon la même dans les deux pièces. Macbeth, entraîné de la vertu dans le crime, offre à notre imagination l'image effrayante de la puissance de l'ennemi de l'homme, puissance soumise cependant au maître éternel et suprême qui, du même coup dont il décide la chute, prépare la punition. Richard, agent bien plus direct, bien plus volon-

taire de l'esprit du mal, semble plutôt jouter avec lui que lui obéir ; et dans ce jeu terrible des pouvoirs infernaux, c'est comme en passant que s'exerce la justice du ciel jusqu'au moment où elle éclatera sans équivoque sur l'insolent coupable qui s'imaginait la braver en accomplissant ses desseins.

Cette différence dans la marche des idées se peint dans tous les détails du caractère et de la destinée des personnages. Macbeth, une fois tombé, ne se soutient que par l'ivresse du sang où il se plonge toujours davantage ; et il arrive à la fin fatigué de ce mouvement étranger à sa nature, désabusé des biens qui lui ont coûté si cher, et ne puisant que dans l'élévation naturelle de son caractère la force de défendre ce qu'il n'a presque plus le désir de conserver. Richard, inférieur à Macbeth pour la profondeur des sentiments autant qu'il lui est supérieur par la force de l'esprit, a cherché, dans le crime même, le plaisir d'exercer des facultés comprimées, et de faire sentir aux autres une supériorité ignorée ou dédaignée. Il trompe à la fois pour réussir et pour tromper, pour s'assujettir les hommes et pour se donner le plaisir de les mépriser ; il se moque de ses dupes et des moyens qu'il a employés pour les duper ; et à la satisfaction qu'il ressent de les voir vaincus, s'allie celle d'avoir acquis la preuve de leur faiblesse. Cependant ce qu'il en découvre ne suffit pas encore à la tyrannie de ses volontés ; la bassesse ne va jamais tout à fait aussi loin qu'il l'a conçu, et qu'il a eu besoin de le concevoir : obligé de sacrifier ensuite ce qu'il a d'abord corrompu, il faut que sans cesse il séduise de nouveaux agents pour abattre de nouvelles victimes. Mais arrive enfin le moment où ses moyens de séduction ne suffisent plus à surmonter les difficultés qu'il s'est créées, où l'appât qu'il peut présenter aux passions des hommes n'est plus de force à surmonter l'effroi qu'il leur a inspiré sur leurs intérêts les plus pressants ; alors ceux qu'il avait divisés pour les faire succomber l'un par l'autre se réunissent contre lui. Il se sentait trop fort pour chacun d'eux, il est seul contre tous, et il a cessé d'espérer en lui-même ; il se rend justice alors, mais sans s'abandonner, et, par un dernier effort, il se brise contre l'obstacle qu'il s'indigne de ne pouvoir plus vaincre.

La peinture d'un pareil personnage, et des passions qu'il sait mettre en jeu pour les faire servir à ses intérêts, offre un spectacle d'autant plus frappant qu'on voit clairement que l'hypocrisie de Richard n'agit que sur ceux qui ont intérêt à s'en laisser aveugler ; le peuple demeure muet à ces lâches appels par lesquels on l'invite à s'unir aux hommes en pouvoir qui vont donner leur voix pour l'injustice ; ou si quelques voix inférieures s'élèvent, c'est pour exprimer un sentiment général d'éloignement et d'inquiétude, et faire entrevoir, à côté d'une cour ser-

vile, une nation mécontente. L'attente qui en résulte, le pathétique de quelques scènes, la sombre énergie du caractère de Marguerite, l'inquiète curiosité qui s'attache à ces projets si menaçants et si vivement conduits, achèvent de répandre sur cet ouvrage un intérêt qui explique la constance de son succès.

Le style de Richard III est assez simple et, si l'on en excepte un ou deux dialogues, il offre peu de ces subtilités qui fatiguent quelquefois dans les plus belles pièces de Shakspeare. Dans le rôle de Richard, l'un des plus spirituels de la scène tragique, l'esprit est presque entièrement exempt de recherche.

Ce drame comprend un espace de quatorze ans, depuis 1471 jusqu'en 1485.

Il paraît avoir été représenté en 1597 : on avait, avant cette époque, plusieurs pièces sur le même sujet.

La vie et la mort du roi richard iii

TRAGÉDIE

PERSONNAGES

ÉDOUARD IV, roi d'Angleterre.
ÉDOUARD, prince de Galles, ensuite Édouard V. } fils d'Édouard IV.
RICHARD, duc d'York. } GEORGE, duc de Clarence. } frères du
RICHARD, duc de Glocester, ensuite Richard III. } roi.
UN JEUNE FILS du duc de Clarence.
HENRI, comte de Richmond, ensuite Henri VII.
LE CARDINAL BOURCHIER, archevêque de Cantorbéry.
THOMAS ROTHERAM, archevêque d'York.
JOHN MORTON, évêque d'Ély.
LE DUC DE BUCKINGHAM.
LE DUC DE NORFOLK.
LE COMTE DE SURREY, son fils.
LE COMTE RIVERS, frère de la reine Élisabeth, femme d'Édouard.
LE MARQUIS DE DORSET, LORD GREY. } fils de la reine.

LE COMTE D'OXFORD.
LORD HASTINGS.
LORD STANLEY.
LORD LOVEL.
SIR THOMAS VAUGHAN.
SIR RICHARD RATCLIFF.
SIR WILLIAM CATESBY.
SIR JAMES TYRREL.
SIR JAMES BLUNT.
SIR WALTER HERBERT.
SIR ROBERT BRAKENBURY, lieutenant de la Tour de Londres.
CHRISTOPHE URSWICK, prêtre.
UN AUTRE PRETRE.
LE LORD MAIRE DE LONDRES.
LE SHERIF DE WILTSHIRE.
LA REINE ÉLISABETH, femme d'Édouard IV.
LA REINE MARGUERITE D'ANJOU, veuve de Henri VI.
LA DUCHESSE D'YORK, mère d'Édouard IV, duc de Clarence, et du
duc de Glocester.
LADY ANNE, veuve d'Édouard, prince de Galles, fils de Henri VI, mariée
ensuite au duc de Glocester.
UNE FILLE du duc de Clarence.
LORDS, et autres personnes de la suite. DEUX GENTILSHOMMES, UN
POURSUIVANT, UN CLERC, CITOYENS, MEURTRIERS, MESSAGERS, SPECTRES,
SOLDATS, ETC.
La scène est en Angleterre.

Acte premier

Scène I

A L
[*ondres*] Une rue.

[*Entre LE DUC DE* GLOCESTER.]

GLOCESTER
Enfin le soleil d'York a changé en un brillant été l'hiver de nos disgrâces, et les nuages qui s'étaient abaissés sur notre maison sont ensevelis dans le sein du profond Océan. Maintenant notre front est ceint des guirlandes de la victoire, et nos armes brisées sont suspendues pour lui servir de monument. Le funeste bruit des combats a fait place à de joyeuses réunions, nos marches guerrières à des danses agréables. La guerre au visage renfrogné a aplani son front chargé de rides, et maintenant, au lieu de monter des coursiers armés pour le combat, et de porter l'effroi dans l'âme des ennemis tremblants, elle danse d'un pied léger dans les appartements des femmes, charmée par les sons d'un luth voluptueux. Mais moi qui ne suis point formé pour ces jeux badins, ni tourné de façon à caresser de l'oeil une glace amoureuse ; moi qui suis grossièrement bâti et qui n'ai point cette majesté de l'amour qui se pavane devant une nymphe folâtre et légère ; moi en qui sont tronquées toutes les belles proportions, moi dont la perfide nature évita traîtreusement de tracer les traits lorsqu'elle m'envoya avant le temps dans ce monde des vivants, difforme, ébauché, à peine à moitié fini, et si irrégulier, si étrange à voir, que les chiens aboient contre moi quand je m'arrête auprès d'eux ; moi qui, dans ces ébats efféminés de la paix, n'ai

aucun plaisir auquel je puisse passer le temps, à moins que je ne le passe à observer mon ombre au soleil, et à deviser sur ma propre difformité ;– si je ne puis être amant et contribuer aux plaisirs de ces beaux jours de galanterie, je suis décidé à me montrer un scélérat, et je hais les amusements de ces jours de frivolité. J'ai ourdi des plans, j'ai fait servir de radoteuses prophéties, des songes, des libelles à élever de dangereux soupçons, propres à animer l'un contre l'autre d'une haine mortelle mon frère Clarence et le roi ; et pour peu que le roi Édouard soit aussi franc, aussi fidèle à sa parole, que je suis rusé, fourbe et traître, ce jour doit voir Clarence mis en cage d'après une prédiction qui annonce que G... donnera la mort aux héritiers d'Édouard. Pensées, replongez-vous dans le fond de mon âme. Voilà Clarence. *(Entre Clarence avec des gardes et Brakenbury.)* Bonjour, mon frère. Que signifie cette garde armée qui suit Votre Grâce ?

CLARENCE
C'est Sa Majesté qui, chérissant la sûreté de ma personne, me l'a donnée pour me conduire à la Tour.

GLOCESTER
Et pour quelle cause ?

CLARENCE
Parce que mon nom est *George.*

GLOCESTER
Hélas ! milord, cette faute n'est pas la vôtre. Ce sont vos parrains qu'il devrait faire mettre en prison pour cela. Oh ! selon toute apparence, Sa Majesté a le projet de vous faire baptiser de nouveau dans la Tour.– Mais au vrai, Clarence, quelle est la raison ?–Puis-je le savoir ?

CLARENCE
Oui, Richard, quand je le saurai : car je proteste que, quant à présent, je l'ignore : mais autant que j'ai pu comprendre, il prête l'oreille à des prophéties, à des songes ; il veut ôter de l'alphabet la lettre G, et il dit qu'un sorcier lui a annoncé que G... priverait ses enfants de sa succession : et parce que mon nom commence par un G, il en conclut dans sa tête que c'est moi qui suis désigné. Ce sont ces sottises-là et quelques autres du même genre qui, à ce que j'apprends, ont déterminé Sa Majesté à me faire emprisonner.

GLOCESTER
Oui, voilà ce qui arrive lorsque les hommes sont gouvernés par les femmes.–Ce n'est pas le roi qui vous envoie à la Tour : c'est sa femme milady Grey : Clarence, c'est elle qui pousse à cette extrémité. N'est-ce pas elle, et cet honnête homme de bien Antoine Woodville son frère, qui ont fait envoyer lord Hastings à la Tour, dont il vient de sortir ce jour même ? Nous ne sommes pas en sûreté, Clarence, nous ne sommes pas en sûreté.

CLARENCE
Par le Ciel, je crois en effet que personne n'est en sûreté ici que les parents de la reine, et les messagers nocturnes qui se fatiguent à aller et venir entre le roi et sa maîtresse Jeanne Shore. N'avez-vous pas su quelles humbles supplications lui a faites le lord Hastings pour obtenir sa délivrance ?

GLOCESTER
C'est par ses humbles prières à cette divinité que milord chambellan a obtenu sa liberté. Je vous le dis : si nous voulons nous conserver dans les bonnes grâces du roi, je pense que le meilleur moyen est de nous mettre au nombre de ses gens, de porter sa livrée. La vieille et jalouse veuve et celle-ci, depuis que notre frère en a fait des dames, sont de puissantes commères dans cette monarchie.

BRAKENBURY
Je demande pardon à Vos Grâces : mais Sa Majesté m'a expressément enjoint de ne permettre à aucun homme, de quelque rang qu'il puisse être, un entretien particulier avec son frère.

GLOCESTER
Oui ? Eh bien, s'il plaît à Votre Seigneurie, Brakenbury, vous pouvez être en tiers dans tout ce que nous disons : il n'y a nul crime de trahison dans nos paroles, mon cher.–Nous disons que le roi est sage et vertueux, et que la noble reine est d'âge à plaire, belle et point jalouse.–Nous disons que la femme de Shore a le pied mignon, les lèvres vermeilles comme la cerise, un oeil charmant, le discours infiniment agréable ; que les parents de la reine sont devenus de beaux gentilshommes : qu'en dites-vous, mon ami ? Tout cela n'est-il pas vrai ?

BRAKENBURY
Milord, je n'ai rien à faire de tout cela.

GLOCESTER
Rien à faire avec mistriss Shore ? Je te dis, ami, que celui qui a quelque chose à faire avec elle, hors un seul, ferait bien de le faire en secret et quand ils seront seuls.

BRAKENBURY
Hors un seul ! lequel, milord ?

GLOCESTER
Eh ! son mari, apparemment.–Voudrais-tu me trahir ?

BRAKENBURY
Je supplie Votre Grâce de me pardonner, et aussi de cesser cet entretien avec le noble duc.

CLARENCE
Nous connaissons le devoir qui t'est imposé, Brakenbury, et nous allons obéir.

GLOCESTER
Nous sommes les sujets méprisés[1] de la reine, et il nous faut obéir !–Adieu, mon frère. Je vais trouver le roi, et à quoi que ce soit qu'il vous plaise de m'employer, fût-ce d'appeler ma soeur la veuve que s'est donnée le roi Édouard, je ferai tout pour hâter votre délivrance.–En attendant, ce profond outrage fait à l'union fraternelle m'affecte plus profondément que vous ne pouvez l'imaginer.

CLARENCE
Je sais qu'il ne plaît à aucun de nous.

GLOCESTER
Allez, votre emprisonnement ne sera pas long : je vous en délivrerai, ou je prendrai votre place. En attendant, tâchez d'avoir patience.

CLARENCE
Il le faut bien. Adieu.

[CLARENCE *sort avec* BRAKENBURY *et les gardes.*]

1. We are the queen abjects. Nous sommes les abjects de la reine. Il a fallu renoncer à rendre cette amère plaisanterie de Richard, qui ne pouvait conserver en français le sel qu'elle a en anglais, où abjects et subjects ayant la même terminaison, l'un peut être substitué à l'autre sans laisser aucune équivoque sur l'intention de l'interlocuteur.

GLOCESTER
Va, suis ton chemin, par lequel tu ne repasseras jamais, simple et crédule Clarence. Je t'aime tant, que dans peu j'enverrai ton âme dans le ciel, si le ciel veut en recevoir le présent de ma main. Mais qui s'approche ? C'est Hastings, tout nouvellement élargi.

[*Entre* HASTINGS.]

HASTINGS
Bonjour, mon gracieux lord.

GLOCESTER
Bonjour, mon digne lord chambellan. Je me félicite de vous voir rendu au grand air. Comment Votre Seigneurie a-t-elle supporté son emprisonnement ?

HASTINGS
Avec patience, mon noble lord, comme il faut que fassent les prisonniers. Mais j'espère vivre, milord, pour remercier les auteurs de mon emprisonnement.

GLOCESTER
Oh ! sans doute, sans doute ; et Clarence l'espère bien aussi : car ceux qui se sont montrés vos ennemis sont aussi les siens, et ils ont réussi contre lui, comme contre vous.

HASTINGS
C'est pitié que l'aigle soit mis en cage, tandis que les vautours et les étourneaux pillent en liberté.

GLOCESTER
Quelles nouvelles du dehors ?

HASTINGS
Il n'y a rien au dehors d'aussi fâcheux que ce qui se passe ici.–Le roi est en mauvais état, faible, mélancolique, et ses médecins en sont fort inquiets.

GLOCESTER
Oui, par saint Paul ; voilà une nouvelle bien fâcheuse en effet ! oh ! il a suivi longtemps un mauvais régime ; et il a par trop épuisé sa royale personne : cela est triste à penser. Mais quoi, garde-t-il le lit ?

HASTINGS
Il est au lit.

GLOCESTER
Allez-y le premier, et je vais vous suivre. *(Hastings sort.)* Il ne peut vivre ; je l'espère : mais il ne faut pas qu'il meure avant que George ait été dépêché en poste pour le ciel.–Je vais entrer, pour irriter encore plus sa haine contre Clarence par des mensonges armés d'arguments qui aient du poids ; et si je n'échoue pas dans mes profondes machinations, Clarence n'a pas un jour de plus à vivre. Cela fait, que Dieu dispose du roi Édouard dans sa miséricorde, et me laisse à mon tour la scène du monde pour m'y démener.–Alors j'épouserai la fille cadette de Warwick.... Quoi, après avoir tué son mari et son père ?–Le moyen le plus court de donner satisfaction à cette pauvre créature, c'est de devenir son mari et son père ; et c'est ce que je veux faire, non pas tant par amour que pour certaine autre vue secrète à laquelle je dois parvenir en l'épousant.–Mais me voilà toujours à courir au marché avant mon cheval. Clarence respire encore, Édouard vit et règne : c'est quand ils n'y seront plus que je pourrai faire le compte de mes bénéfices.

[*Il sort.*]

Scène II

T
[*oujours à Londres*] Une rue.

[*Entre le convoi du roi* HENRI *VI ; son corps est porté dans un cercueil découvert et entouré de troupes avec des hallebardes ;* LADY ANNE *suivant le deuil.*]

ANNE
Déposez, déposez ici votre honorable fardeau (si du moins l'honneur peut s'ensevelir dans un cercueil) : laissez-moi un moment répandre les pleurs du deuil sur la mort prématurée du vertueux Lancastre.–Pauvre image glacée d'un saint roi ! pâles cendres de la maison de Lancastre ! restes privés de sang royal, qu'il me soit permis d'adresser à ton ombre la prière d'écouter les lamentations de la pauvre Anne, de la femme de ton Édouard, de ton fils massacré, percé de la même main qui t'a

fait ces blessures ! Vois ; dans ces ouvertures par où ta vie s'est écoulée, je verse le baume inutile de mes pauvres yeux. Oh ! maudite soit la main qui a ouvert ces larges plaies ! maudit soit le coeur qui en eut le courage ! maudit le sang qui fit couler ce sang ! Que des calamités plus désastreuses que je n'en peux souhaiter aux serpents, aux aspics, aux crapauds, à tous les reptiles venimeux qui rampent en ce monde tombent sur l'odieux misérable qui, par ta mort, causa notre misère ! Si jamais il a un fils, que ce fils, avorton monstrueux, amené avant terme à la lumière du jour, effraye de son aspect hideux et contre nature la mère qui l'attendait pleine d'espérance ; et qu'il soit l'héritier du malheur qui accompagne son père ! Si jamais il a une épouse, qu'elle devienne, par sa mort, plus misérable encore que je ne le suis par la perte de mon jeune seigneur et par la sienne !–Allons, marchez maintenant vers Chertsey, avec le saint fardeau que vous avez tiré de Saint-Paul, pour l'inhumer en ce lieu.–Et toutes les fois que vous serez fatigués de le porter, reposez-vous, tandis que je ferai entendre mes lamentations sur le corps du roi Henri.

[*Les porteurs reprennent le corps et se remettent en marche.*]

[*Entre* GLOCESTER.]

GLOCESTER
Arrêtez, vous qui portez ce corps ; posez-le à terre.

ANNE
Quel noir magicien évoque ici ce démon, pour venir mettre obstacle aux oeuvres pieuses de la charité ?

GLOCESTER
Misérables, posez ce corps, vous dis-je ; ou, par saint Paul, je fais un corps mort du premier qui me désobéira.

ANNE
Milord, rangez-vous, et laissez passer ce cercueil.

GLOCESTER
Chien mal-appris ! Arrête quand je te l'ordonne : relève ta hallebarde de dessous ma poitrine ; ou, par saint Paul, je t'étends à terre d'un seul coup, et je te foule sous mes pieds, malotru, pour punir ton audace.

[*Les porteurs déposent le corps.*]

ANNE
Quoi ! vous tremblez ? vous avez peur ?–Hélas ! je ne vous blâme point. Vous êtes des mortels, et les yeux des mortels ne peuvent soutenir la vue du démon... Eloigne-toi, effroyable ministre des enfers !–Tu n'avais de pouvoir que sur son corps mortel : tu ne peux en avoir sur son âme ; ainsi, va-t'en.

GLOCESTER
Douce sainte, au nom de la charité, point tant d'imprécations.

ANNE
Horrible démon, au nom de Dieu, loin d'ici, et laisse-nous en paix. Tu as établi ton enfer sur cette heureuse terre que tu as remplie de cris de malédiction, et de profondes exclamations de douleur. Si tu te plais à contempler tes odieux forfaits, regarde cet échantillon de tes assassinats. Oh ! voyez, voyez ! les blessures de Henri mort rouvrent leurs bouches glacées, et saignent de nouveau. Rougis, rougis de honte, masse odieuse de difformités : car c'est ta présence qui fait sortir le sang de ces vides et froides veines qui ne contenaient plus de sang. C'est ton forfait inhumain et contre nature qui provoque ce déluge contre nature.–O Dieu, qui formas ce sang, venge sa mort ! Terre qui bois ce sang, venge sa mort ! Ciel, d'un trait de ta foudre frappe à mort le meurtrier ; ou bien ouvre ton soin, ô terre, et dévore-le à l'instant comme tu engloutis le sang de ce bon roi, qu'a assassiné son bras conduit par l'enfer.

GLOCESTER
Madame, vous ignorez les règles de la charité, qui rend le bien pour le mal, et bénit ceux qui nous maudissent.

ANNE
Scélérat, tu ne connais aucune loi, ni divine ni humaine : il n'est point de bête si féroce qui ne sente quelque atteinte de pitié.

GLOCESTER
Je n'en sens aucune, preuve que je ne suis point une de ces bêtes.

ANNE
O prodige ! entendre le diable dire la vérité !

GLOCESTER
Il est encore plus prodigieux de voir un ange se mettre ainsi en colère.–Souffrez, divine perfection entre les femmes, que je puisse me justifier en détail de ces crimes supposés.

ANNE
Souffre plutôt, monstre d'infection entre tous les hommes, que, pour ces crimes bien connus, je maudisse en détail ta personne maudite.

GLOCESTER
Toi, qui es trop belle pour que des noms puissent exprimer ta beauté, accorde-moi avec patience quelques instants pour m'excuser.

ANNE
Toi qui es plus odieux que le coeur ne peut le concevoir, il n'est pour toi d'autre excuse admissible que d'aller te pendre.

GLOCESTER
Par un pareil désespoir je m'accuserais moi-même.

ANNE
Et c'est par le désespoir que tu pourrais t'excuser, en faisant sur toi-même une juste vengeance de l'injuste carnage que tu fais des autres.

GLOCESTER
Dites, si je ne les avais pas tués ?

ANNE
Eh bien, alors ils ne seraient pas morts ! mais ils sont morts, et par toi, scélérat diabolique.

GLOCESTER
Je n'ai point tué votre mari.

ANNE
Il est donc vivant ?

GLOCESTER
Non, il est mort ; il a été tué de la main d'Édouard.

ANNE
Tu as menti par ton infâme gorge.–La reine Marguerite a vu ton épée meurtrière fumante de son sang, cette même épée que tu allais ensuite diriger contre elle-même, si tes frères n'en eussent écarté la pointe.

GLOCESTER
Je fus provoqué par sa langue calomnieuse, qui chargeait de leur crime ma tête innocente.

ANNE
Tu fus provoqué par ton âme sanguinaire, qui ne rêva jamais que sang et carnage.–N'as-tu pas tué ce roi ?

GLOCESTER
Je vous l'accorde.

ANNE
Tu l'accordes, porc-épic ? Eh bien, que Dieu m'accorde donc aussi que tu sois damné pour cette action maudite !–Oh ! il était bon, doux, vertueux.

GLOCESTER
Il n'en était que plus digne du Roi du ciel, qui le possède maintenant.

ANNE
Il est dans le ciel, où tu n'entreras jamais.

GLOCESTER
Qu'il me remercie donc de l'y avoir envoyé : il était plus fait pour ce séjour que pour la terre.

ANNE
Et toi, tu n'es fait pour aucun autre séjour que l'enfer.

GLOCESTER
Il y aurait encore une autre place, si vous me permettiez de la nommer.

ANNE
Quelque cachot, sans doute.

GLOCESTER
Votre chambre à coucher.

ANNE
Que l'insomnie habite la chambre où tu reposes !

GLOCESTER
Elle l'habitera, madame, jusqu'à ce que j'y repose entre vos bras [2].

ANNE
Je l'espère ainsi.

2. Till I lie with you.

GLOCESTER
Et moi, j'en suis sûr.–Mais, aimable lady Anne, finissons cet assaut de mots piquants, et discutons d'une manière plus posée.–L'auteur de la mort prématurée de ces Plantagenet, Henri et Édouard, n'est-il pas aussi condamnable que celui qui en a été l'instrument ?

ANNE
Tu en as été la cause, et de toi est sorti cet effet maudit.

GLOCESTER
C'est votre beauté qui a été la cause de cet effet. Oui, votre beauté qui m'obsédait pendant mon sommeil, et me ferait entreprendre de donner la mort au monde entier, si je pouvais à ce prix vivre seulement une heure sur votre sein charmant.

ANNE
Si je pouvais le croire, je te déclare, homicide, que tu me verrais déchirer de mes ongles la beauté de mon visage.

GLOCESTER
Jamais mes yeux ne supporteraient la destruction de cette beauté. Vous ne parviendrez pas à l'outrager, tant que je serai présent. C'est elle qui m'anime comme le soleil anime le monde : elle est ma lumière, ma vie.

ANNE
Que la sombre nuit enveloppe ta lumière, que la mort éteigne ta vie !

GLOCESTER
Ne prononce pas de malédictions contre toi-même, belle créature ; tu es pour moi l'une et l'autre.

ANNE
Je le voudrais bien, pour me venger de toi.

GLOCESTER
C'est une haine bien contre nature, que de vouloir te venger de celui qui t'aime !

ANNE
C'est une haine juste et raisonnable, que de vouloir être vengée de celui qui a tué mon mari.

GLOCESTER
Celui qui t'a privée de ton mari ne l'a fait que pour t'en procurer un

meilleur.

ANNE
Il n'en existe point de meilleur que lui sur la terre.

GLOCESTER
Il en est un qui vous aime plus qu'il ne vous aimait.

ANNE
Nomme-le.

GLOCESTER
Plantagenet.

ANNE
Eh ! c'était lui.

GLOCESTER
C'en est un du même nom ; mais d'une bien meilleure nature.

ANNE
Où donc est-il ?

GLOCESTER
Le voilà. (*Elle lui crache au visage.*) Pourquoi me craches-tu au visage ?

ANNE
Je voudrais, à cause de toi, que ce fût un mortel poison.

GLOCESTER
Jamais poison ne vint d'un si doux endroit.

ANNE
Jamais poison ne tomba sur un plus odieux crapaud.–Ote-toi de mes yeux ; ta vue finirait par me rendre malade.

GLOCESTER
C'est de tes yeux, douce beauté, que les miens ont pris mon mal.

ANNE
Que n'ont-ils le regard du basilic pour te donner la mort !

GLOCESTER
Je le voudrais, afin de mourir tout d'un coup, au lieu qu'ils me font mourir sans m'ôter la vie. Tes yeux ont tiré des miens des larmes amères.

Ils les ont fait honteusement rougir de pleurs puérils, ces yeux qui ne versèrent jamais une larme de pitié, ni quand mon père York et Édouard pleurèrent au douloureux gémissement que poussa Rutland dans l'instant où l'affreux Clifford le perça de son épée ; ni lorsque ton belliqueux père, me faisant le funeste récit de la mort de mon père, s'interrompit vingt fois pour pleurer et sangloter comme un enfant, et que tous les assistants avaient les joues trempées de larmes, comme des arbres chargés des gouttes de la pluie ; en ces tristes instants mes yeux virils ont dédaigné de s'humecter d'une seule larme ; mais ce que n'ont pu faire toutes ces douleurs, ta beauté l'a fait, et mes yeux sont aveuglés de pleurs. Jamais je n'ai supplié ni ami ni ennemi ; jamais ma langue ne put apprendre un doux mot capable d'adoucir la colère ; mais aujourd'hui que ta beauté peut en être le prix, mon coeur superbe sait supplier, et pousse ma langue à parler. (*Anne le regarde avec dédain.*) Ah ! n'enseigne pas à tes lèvres cette expression de mépris : elles ont été faites pour le baiser et non pour l'outrage. Si ton coeur vindicatif ne sait pas pardonner, tiens, je te prête cette épée acérée : si tel est ton désir, enfonce-la dans ce coeur sincère, et fais enfuir une âme qui t'adore : j'offre mon sein nu au coup mortel, et à tes genoux je te demande humblement la mort. (*Il découvre son sein : Anne dirige l'épée contre lui.*) Non, n'hésite pas : j'ai tué le roi Henri.–Mais ce fut ta beauté qui m'y entraîna. Allons, hâte-toi.–C'est moi qui ai poignardé le jeune Édouard. (*Elle dirige de nouveau l'épée contre lui.*) Mais ce fut ce visage céleste qui poussa mes coups. (*Elle laisse tomber l'épée.*) Relève cette épée ou relève-moi.

ANNE
Lève-toi, fourbe : quoique je désire ta mort, je ne veux pas être ton bourreau.

GLOCESTER
Eh bien, ordonne-moi de me tuer, et je t'obéirai.

ANNE
Je te l'ai déjà dit.

GLOCESTER
C'était dans ta colère.... Redis-le encore ; et au moment où tu auras prononcé l'ordre, cette main qui, par amour pour toi, tua l'objet de ton amour, tuera encore, par amour pour toi, un amant bien plus sincère. Tu auras contribué à leur mort à tous deux.

ANNE
Plût à Dieu que je pusse connaître ton coeur !

GLOCESTER
Ma langue vous le représente.

ANNE
Je crains bien qu'ils ne soient faux tous deux.

GLOCESTER
Il n'y eut donc jamais d'homme sincère.

ANNE
Bien, bien ; reprenez votre épée.

GLOCESTER
Dis donc que tu m'as pardonné.

ANNE
Vous le saurez par la suite.

GLOCESTER
Mais puis-je avoir de l'espérance ?

ANNE
Tous les hommes l'ont : espère.

GLOCESTER
Daigne porter cet anneau.

ANNE
[*met l'anneau à son doigt*] Recevoir n'est pas donner.

GLOCESTER
Vois comme cet anneau entoure ton doigt : c'est ainsi que mon pauvre coeur est enfermé dans ton sein. Use de tous deux, car tous deux sont à toi ; et si ton pauvre et dévoué serviteur peut encore solliciter de ta gracieuse beauté une seule faveur, tu assures son bonheur pour jamais.

ANNE
Quelle est cette faveur ?

GLOCESTER
Qu'il vous plaise de laisser ce triste emploi à celui qui a plus que vous sujet de se couvrir de deuil ; et d'aller d'ici vous reposer à Crosby où, dès

que j'aurai solennellement fait inhumer ce noble roi dans le monastère de Chertsey, et arrosé son tombeau des larmes de mon repentir, j'irai vous retrouver encore avec un vertueux empressement. Pour plusieurs raisons que vous ignorez, je vous en conjure, accordez-moi cette grâce.

ANNE
De tout mon coeur ; et j'ai bien de la joie de vous voir si touché de repentir.–Tressel, et vous, Berkley, accompagnez-moi.

GLOCESTER
Dites-moi donc adieu ?

ANNE
C'est plus que vous ne méritez : mais puisque vous m'instruisez à vous flatter, imaginez-vous que je vous ai dit adieu.

[LADY ANNE *sort avec Tressel et Berkley.*]

GLOCESTER
Allons, vous autres, emportez ce corps.

UN DES OFFICIERS
A Chertsey, noble lord ?

GLOCESTER
Non, à White-Friars.–Et attendez-moi là. (*Le cortège sort avec le corps.*) A-t-on jamais fait la cour à une femme de cette manière ? a-t-on jamais fait de cette manière la conquête d'une femme ? Je l'aurai, mais je ne compte pas la garder longtemps.–Quoi ! moi qui ai tué son époux et son père, l'attaquer au plus fort de la haine qu'elle a pour moi dans le coeur, les malédictions à la bouche, les larmes dans les yeux, et en présence de l'objet sanglant qui excite sa vengeance ! Dieu, sa conscience et ce cercueil sollicitaient contre moi ; et moi, sans aucun ami pour appuyer mes sollicitations, que le diable en personne et mes regards dissimulés ! Et en venir à bout ! c'est du moins ce qu'on peut parier, le monde contre rien.–Ah ! a-t-elle donc déjà oublié son époux, ce brave Édouard, que j'ai, il y a à peu près trois mois, poignardé à Tewksbury dans ma fureur ? Le plus gracieux et le plus aimable gentilhomme que puisse jamais offrir l'univers entier, formé par la nature avec prodigalité ; jeune, vaillant, sage, et l'on n'en peut douter, tout fait pour être roi ? Et elle abaisse ses regards sur moi qui ai moissonné dans son riche printemps cet aimable prince, et qui ai fait de son lit le séjour d'un douloureux

veuvage ! sur moi, qui tout entier ne vaux pas la moitié de ce que valait Édouard ! sur moi, boiteux et si horriblement contrefait ! Mon duché contre un misérable denier, que je me suis mépris tout ce temps sur ma personne. Sur ma vie, elle trouve, quoique je n'en puisse faire autant, que je suis un homme singulièrement bien tourné. Allons, je veux faire emplette de miroirs, et entretenir à mes frais quelques douzaines de tailleurs, pour étudier les modes et en parer ma personne : puisque me voilà parvenu à gagner ses bonnes grâces, je ferai bien quelques frais pour me maintenir dans cette heureuse situation.–Mais commençons par faire loger le compagnon dans son tombeau, et ensuite je reviendrai soupirer aux genoux de ma belle.–Brillant soleil, luis en attendant que j'achète un miroir, afin qu'en marchant je puisse voir mon ombre.

[*Il sort.*]

Scène III

T

[*oujours à Londres*] Un appartement dans le palais.

[*Entrent* LA REINE *ELISABETH, LORD* RIVERS *ET* LORD GREY.]

RIVERS

Madame, calmez-vous : il n'est pas douteux que Sa Majesté ne recouvre bientôt sa santé accoutumée.

GREY

Vos inquiétudes ne font qu'aggraver son mal. Ainsi, au nom de Dieu, prenez meilleure espérance, et tâchez de réjouir Sa Majesté par des discours gais et animés.

ÉLISABETH

S'il était mort, que deviendrais-je ?

GREY

Vous n'auriez d'autre malheur que la perte d'un tel époux.

ÉLISABETH
La perte d'un tel époux renferme tous les malheurs.

GREY
Le ciel vous a fait don d'un excellent fils pour être votre consolateur et votre appui quand le roi ne sera plus.

ÉLISABETH
Ah ! il est jeune, et sa minorité est confiée aux soins de Richard de Glocester, à un homme qui ne m'aime point, ni aucun de vous.

RIVERS
Est-il décidé qu'il sera protecteur ?

ÉLISABETH
Cela est décidé. Cela n'est pas encore fait, mais cela sera nécessairement si le roi vient à manquer.

[*Entrent* BUCKINGHAM *et* STANLEY.]

GREY
Voici les lords Buckingham et Stanley.

BUCKINGHAM
Mes bons souhaits à Votre royale Majesté.

STANLEY
Dieu veuille rendre à Votre Majesté le bonheur et la joie.

ÉLISABETH
La comtesse de Richmond [3], mon cher lord Stanley, aurait bien de la peine à dire *amen* à cette bonne prière. Cependant, Stanley, quoiqu'elle soit votre femme et qu'elle ne m'aime pas, soyez bien sûr, mon bon lord, que son orgueilleuse arrogance ne vous attire point ma haine.

STANLEY
Je vous supplie, ou de ne pas ajouter foi aux propos calomnieux de ses jaloux et perfides accusateurs, ou, quand l'accusation sera fondée, d'avoir de l'indulgence pour sa faiblesse, résultat de l'aigreur que donne la maladie, et non d'aucune mauvaise volonté réelle.

3. La comtesse du Richmond, mère du jeune comte de Richmond depuis Henri VII, avait épousé en secondes noces lord Stanley.

ÉLISABETH
Avez-vous vu le roi aujourd'hui, milord ?

STANLEY
Nous sortons dans le moment, le duc de Buckingham et moi, de faire visite à Sa Majesté.

ÉLISABETH
Voyez-vous, milords, quelque apparence que sa santé puisse s'améliorer ?

BUCKINGHAM
Madame, il y a tout lieu d'espérer. Sa Majesté parle avec gaieté.

ÉLISABETH
Que Dieu lui accorde la santé ! Avez-vous parlé d'affaires avec lui ?

BUCKINGHAM
Oui, madame. Il désire fort pacifier les différends du duc de Glocester avec vos frères, et ceux de vos frères avec milord chambellan : il vient de les mander tous devant lui.

ÉLISABETH
Dieu veuille que tout s'arrange ! mais cela ne sera jamais.–Je crains bien que notre bonheur ait atteint son dernier terme.

[*Entrent* GLOCESTER, HASTINGS *et* DORSET.]

GLOCESTER
Ils me calomnient, et je ne le souffrirai pas.–Qui sont-ils, ceux qui se plaignent au roi que je leur fais mauvaise mine, et que je ne les aime pas ? Par saint Paul ! ils aiment bien peu Sa Grâce, ceux qui remplissent ses oreilles de semblables tracasseries ! Parce que je ne sais pas flatter, dire de belles paroles, sourire aux gens, cajoler, feindre, tromper, saluer d'un coup de tête à la française, et avec des singeries de politesse, il faudra qu'on m'accuse de rancune et d'inimitié ! Un homme franc et qui ne pense point à mal ne saurait-il éviter que sa sincérité ne soit mal interprétée par de fourbes et insinuants faquins vêtus de soie ?

GREY
A qui, dans cette assemblée, Votre Grâce nous fait-elle l'honneur de s'adresser ?

GLOCESTER
A toi, qui n'as pas plus de probité que[4] d'honneur. Quand t'ai-je fait tort ? ou à toi, ou à toi [*en montrant les autres* LORDS], à aucun de votre cabale ? Dieu vous confonde tous ! Sa Majesté..... (que Dieu veuille conserver plus longtemps que vous ne le souhaitez !) ne peut respirer un moment tranquille, que vous n'alliez la fatiguer de vos infâmes délations.

ÉLISABETH
Mon frère de Glocester, vous avez mal pris la chose. Le roi, de sa propre et royale volonté, et sans en avoir été sollicité par personne, ayant en vue, apparemment, la haine que vous nourrissez dans votre coeur, et qui éclate dans votre conduite, contre mes enfants, mes frères et moi-même, vous mande auprès de lui, afin de prendre connaissance des motifs de votre mauvaise volonté pour travailler à les écarter.

GLOCESTER
Je ne saurais dire, mais le monde est devenu si pervers, que le roitelet vient picoter là où n'oserait percher l'aigle.–Depuis que tant de Gros-Jean sont devenus gentilshommes, bien des gentilshommes sont redevenus Gros-Jean.

ÉLISABETH
Allons, allons, mon frère Glocester, nous devinons votre pensée. Vous êtes blessé de mon élévation et de l'avancement de mes amis : Dieu nous fasse la grâce de n'avoir jamais besoin de vous !

GLOCESTER
En attendant, Dieu nous fait la grâce, madame, d'avoir besoin de vous : c'est par vos menées que mon frère est emprisonné, que je suis moi-même disgracié, et que la noblesse du royaume est tenue en mépris ; tandis qu'on fait tous les jours de nombreuses promotions pour anoblir des personnages qui, deux jours auparavant, avaient à peine un noble.

ÉLISABETH
Au nom de Celui qui, du sein de la destinée tranquille où je vivais satisfaite, m'a élevée à cette grandeur pleine d'inquiétudes, je jure que jamais je n'ai aigri Sa Majesté contre le duc de Clarence, et qu'au

4. To whom in all this presence speaks your grace ? –To thee that hast nor honesty nor grace. Il a fallu, pour conserver quelque chose de la forme de cette réplique de Glocester, substituer le mot honneur au mot grâce, qui ne peut s'entendre en français dans le sens qu'il a ici en anglais.

contraire j'ai plaidé sa cause avec chaleur. Milord, vous me faites une honteuse injure de jeter sur moi, contre toute vérité, ces soupçons déshonorants.

GLOCESTER
Vous êtes capable de nier que vous avez été la cause de l'emprisonnement de milord Hastings ?

RIVERS
Elle le peut, milord ; car...

GLOCESTER
Elle le peut, lord Rivers ? et qui ne le sait pas qu'elle le peut ? Elle peut vraiment faire bien plus que le nier : elle peut encore vous faire obtenir nombre d'importantes faveurs et nier après que sa main vous ait secondé, et faire honneur de toutes ces dignités à votre rare mérite. Que ne peut-elle pas ? Elle peut !... oui, par la messe [5], elle peut...

RIVERS
Eh bien ! par la messe, que peut-elle ?...

GLOCESTER
Ce qu'elle peut, par la messe ! épouser un roi, un beau jeune adolescent. Nous savons que votre grand'mère n'a pas trouvé un si bon parti.

ÉLISABETH
Milord de Glocester, j'ai trop longtemps enduré vos insultes grossières, et vos brocards amers. Par le ciel ! j'informerai Sa Majesté de ces odieux outrages que j'ai tant de fois soufferts avec patience. J'aimerais mieux être servante de ferme que d'être une grande reine à cette condition d'être ainsi tourmentée, insultée, et en butte à vos emportements. Je trouve bien peu de joie à être reine d'Angleterre !

[*Entre* LA REINE MARGUERITE*, qui demeure en arrière.*]

MARGUERITE
Et ce peu, puisse-t-il être encore diminué ! Mon Dieu, je te le demande ! Tes honneurs, ta grandeur, et le trône où tu t'assieds, sont à moi.

5. Ay marry may she ! –What marry may she ? –What marry may she ? marry with a king. Il y a ici un jeu de mots entre le mot marry, espèce de serment, et marry, qui signifie marier, épouser. Il a fallu, pour conserver quelque sens à cette partie du dialogue, substituer à marry le serment par la messe, assez familier aux Anglais de cette époque.

GLOCESTER
[*à* ÉLISABETH] Quoi ! vous me menacez de vous plaindre au roi ? Allez l'instruire, et ne m'épargnez pas : comptez que ce que je vous ai dit, je le soutiendrai en présence du roi : je brave le danger d'être envoyé à la Tour. Il est temps que je parle : on a tout à fait oublié mes travaux.

MARGUERITE
[*toujours derrière*] Odieux démon ! Je ne m'en souviens que trop. Tu as tué, dans la Tour, mon époux Henri, et mon pauvre fils Édouard à Tewksbury.

GLOCESTER
[*à* ÉLISABETH] Avant que vous fussiez reine, ou votre époux roi, j'étais le cheval de peine dans toutes ses affaires, l'exterminateur de ses fiers ennemis, le rémunérateur prodigue de ses amis ; pour couronner son sang, j'ai versé le mien.

MARGUERITE
Oui, et un sang bien meilleur que le sien ou le tien.

GLOCESTER
[*à* ÉLISABETH] Et pendant tout ce temps, vous et votre mari Grey, combattiez pour la maison de Lancastre ; et vous aussi, Rivers.–Votre mari n'a-t-il pas été tué dans le parti de Marguerite, à la bataille de Saint-Albans ? Laissez-moi vous remettre en mémoire, si vous l'oubliez, ce que vous étiez alors, et ce que vous êtes aujourd'hui ; et en même temps ce que j'étais moi, et ce que je suis.

MARGUERITE
Un infâme meurtrier, et tu l'es encore.

GLOCESTER
Le pauvre Clarence abandonna son père Warwick, et se rendit parjure. Que Jésus le lui pardonne !....

MARGUERITE
Que Dieu l'en punisse !

GLOCESTER
Pour combattre en faveur des droits d'Édouard à la couronne, et pour son salaire, ce pauvre lord est dans les fers ! Plût à Dieu que j'eusse comme Édouard un coeur de roche, ou que celui d'Édouard fût tendre et compatissant comme le mien ! Je suis, pour le monde où nous vivons,

d'une sensibilité vraiment trop puérile.

MARGUERITE
Fuis donc aux enfers, de par l'honneur, et quitte ce monde, démon infernal ; c'est là qu'est ton royaume.

RIVERS
Milord de Glocester, dans ces temps difficiles, où vous nous reprochez d'avoir été les ennemis de votre maison, nous avons suivi notre maître, notre légitime souverain ; nous en ferions de même pour vous si vous deveniez notre roi.

GLOCESTER
Si je le devenais ? J'aimerais mieux être porte-balle : loin de mon coeur une pareille pensée !

ÉLISABETH
Milord, quand vous vous figurez qu'il y ait si peu de joie à être roi d'Angleterre, vous pouvez vous figurer aussi que je n'ai pas plus de joie à en être reine.

MARGUERITE
La reine d'Angleterre goûte, en effet, très peu de joie, car c'est moi qui le suis, et je n'en ai plus aucune.–Je ne peux me contenir plus longtemps. (*Elle s'avance.*) Écoutez-moi, pirates querelleurs, qui vous disputez le partage des dépouilles que vous m'avez enlevées : qui de vous peut me regarder sans trembler ? Si vous ne vous inclinez pas comme des sujets soumis, devant moi votre reine, c'est comme des rebelles que vous frissonnez devant moi que vous avez déposée. (*A Glocester.*) Ah ! brigand de noble race, ne te détourne pas.

GLOCESTER
Abominable sorcière ridée, que viens-tu offrir à ma vue ?

MARGUERITE
L'image de ce que tu as détruit ; c'est là ce que je veux faire, avant de te laisser partir.

GLOCESTER
N'as-tu pas été bannie sous peine de mort ?

MARGUERITE
Oui, je l'ai été : mais je trouve l'exil plus cruel que ne serait la mort pour être restée en ces lieux.–Tu me dois un époux et un fils !–[*à* LA

REINE ÉLISABETH] et toi, un royaume ; [*à l'assemblée*] et vous tous l'obéissance : mes douleurs vous appartiennent de droit, et tous les biens que vous usurpez sont à moi.

GLOCESTER
La malédiction qu'appela sur toi mon noble père, lorsque tu ceignis son front belliqueux d'une couronne de papier, et que par tes outrages tu fis couler de ses yeux des torrents de larmes, et qu'ensuite, pour les essuyer, tu lui présentas un mouchoir trempé dans le sang innocent du charmant Rutland ; ces malédictions que, dans l'amertume de son coeur, il invoqua contre toi, sont tombées sur sa tête : c'est Dieu, et non pas nous, qui a puni ton action sanguinaire.

ÉLISABETH
Dieu montre sa justice en faisant droit à l'innocent !

HASTINGS
Oh ! ce fut l'action la plus odieuse, d'égorger cet enfant ; le trait le plus impitoyable dont on ait jamais entendu parler !

RIVERS
Les tyrans mêmes pleurèrent, quand on leur en fit le récit.

DORSET
Il n'est personne qui n'en ait prédit la vengeance.

BUCKINGHAM
Northumberland qui y était présent en pleura.

MARGUERITE
Quoi ! vous étiez à vous quereller et tout prêts à vous prendre à la gorge avant que j'arrivasse, et maintenant vous tournez toutes vos haines contre moi ! Les malédictions d'York ont-elles donc eu tant de pouvoir sur le ciel, que la mort de Henri, la mort de mon aimable Édouard, la perte de leur couronne, et mon déplorable bannissement aient seulement servi de satisfaction pour la mort de ce méchant petit morveux ? Les malédictions peuvent-elles percer les nuages et pénétrer dans les cieux ? S'il en est ainsi, nuages épais, donnez passage à mes rapides imprécations.–Qu'au défaut de la guerre, votre roi périsse par la débauche, comme le nôtre a péri par le meurtre, pour le faire roi ! (*A la reine.*) Qu'Édouard ton fils, aujourd'hui prince de Galles, pour me payer Édouard, mon fils, avant lui prince de Galles, périsse dans sa jeunesse, par une fin violente ! Et toi, qui es reine, pour ma

vengeance à moi qui étais reine, puisses-tu survivre à tes grandeurs, comme moi, malheureuse que je suis ! Puisses-tu vivre longtemps pour pleurer longtemps la perte de tes enfants, et en voir une autre parée de tes dépouilles, comme je te vois aujourd'hui à ma place ! Que tes jours de bonheur expirent longtemps avant ta mort, et après de longues heures de peine ; meurs après avoir cessé d'être mère, d'être épouse, d'être reine d'Angleterre ! Rivers, et toi, vous étiez présents, et tu l'étais aussi, lord Hastings, lorsque mon fils fut percé de leurs poignards sanglants. Que Dieu, je l'en conjure, ne laisse vivre aucun de vous, jusqu'au terme naturel de sa vie, mais qu'un accident imprévu tranche vos jours !

GLOCESTER
Mégère, as-tu fini ta conjuration, vieille et détestable sorcière que tu es ?

MARGUERITE
Et je t'oublierais, toi ! Arrête, chien : il faut que tu m'entendes. Si le Ciel tient en réserve quelques châtiments douloureux, plus cruels que ceux que je peux te souhaiter, oh ! qu'il les retienne encore jusqu'à ce que la mesure de tes forfaits soit comblée, et qu'alors il précipite sur toi leur indignation, perturbateur du repos de ce triste univers ! Que le ver de la conscience ronge ton âme sans relâche ! que, tant que tu vivras, tes amis te soient suspects comme traîtres, et que les traîtres les plus perfides soient pris par toi pour tes meilleurs amis ! Que jamais le sommeil ne ferme ton oeil de mort, si ce n'est pour qu'un songe terrible t'épouvante d'une troupe infernale de hideux démons ; avorton dévoué par les fées, pourceau dévastateur [6], marqué à ta naissance pour être le rebut de la nature, et le fils de l'enfer ! toi, l'opprobre du ventre pesant de ta mère, fruit abhorré des reins de ton père, lambeau déshonoré ! détestable....

GLOCESTER
Marguerite !

MARGUERITE
Richard !

6. Richard portait dans ses armes un sanglier que Marguerite, pour l'insulter davantage transforme ici en pourceau (hog).

GLOCESTER
Quoi ?

MARGUERITE
Je ne t'appelle point.

GLOCESTER
En ce cas, pardonne ; j'avais cru que tous ces noms odieux s'adressaient à moi.

MARGUERITE
Oui, c'était à toi ; mais je n'attendais pas de réponse.–Oh ! laisse-moi finir mon imprécation.

GLOCESTER
Je l'ai finie, moi ; elle se termine par ce nom : Marguerite.

ÉLISABETH
Ainsi, toutes vos imprécations retombent sur vous-même.

MARGUERITE
Pauvre reine en peinture ! Vain fantôme de mes grandeurs ! pourquoi répandre le sucre devant cette araignée au large ventre[7] dont la toile funeste t'enveloppe de toutes parts ? Insensée, insensée ! tu aiguises le couteau qui doit t'égorger ! Un jour viendra où tu imploreras mon secours pour t'aider à maudire ce venimeux crapaud de bossu.

HASTINGS
Fausse prophétesse, finis tes frénétiques imprécations, ou crains, pour ton malheur, de lasser notre patience.

MARGUERITE
Opprobre sur vous tous : vous avez tous lassé la mienne.

RIVERS
Si l'on vous faisait justice, on vous apprendrait votre devoir.

MARGUERITE
Pour me faire justice, vous devriez tous me rendre vos devoirs, m'enseigner à être votre reine, et apprendre, vous, à être mes sujets : oh ! faites-moi justice, et apprenez vous-mêmes à observer ce devoir.

7. Bouttled spider, araignée en forme de bouteille.

DORSET
Ne disputez point avec elle ; c'est une lunatique.

MARGUERITE
Silence, maître marquis ; point tant d'insolence. Vos dignités, tout nouvellement frappées, commencent à peine à avoir cours. Oh ! si votre noblesse toute jeune encore pouvait juger ce que c'est que de perdre son rang, et de tomber dans la misère ! Ceux qui se trouvent placés sur les hauteurs sont exposés à un bien plus grand nombre de coups de vents, et s'ils tombent, ils se brisent en mille morceaux.

GLOCESTER
Le conseil est bon, vraiment ! retenez-le, retenez-le, marquis.

DORSET
Il vous regarde, milord, autant que moi.

GLOCESTER
Sans doute, et beaucoup plus. Mais je suis né à une telle élévation que notre nid, bâti sur la cime du cèdre, se joue dans les vents et brave le soleil.

MARGUERITE
Et le plonge dans les ténèbres.–Hélas, hélas ! témoin mon fils, qui maintenant est plongé dans les ombres de la mort, lui, dont ta rage ténébreuse a enveloppé les purs et brillants rayons dans une nuit éternelle. Votre aire a été bâtie dans notre nid aérien [8]. O Dieu qui le vois, ne le souffre pas ! Il a été conquis par le sang ; qu'il soit perdu de même.

BUCKINGHAM
Cessez, cessez, par pudeur, si ce n'est par charité.

MARGUERITE
Ne me parlez ni de charité ni de pudeur. Vous en avez agi avec moi sans charité, et vous avez sans pudeur moissonné cruellement toutes mes espérances. Ma charité, c'est l'outrage ; si je rougis, c'est de vivre ; et puisse ma honte entretenir à jamais la rage de ma douleur !

BUCKINGHAM
Finissez, finissez.

8. Your aiery buildeth in our aiery nest, jeu de mots entre aiery (aire) et aiery (aérien).

MARGUERITE
Oh ! noble Buckingham ! je baise ta main en signe d'union et d'amitié avec toi. Que le bonheur te suive, toi et ton illustre maison ! Tes vêtements ne sont pas teints de notre sang, et tu n'es pas compris dans mes malédictions.

BUCKINGHAM
Non, ni personne de ceux qui sont ici : les malédictions expirent en sortant de la bouche qui les exhale dans l'air.

MARGUERITE
Moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'elles s'élèvent au ciel, et qu'elles y interrompent le doux sommeil de la miséricorde de Dieu. O Buckingham ! prends garde à ce chien ; sois sûr que quand il flatte c'est pour mordre, et que quand il mord, le venin de sa dent s'aigrit jusqu'à causer la mort. N'aie rien à démêler avec lui ; prends garde à lui : le péché, le crime et l'enfer l'ont marqué de leur sceau, et tous leurs ministres l'environnent.

GLOCESTER
Que dit-elle, milord Buckingham ?

BUCKINGHAM
Rien qui arrête mon attention, mon gracieux lord.

MARGUERITE
Quoi ! tu payes de mépris mes conseils bienveillants, et tu flattes le démon que je t'avertis d'éviter ! Oh ! ne manque pas de te le rappeler un jour, lorsqu'il brisera ton coeur d'amertume ; et dis alors : l'infortunée Marguerite l'avait prédit. Vivez tous pour être les objets de sa haine, lui de la vôtre, et tous, tant que vous êtes, de celle de Dieu.

[*Elle sort.*]

BUCKINGHAM
Mes cheveux se dressent d'entendre ses imprécations.

RIVERS
Et les miens aussi : je m'étonne de ce qu'on la laisse en liberté.

GLOCESTER
Je ne puis la blâmer. Par la sainte mère de Dieu, elle a essuyé de trop cruels outrages, et je me repens, en mon particulier, du mal que je lui

ai fait.

ÉLISABETH
Je ne me rappelle pas, moi, lui avoir jamais fait aucun tort.

GLOCESTER
Et cependant vous recueillez tout le profit de ses pertes. Moi, j'ai été trop ardent à servir les intérêts de quelqu'un qui est trop froid pour s'en souvenir encore. C'est comme Clarence : vraiment, il en est bien récompensé ! Voilà, pour sa peine, qu'on l'a mis à engraisser sous le toit à porcs. Dieu veuille pardonner à ceux qui en sont la cause !

RIVERS
C'est finir vertueusement et chrétiennement, que de prier pour ceux qui nous ont fait du mal.

GLOCESTER
C'est toujours ma coutume, et je la crois sage [*à part*], car si j'avais maudit en ce moment, je me serais maudit moi-même.

[*Entre* CATESBY.]

CATESBY
Madame, Sa Majesté vous demande, [*à* RICHARD] ainsi que Votre Grâce ; et vous aussi, mes nobles lords.

ÉLISABETH
Catesby, je vous suis.–Lords, voulez-vous venir avec moi ?

RIVERS
Madame, nous allons accompagner Votre Majesté.

[*Ils sortent tous, excepté* GLOCESTER.]

GLOCESTER
Je fais le mal, et je crie le premier. Toutes les méchancetés que j'ourdis en secret, je les fais peser sur le compte des autres. Clarence, que moi seul j'ai fait mettre à l'ombre, je le pleure devant quantité de pauvres oisons comme Stanley, Hastings, Buckingham ; et je leur dis que c'est la reine et sa famille qui aigrissent le roi contre le duc mon frère : les en voilà tous persuadés ; et ils m'excitent à me venger de Rivers, de Vaughan et de Grey ; mais je leur réponds, avec un soupir accompagné d'un lambeau de l'Écriture, que Dieu nous ordonne de rendre le bien

pour le mal : c'est ainsi que je couvre la nudité de ma scélératesse de quelque vain bout de phrase volé aux livres sacrés, et je parais un saint, précisément lorsque je joue le mieux le rôle du diable !–Mais, silence ; voilà mes exécuteurs. (*Entrent deux assassins.*) Eh bien, mes braves, mes robustes et résolus compagnons, êtes-vous prêts à finir cette affaire ?

PREMIER ASSASSIN
Tout prêts, milord ; et nous venons chercher un ordre qui nous autorise à pénétrer jusqu'aux lieux où il est.

GLOCESTER
J'y ai bien pensé : je l'ai ici sur moi. (*Il leur donne l'ordre.*) Dès que vous aurez fini, réfugiez-vous à Crosby. Mais, messieurs, de la promptitude dans l'exécution, et soyez inexorables. Ne vous arrêtez point à l'entendre plaider ; car Clarence parle bien, et peut-être finirait-il par exciter vos coeurs à la pitié, si vous écoutiez ses discours.

SECOND ASSASSIN
Allez, allez, milord, nous ne nous amuserons pas à babiller : les grands parleurs ne sont pas bons pour l'action. Soyez certain que nous allons agir du bras, et non pas de la langue.

GLOCESTER
Oui, vos yeux pleurent des meules de moulin, quand les imbéciles versent des larmes. Vous me plaisez tout à fait, mes enfants. Sur-le-champ à l'ouvrage... Allez, allez, dépêchez.

PREMIER ASSASSIN
Nous y allons, mon noble lord.

[*Ils sortent.*]

Scène IV

A L
[*ondres*] Une chambre dans la Tour.

[*Entrent* CLARENCE *ET* BRAKENBURY.]

BRAKENBURY
D'où vous vient aujourd'hui, milord, cet air si abattu ?

CLARENCE
Oh ! j'ai passé une nuit déplorable, une nuit si pleine de songes effrayants et de fantômes hideux, qu'en vérité, comme je suis un fidèle chrétien, je ne voudrais pas en passer une autre semblable, dussé-je acheter à ce prix une éternité d'heureux jours ! tant j'ai été pendant toute la soirée assiégé d'affreuses terreurs !

BRAKENBURY
Quel était votre songe, milord ? Je vous prie, racontez-le-moi.

CLARENCE
Je me croyais échappé de la Tour et embarqué pour me rendre en Bourgogne, ayant mon frère de Glocester avec moi. Il est venu me chercher dans mon cabinet, pour nous promener sur le tillac du vaisseau, d'où nous jetions nos regards sur l'Angleterre, et nous nous rappelions l'un l'autre mille mauvais moments que nous avons eus à passer pendant les guerres d'York et de Lancastre. Tandis que nous arpentions le sol tremblant du tillac, j'ai cru voir Glocester faire un faux pas ; comme je voulais le retenir, il m'a poussé par-dessus le bord, dans les vagues amoncelées de l'Océan. O Dieu ! qu'il m'a semblé que c'était une mort douloureuse que de se noyer ! Quel vacarme effrayant des eaux dans mes oreilles ! Sous combien de formes hideuses la mort s'offrit à mes yeux ! Je m'imaginai voir les effroyables débris de mille naufrages, des milliers d'hommes que rongeaient les poissons, des lingots d'or, des ancres énormes, des monceaux de perles, des pierres inestimables, des joyaux sans prix semés au fond de la mer ; quelques-uns dans des têtes de morts ; et là, dans les ouvertures qu'avaient occupées les yeux, s'étaient introduites à leur place, comme par dérision, des pierres brillantes qui semblaient contempler avec ardeur le fond fangeux de l'abîme, et se rire des os des morts répandus de tous côtés.

BRAKENBURY
Mais pouviez-vous ainsi, en mourant, contempler les secrets de l'abîme ?

CLARENCE
Il me semblait le pouvoir. Et plusieurs fois je m'efforçai de rendre l'âme : mais toujours les flots jaloux laissaient vivre mon âme malgré moi, et ne voulaient point lui permettre d'aller au dehors errer dans les vastes

et vides espaces de l'air ; mais ils la retenaient dans mon sein haletant, prêt à se briser pour l'exhaler dans les ondes.

BRAKENBURY
Et vous ne vous êtes pas éveillé dans cette cruelle agonie ?

CLARENCE
Oh ! non : mon songe s'est prolongé au delà de ma vie ; et c'est alors qu'ont commencé les orages de mon âme. Il me sembla que, conduit par le sombre nocher dont nous parlent les poëtes, je passais le fleuve mélancolique, et j'entrais dans le royaume de l'éternelle nuit. La première ombre qui salua mon âme à son arrivée fut celle de mon illustre beau-père, le renommé Warwick, qui s'écria d'une voix forte : *Quel supplice propre au parjure ce sombre royaume pourra-t-il fournir pour le perfide Clarence ?* Et elle s'évanouit. Ensuite je vis s'approcher, errant çà et là, une ombre semblable à un ange ; sa brillante chevelure était trempée de sang, et elle cria fortement : *Clarence est arrivé !–Le traître, l'inconstant, le parjure Clarence, qui m'a poignardé dans les champs de Tewksbury ! Saisissez-le, furies, livrez-le à vos tourments.*–A ces mots, il m'a semblé qu'une légion de démons hideux m'environnait, hurlant à mes oreilles des cris si affreux qu'à ce bruit je me suis éveillé tremblant, et longtemps après je ne pouvais me persuader que je ne fusse pas en enfer, tant ce songe m'avait laissé une impression terrible !

BRAKENBURY
Je ne m'étonne pas, milord, qu'il vous ait épouvanté : il me semble que je le suis moi-même de vous l'avoir entendu raconter.

CLARENCE
O Brakenbury, toutes ces choses qui maintenant déposent contre mon âme, je les ai faites pour l'amour d'Édouard ; et tu vois comme il m'en récompense ! O Dieu, si mes prières élevées du fond du coeur ne te peuvent apaiser, et que tu veuilles être vengé de mes offenses, n'exécute que sur moi l'oeuvre de ta colère. Oh ! épargne mon innocente femme et mes pauvres enfants !–Je te prie, cher gardien, demeure auprès de moi. Mon âme est appesantie, et je voudrais dormir.

BRAKENBURY
Je resterai, milord ; que Dieu accorde à Votre Grâce un sommeil paisible ! [CLARENCE *s'endort sur une chaise.*] Le chagrin intervertit les temps et les heures du repos. Il fait de la nuit le matin, et du midi la nuit. La gloire des princes se réduit à leurs titres ; des honneurs exté-

rieurs pour des peines intérieures, et pour des rêveries imaginaires, ils sentent souvent un monde de soucis inquiets ; en sorte qu'entre leurs titres et un nom obscur, il n'y a d'autre différence que la renommée extérieure.

[*Entrent* LES DEUX ASSASSINS.]

PREMIER ASSASSIN
Holà ! y a-t-il quelqu'un ici ?

BRAKENBURY
Que veux-tu, mon ami ? Et comment es-tu arrivé jusqu'ici ?

SECOND ASSASSIN
Je voulais parler à Clarence.–Et je suis arrivé sur mes jambes.

BRAKENBURY
Quoi ! le ton si bref ?

PREMIER ASSASSIN
Oh ! ma foi, il vaut mieux être bref qu'ennuyeux. [*A son camarade.*] Montre-lui notre commission, et trêve de discours.

[*On remet un papier à* BRAKENBURY *qui le lit.*]

BRAKENBURY
Cet ordre m'enjoint de remettre le noble duc de Clarence entre vos mains.–Je ne ferai point de réflexions sur les intentions qui l'ont dicté, je veux les ignorer pour en être innocent. Voilà les clefs,–et voici le duc endormi. Je vais trouver le roi, et lui rendre compte de la manière dont je vous ai remis mes fonctions.

PREMIER ASSASSIN
Vous le pouvez, mon cher, et c'est un acte de prudence. Adieu.

[BRAKENBURY *sort.*]

SECOND ASSASSIN
Eh quoi, le tuerons-nous endormi ?

PREMIER ASSASSIN
Non, il dirait à son réveil que nous l'avons tué en lâches.

SECOND ASSASSIN
A son réveil ! imbécile. Il ne se réveillera jamais qu'au grand jour du jugement.

PREMIER ASSASSIN
Eh bien, il dirait alors que nous l'avons tué pendant qu'il dormait.

SECOND ASSASSIN
Ce mot de jugement, que je viens de prononcer, a fait naître en moi une espèce de remords.

PREMIER ASSASSIN
Quoi ! as-tu peur ?

SECOND ASSASSIN
Non pas de le tuer, puisque nous avons notre ordre pour garantie, mais d'être damné pour l'avoir tué : ce dont aucun ordre ne pourrait me sauver.

PREMIER ASSASSIN
Je t'aurais cru plus résolu.

SECOND ASSASSIN
Je suis résolu de le laisser vivre.

PREMIER ASSASSIN
Je vais retourner trouver le duc de Glocester, et lui conter cela.

SECOND ASSASSIN
Non, je te prie : arrête un moment. J'espère que cet accès de dévotion me passera ; il n'a pas coutume de me tenir plus de temps qu'un homme n'en mettrait à compter vingt.

PREMIER ASSASSIN
Eh bien, comment te sens-tu maintenant ?

SECOND ASSASSIN
Ma foi, je sens encore en moi quelque résidu de conscience.

PREMIER ASSASSIN
Songe à notre récompense quand l'action sera faite.

SECOND ASSASSIN
Allons, il va mourir : j'avais oublié la récompense.

PREMIER ASSASSIN
Où est ta conscience à présent ?

SECOND ASSASSIN
Dans la bourse du duc de Glocester.

PREMIER ASSASSIN
Ainsi dès que sa bourse s'ouvrira pour nous donner notre salaire, voilà ta conscience partie.

SECOND ASSASSIN
Cela m'est bien égal.–Qu'elle s'en aille ; elle ne trouvera pas beaucoup de gens, ou même pas du tout, qui veuillent l'héberger.

PREMIER ASSASSIN
Mais si elle allait te revenir ?

SECOND ASSASSIN
Je n'irai pas me commettre avec elle : c'est une dangereuse espèce. Elle vous fait d'un homme un poltron : on ne peut pas voler qu'elle ne vous accuse ; on ne peut pas jurer qu'elle ne vous gourmande ; on ne peut pas coucher avec la femme du voisin qu'elle ne vous trahisse : c'est un lutin au visage timide et toujours prêt à rougir, qui est sans cesse à se mutiner dans le sein d'un homme ; elle vous remplit partout d'obstacles ; elle m'a fait restituer une fois une bourse d'or que j'avais trouvée par hasard ; elle réduit à la mendicité quiconque la garde chez soi ; aussi est-elle bannie de toutes les villes et cités comme une chose dangereuse ; et tout homme qui veut vivre à son aise doit s'arranger pour ne s'en rapporter qu'à soi et se passer d'elle.

PREMIER ASSASSIN
Corbleu ! la voilà précisément à mon oreille qui veut me persuader de ne pas tuer le duc.

SECOND ASSASSIN
Renferme ce diable-là dans ton esprit, et ne l'écoute pas ; il ne veut s'insinuer auprès de toi que pour te coûter ensuite des soupirs.

PREMIER ASSASSIN
Je suis robuste de ma nature : elle n'aura pas le dessus.

SECOND ASSASSIN
C'est parler en brave compagnon jaloux de sa réputation. Allons, nous mettrons-nous à l'ouvrage ?

PREMIER ASSASSIN
Attrape-le-moi par le haut de la tête avec la poignée de ton épée, et ensuite jetons-le dans cette tonne de malvoisie qui est dans la chambre voisine.

SECOND ASSASSIN
O l'excellente idée ! Nous en ferons une soupe.

PREMIER ASSASSIN
Doucement. Il s'éveille....

SECOND ASSASSIN
Frappe.

PREMIER ASSASSIN
Non ; raisonnons un peu avec lui.

CLARENCE
Où es-tu, gardien ? Donne-moi un verre de vin.

PREMIER ASSASSIN
Vous allez tout à l'heure, milord, avoir du vin tant que vous en voudrez.

CLARENCE
Au nom de Dieu, qui es-tu ?

PREMIER ASSASSIN
Un homme, comme vous en êtes un.

CLARENCE
Mais non pas, comme moi, du sang royal.

PREMIER ASSASSIN
Et vous n'êtes pas, comme nous, un homme loyal.

CLARENCE
Ta voix est un tonnerre : mais ton regard est humble !

PREMIER ASSASSIN
Ma voix est celle du roi : mes regards sont de moi.

CLARENCE
Que tes réponses sont obscures, mais qu'elles sont sinistres ! vos yeux me menacent : pourquoi êtes-vous si pâles ? Qui vous a envoyés ici ? Pourquoi venez-vous ?

LES DEUX ASSASSINS
Pour... pour... pour...

CLARENCE
Pour m'assassiner ?

LES DEUX ASSASSINS
Oui. Oui.

CLARENCE
A peine avez-vous le coeur de me le dire ; vous n'aurez donc pas le coeur de le faire. En quoi, mes amis, vous ai-je offensés ?

PREMIER ASSASSIN
Nous ? vous ne nous avez pas offensés : mais c'est le roi.

CLARENCE
Je suis sûr d'être bientôt réconcilié avec lui.

PREMIER ASSASSIN
Jamais, milord. Ainsi, préparez-vous à mourir.

CLARENCE
Êtes-vous donc choisis entre tous les hommes pour égorger l'innocent ? Quel est mon crime ? où sont les preuves qui m'accusent ? quel jury légal a donné son verdict à mon juge ? qui a prononcé l'amère sentence de mort du pauvre Clarence ? Avant que je sois convaincu d'un crime par la loi, me menacer de la mort est un acte illégal. Je vous enjoins, sur vos espérances de rédemption, et par le précieux sang du Christ versé pour nos graves péchés, de sortir d'ici, et de ne me pas toucher. L'action que vous voulez faire est une action damnable.

PREMIER ASSASSIN
Ce que nous voulons faire, nous le faisons par ordre.

SECOND ASSASSIN
Et celui qui l'a donné est notre roi.

CLARENCE
Sujet insensé ! Le grand Roi des rois a dit dans les tables de sa loi : «Tu ne commettras pas de meurtre.»–Veux-tu donc mépriser son ordre pour obéir à celui d'un homme ? Prends garde ; il tient dans sa main la vengeance, pour la précipiter sur la tête de ceux qui violent sa loi.

SECOND ASSASSIN
Et c'est cette vengeance qu'il précipite sur toi, comme sur un traître parjure et sur un meurtrier : tu avais fait le serment sacré de combattre pour la cause de la maison de Lancastre.

PREMIER ASSASSIN
Et, traître au nom de Dieu, tu as violé ton serment, et avec ton épée perfide tu as percé les entrailles du fils de ton souverain.

SECOND ASSASSIN
Que tu avais juré de soutenir et de défendre.

PREMIER ASSASSIN
Comment peux-tu nous opposer la loi redoutable de Dieu, après l'avoir violée à tel point ?

CLARENCE
Hélas ! pour l'amour de qui ai-je commis cette mauvaise action ? Pour Édouard, pour mon frère, pour lui seul : et ce n'est pas pour cela qu'il vous envoie m'assassiner : car il est dans ce péché tout aussi avant que moi. Si Dieu veut en tirer vengeance, sachez qu'il se venge publiquement ; n'ôtez pas à son bras puissant le soin de sa querelle ; il n'a pas besoin de moyens indirects et illégaux pour retrancher du monde ceux qui l'ont offensé.

PREMIER ASSASSIN
Qui donc t'a chargé de te faire son ministre sanglant, en frappant à mort le brave Plantagenet, ce noble adolescent, qui s'élevait avec tant de vigueur ?

CLARENCE
Mon amour pour mon frère, le diable et ma rage.

PREMIER ASSASSIN
C'est notre amour pour ton frère, notre obéissance et ton crime, qui nous amènent ici pour t'égorger.

CLARENCE
Si vous aimez mon frère, ne me haïssez pas. Je suis son frère, et je l'aime beaucoup. Si vous êtes payés pour cette action, allez-vous-en, et je vous enverrai de ma part à mon frère Glocester, qui vous récompensera bien mieux pour m'avoir laissé vivre qu'Édouard ne vous payera la nouvelle de ma mort.

SECOND ASSASSIN
Vous êtes dans l'erreur : votre frère Glocester vous hait.

CLARENCE
Oh ! cela n'est pas. Il m'aime, et je lui suis cher : allez le trouver de ma part.

LES DEUX ASSASSINS
Oui, nous irons.

CLARENCE
Dites-lui que lorsque notre illustre père York bénit ses trois fils de sa main victorieuse, et nous recommanda du fond de son coeur de nous aimer mutuellement, il ne prévoyait guère cette discorde dans notre amitié : dites à Glocester de se souvenir de cela, et il pleurera.

PREMIER ASSASSIN
Oui, des meules de moulin : voilà les pleurs qu'il nous a enseignés à verser.

CLARENCE
Oh ! ne le calomniez pas ; il est bon.

PREMIER ASSASSIN
Précisément, comme la neige sur la récolte.–Tenez, vous vous trompez ; c'est lui qui nous envoie ici pour vous tuer.

CLARENCE
Cela ne peut pas être, car il a gémi de ma disgrâce, et, me serrant dans ses bras, il m'a juré, avec des sanglots, qu'il travaillerait à ma délivrance.

PREMIER ASSASSIN
C'est ce qu'il fait aussi lorsqu'il veut vous délivrer de l'esclavage de ce monde, pour vous envoyer aux joies du ciel.

SECOND ASSASSIN
Faites votre paix avec Dieu ; car il vous faut mourir, milord.

CLARENCE
Comment, ayant dans l'âme cette sainte pensée de m'engager à faire ma prière avec Dieu, peux-tu être toi-même assez aveugle sur les intérêts de ton âme pour faire la guerre à Dieu en m'assassinant ? O mes amis, réfléchissez, et songez bien que celui qui vous a envoyés pour commettre

ce forfait vous haïra pour l'avoir commis.

SECOND ASSASSIN
Que devons-nous faire ?

CLARENCE
Vous laisser toucher et sauver vos âmes.

PREMIER ASSASSIN
Nous laisser toucher ! ce serait une lâcheté, une faiblesse de femme.

CLARENCE
Ne se point laisser toucher est d'un être brutal, sauvage, diabolique.– Qui de vous deux, s'il était fils d'un roi, privé de sa liberté comme je le suis à présent, voyant venir à lui deux assassins tels que vous, ne plaiderait pas pour sa vie ? Mon ami, j'entrevois quelque pitié dans tes regards. Oh ! si ton oeil n'est pas hypocrite, range-toi de mon côté, et demande grâce pour moi comme tu la demanderais si tu étais dans la même détresse.–Quel homme, réduit à mendier sa vie, n'aurait pas pitié d'un prince réduit à prier pour la sienne [9] !

SECOND ASSASSIN
Détournez la tête, milord.

PREMIER ASSASSIN
[*le poignardant*] Tiens, tiens encore ; et si tout cela ne suffit pas, je vais vous noyer dans ce tonneau de malvoisie qui est ici à côté.

[*Il sort avec le corps.*]

SECOND ASSASSIN
O action sanguinaire, et bien imprudemment précipitée ! Que je voudrais, comme Pilate, pouvoir me laver les mains de cet odieux et coupable meurtre [10] !

[*Rentre le* PREMIER ASSASSIN.]

9. A begging prince what beggar pities not ?

10. Clarence ne périt point de cette manière ni par le fait seul du duc de Glocester, mais de concert avec le roi qui, aigri par Richard et par la reine, et d'ailleurs toujours disposé à se méfier de Clarence, le fit condamner à mort par la chambre des pairs, instrument servile, à cette époque, des actes de tyrannie les plus odieux envers les particuliers, en même temps qu'elle était presque intraitable sur les subsides. Clarence fut condamné pour de simples propos qu'on avait eu soin de provoquer.

PREMIER ASSASSIN
Eh bien, à quoi penses-tu donc de ne pas m'aider ? Par le ciel ! le duc saura comme tu as été lâche.

SECOND ASSASSIN
Je voudrais qu'il pût savoir que j'ai sauvé son frère.–Va recevoir seul la récompense, et rends-lui ce que je dis là ; car je me repens de la mort du duc.

[*Il sort.*]

PREMIER ASSASSIN
Et moi, non.–Va, poltron que tu es.–Allons, je vais cacher ce cadavre dans quelque trou, jusqu'à ce que le duc donne des ordres pour sa sépulture. Et lorsque j'aurai reçu mon salaire je disparaîtrai ; car ceci va éclater, et alors il ne serait pas bon que je restasse ici.

[*Il sort.*]

Acte deuxième

Scène I

T
[*oujours à Londres*] Un appartement dans le palais.

[*Entrent* LE ROI ÉDOUARD, *malade et soutenu ;* LA REINE ÉLISABETH, DORSET, RIVERS, HASTINGS, BUCKINGHAM, GREY *et autres* LORDS.]

LE ROI ÉDOUARD
Allons, je suis satisfait ; j'ai fait un bon emploi de ma journée.– Conservez, nobles pairs, cette étroite union. J'attends de jour en jour un message de mon Rédempteur, pour m'élargir de ce monde : mon âme le quittera avec plus de paix pour aller au ciel, puisque j'ai rétabli la paix entre mes amis sur la terre. Rivers, et vous, Hastings, prenez-vous la main. Ne gardez plus de haine dissimulée : jurez-vous une amitié mutuelle.

RIVERS
Le ciel m'est témoin que mon âme est purgée de tout secret venin de haine, et de ma main je scelle la sincère amitié de mon coeur.

HASTINGS
Puissé-je prospérer comme je fais avec sincérité le même serment !

LE ROI ÉDOUARD
Gardez-vous de vous jouer de votre roi, de peur que Celui qui est le suprême Roi des rois ne confonde votre fausseté cachée, et ne vous

condamne à périr l'un par l'autre.

HASTINGS
Puissé-je ne prospérer qu'autant que je jure avec sincérité une affection parfaite !

RIVERS
Et moi, comme il est vrai que j'aime Hastings du fond de mon coeur.

LE ROI ÉDOUARD
Madame, vous n'êtes pas non plus étrangère à ceci... ni votre fils Dorset... ni vous, Buckingham. Vous avez tous agi les uns contre les autres. Ma femme, aimez lord Hastings ; donnez-lui votre main à baiser, et ce que vous faites, faites-le sincèrement.

ÉLISABETH
Voilà ma main, Hastings.–Jamais je ne me souviendrai de nos anciennes haines : j'en jure par mon bonheur et celui des miens.

LE ROI ÉDOUARD
Dorset, embrassez-le.–Hastings, soyez l'ami du marquis Dorset.

DORSET
Je proteste ici que de ma part ce traité d'amitié sera inviolable.

HASTINGS
Et je fais le même serment. [*Il embrasse* DORSET.]

LE ROI ÉDOUARD
Maintenant c'est à toi, illustre Buckingham, à mettre le sceau à cette union, en embrassant les parents de mon épouse, et en me donnant le bonheur de vous voir amis.

BUCKINGHAM
[*à* LA REINE] Si jamais Buckingham tourne son ressentiment contre Votre Majesté, s'il ne vous rend pas à vous et aux vôtres tous les soins et les devoirs de l'attachement, que Dieu m'en punisse par la haine de ceux de qui j'attends le plus d'amitié. Que dans l'instant où j'aurai le plus besoin d'employer un ami, où je compterai le plus sur son zèle, je le trouve faux, perfide, traître et plein d'artifices envers moi ! Voilà ce que je demande au ciel aussitôt que je me montrerai froid dans mes affections pour vous et les vôtres. [*Il embrasse* RIVERS.]

LE ROI ÉDOUARD
Noble Buckingham, ce voeu que tu viens de faire est un doux cordial pour mon âme malade. Il ne manque plus ici que notre frère Glocester, pour achever de couronner l'ouvrage de cette heureuse paix.

BUCKINGHAM
Voici le noble duc qui arrive tout à propos.

[*Entre* GLOCESTER.]

GLOCESTER
Bonjour, mes souverains roi et reine, et vous, illustres pairs ; que cette heure du jour vous soit heureuse !

LE ROI ÉDOUARD
Elle est heureuse par l'emploi que nous avons fait de ce jour. Mon frère, nous avons accompli des oeuvres de charité. Nous avons, entre ces pairs irrités de ressentiments toujours croissants, fait succéder la paix aux inimitiés, l'amitié à la haine.

GLOCESTER
C'est une oeuvre de bénédiction, mon souverain seigneur. Si dans cette assemblée princière, il est quelqu'un qui, trompé par de faux rapports ou par d'injustes soupçons, m'ait tenu pour son ennemi ; si j'ai fait à mon insu ou dans un moment de colère quelque action qui ait offensé aucun de ceux qui sont ici présents, je désire sincèrement me remettre avec lui en paix et amitié. C'est la mort pour moi que d'être en inimitié avec quelqu'un ; je déteste cela, et je désire l'amitié de tous les gens de bien.–Je commence par vous, madame, et je vous demande une paix sincère, que j'aurai soin d'entretenir par un respectueux dévouement.–Je vous la demande aussi à vous, mon noble cousin Buckingham, si jamais il a existé entre nous quelque secret mécontentement.–A vous, lord Rivers, et lord Grey, qui m'avez toujours, sans que je l'aie mérité, regardé d'un oeil malveillant.–En un mot à vous tous, ducs, comtes, lords, gentilshommes. Je ne connais pas un seul Anglais vivant contre qui mon âme renferme, sur quelque point que ce soit, plus d'aigreur que n'en a l'enfant qui naquit cette nuit ; et je remercie Dieu de m'avoir donné ces sentiments d'humilité.

ÉLISABETH
Ce jour sera consacré pour être désormais un jour de fête. Plût à Dieu que toutes les querelles fussent accommodées !–Mon souverain seigneur,

je conjure Votre Majesté de recevoir en grâce notre frère Clarence.

GLOCESTER
Quoi, madame, suis-je donc venu vous offrir ici mon amitié pour me voir ainsi bafoué en présence du roi ? Qui ne sait que cet aimable duc est mort ? [*Tous tressaillent.*] C'est l'outrager que d'insulter ainsi à son cadavre.

LE ROI ÉDOUARD
Qui ne sait qu'il est mort ? Eh ! qui sait qu'il le soit ?

ÉLISABETH
O ciel qui vois tout, quel monde est celui-ci !

BUCKINGHAM
Lord Dorset, suis-je aussi pâle que les autres ?

DORSET
Oui, mon bon lord ; et il n'est personne dans cette assemblée dont les joues n'aient perdu leur couleur.

LE ROI ÉDOUARD
Est-il vrai que Clarence soit mort ?–L'ordre avait été révoqué.

GLOCESTER
Mais le pauvre malheureux a été mis à mort sur le premier ordre, il avait été porté sur les ailes de Mercure ; le second ordre est arrivé lentement par quelque messager boiteux survenu trop tard, et seulement pour le voir ensevelir.–Dieu veuille que quelqu'un, moins noble et moins fidèle que Clarence, moins proche du roi par le sang, mais d'un coeur plus sanguinaire, et cependant encore exempt de soupçons, n'ait pas mérité bien pis que le malheureux Clarence !

[*Entre* STANLEY.]

STANLEY
Une grâce, mon souverain, pour tous mes services.

LE ROI ÉDOUARD
Je t'en prie, laisse-moi : mon âme est pleine de douleur.

STANLEY
Je ne me relève point que Votre Majesté ne m'ait entendu.

LE ROI ÉDOUARD
Dis donc en peu de mots ce que tu demandes.

STANLEY
La grâce, mon souverain, d'un de mes serviteurs qui a tué aujourd'hui un gentilhomme querelleur, depuis peu attaché au duc de Norfolk.

LE ROI ÉDOUARD
Ma langue aura prononcé l'arrêt de mort de mon frère, et l'on veut que cette même langue prononce le pardon d'un valet ? Mon frère n'avait tué personne : son crime ne fut qu'une pensée ; et cependant il a été puni par une mort cruelle. Qui de vous m'a sollicité pour lui ? Qui, dans ma colère, s'est jeté à mes pieds, et m'a engagé à réfléchir ? Qui m'a parlé des liens fraternels ? Qui m'a parlé de notre affection ? Qui m'a rappelé comment le pauvre malheureux avait abandonné le puissant Warwick, et avait combattu pour moi ? Qui m'a rappelé que dans les champs de Tewksbury, lorsque Oxford m'avait terrassé, il me sauva la vie, en disant : *Cher frère, vivez, et soyez roi* ? Qui m'a rappelé comment, lorsque couchés tous deux sur la terre, nous étions presque morts de froid, il m'enveloppa de ses propres vêtements, et s'exposa nu et sans force au froid pénétrant de la nuit ? Hélas ! ma brutale colère avait criminellement arraché tout cela de mon souvenir, et pas un de vous n'a eu la charité de me le remettre.... Mais lorsqu'un de vos palefreniers ou de vos valets de pied a commis un meurtre dans l'ivresse, et défiguré la précieuse image de notre bien-aimé Rédempteur, vous voilà aussitôt à mes genoux demandant pardon, pardon ; et il faut qu'injuste autant que vous, je vous l'accorde !–Mais pour mon frère, personne n'a élevé la voix, ni moi non plus, ingrat ! je ne me suis rien dit en faveur de ce pauvre malheureux !–Les plus fiers d'entre vous ont été ses obligés pendant sa vie, et pas un de vous n'aurait parlé pour le défendre.–O Dieu ! je crains bien que ta justice ne venge ce crime sur moi, sur vous, sur les miens et les vôtres !–Venez, Hastings ; aidez-moi à regagner mon cabinet.–O pauvre Clarence !....

[*Sortent le roi et* LA REINE, HASTINGS, RIVERS, DORSET *et* GREY.]

GLOCESTER
Voilà les fruits d'une aveugle colère !–N'avez-vous pas remarqué comme tous ces coupables parents de la reine ont pâli à la nouvelle de la mort de Clarence ! Oh ! ils n'ont cessé de la solliciter auprès du roi. Dieu

en tirera vengeance.–Allons, milord, voulez-vous venir avec moi tenir compagnie à Édouard, pour soulager sa douleur ?

BUCKINGHAM
Nous suivons Votre Grâce.

[*Ils sortent.*]

Scène II

[*Toujours à Londres.*]

[*Entre* LA DUCHESSE D'YORK, *avec* LE FILS *ET* LA FILLE *DE* CLARENCE.]

LE FILS
Bonne grand'maman, dites-nous si notre père est mort.

LA DUCHESSE
Non, mon enfant.

LA FILLE
Pourquoi donc pleurez-vous si souvent, et frappez-vous votre poitrine, en criant : *O Clarence ! ô mon malheureux fils !*

LE FILS
Pourquoi nous regardez-vous en secouant la tête, et nous appelez-vous *orphelins, infortunés dans l'abandon*, si notre père est encore en vie ?

LA DUCHESSE
Mes chers enfants, vous vous méprenez tous deux : je pleure la maladie du roi que je crains de perdre, et non la mort de votre père : ce seraient des larmes perdues que de pleurer un homme mort.

LE FILS
Ainsi donc, grand'maman, vous convenez enfin qu'il est mort.–Le roi mon oncle est bien condamnable pour cette action : Dieu la vengera, et je l'importunerai de pressantes prières, et toutes pour qu'il la venge.

LA FILLE
Et j'en ferai autant.

LA DUCHESSE
Paix, mes enfants, paix ! Le roi vous aime bien tous deux. Pauvres innocents, simples et sans expérience, vous ne pouvez guère deviner qui a causé la mort de votre père.

LE FILS
Nous le pouvons très-bien, grand'maman ; car mon bon oncle Glocester m'a dit que le roi, poussé à cela par la reine, avait inventé des prétextes pour l'emprisonner ; et quand mon oncle me dit cela, il pleurait et me plaignait, et il me baisait tendrement la joue ; et il me disait de compter sur lui comme sur mon père, et qu'il m'aimerait aussi tendrement que si j'étais son fils.

LA DUCHESSE
Ah ! est-il possible que la perfidie emprunte des formes si douces, et cache la profondeur de ses vices sous le masque de la vertu ? Il est mon fils... et ma honte ; mais ce n'est pas dans mon sein qu'il puisa cet art de feindre.

LE FILS
Croyez-vous, grand'mère, que mon oncle ne fût pas sincère ?

LA DUCHESSE
Oui, mon fils, je le crois.

LE FILS
Moi, je ne le puis croire.–Écoutez... Quel est ce bruit ?

[*Entrent* LA REINE ÉLISABETH *dans le désespoir.* RIVERS *et* DORSET *la suivent.*]

ÉLISABETH
Ah ! qui pourra m'empêcher de gémir et de pleurer, de m'irriter contre mon sort, et de me désespérer ? Oui, je veux seconder le noir désespoir qui attaque mon âme, et devenir ennemie de moi-même.

LA DUCHESSE
A quoi tendent ces furieux transports ?

ÉLISABETH
A quelque acte de violence tragique... Édouard, mon seigneur, ton fils, notre roi, est mort.–Pourquoi les rameaux croissent-ils encore quand le tronc est abattu ? Pourquoi les fleurs ne périssent-elles pas quand la sève est tarie ? Si vous voulez vivre, pleurez : si vous voulez mourir, hâtez-vous ; et que nos âmes dans leur vol rapide puissent encore atteindre celle du roi, ou le suivre, en sujets fidèles, dans son nouveau royaume de l'éternel repos.

LA DUCHESSE
Ah ! j'ai autant de part dans ta douleur que j'avais de droits sur ton noble mari. J'ai pleuré la mort d'un époux vertueux, et je ne conservais la vie qu'en contemplant encore ses images : mais maintenant la mort ennemie a brisé en pièces deux des miroirs où se retraçaient ses traits augustes ; et il ne me reste pour toute consolation qu'une glace infidèle qui m'afflige de la vue de mon opprobre. Tu es veuve, mais tu es mère, et tes enfants te restent pour consolation. Mais moi, la mort a enlevé de mes bras mon époux, et arraché de mes faibles mains les deux appuis qui me soutenaient, Clarence et Édouard. Oh ! puisque ta perte n'est que la moitié de la mienne, qu'il est donc juste que mes plaintes surmontent les tiennes, et étouffent tes cris !

LE FILS
Ah ! ma tante, vous n'avez pas pleuré la mort de notre père ! Comment pouvons-nous vous aider de nos larmes ?

LA FILLE
On a vu sans gémir nos pleurs d'orphelins ; votre douleur de veuve demeurera de même sans larmes.

ÉLISABETH
Ne m'aidez point à me plaindre ; je ne serai pas stérile de lamentations. Puisse le cours de tous les ruisseaux venir aboutir à mes yeux ! et puissé-je, ainsi gouvernée par l'humide influence de la lune, verser des larmes assez abondantes pour submerger le monde ! Ah ! mon mari ! Ah ! mon cher seigneur Édouard !

LES DEUX ENFANTS
Ah ! notre tendre père ! Notre cher seigneur Clarence !

LA DUCHESSE
Hélas ! je pleure sur tous deux : tous deux étaient à moi. Mon Édouard ! mon Clarence !

ÉLISABETH
Quel appui avais-je qu'Édouard ? Et il m'a quittée !

LES ENFANTS
Quel appui avions-nous que Clarence ? et il nous a quittés !

LA DUCHESSE
Quels appuis avais-je qu'eux deux ? Et ils m'ont quittée !

ÉLISABETH
Jamais veuve n'a tant perdu.

LES ENFANTS
Jamais orphelins n'ont tant perdu.

LA DUCHESSE
Jamais mère n'a tant perdu. Hélas ! Je suis la mère de toutes ces douleurs. Leurs pertes sont partagées entre eux : la mienne les embrasse toutes. Elle pleure un Édouard, et moi aussi : je pleure un Clarence, et elle n'a point de Clarence à pleurer. Ces enfants pleurent Clarence, et moi aussi : mais je pleure un Édouard, et ces enfants n'ont point d'Édouard à pleurer. Hélas ! c'est sur moi, trois fois malheureuse ! que vous faites tomber toutes vos larmes ; c'est moi qui suis chargée de vos douleurs, et je les nourrirai par mes lamentations.

DORSET
Prenez courage, ma bonne mère. Dieu s'offense de vous voir vous révolter avec tant d'ingratitude contre sa volonté. Dans le monde, les hommes taxent d'ingratitude celui qui se refuse de mauvaise grâce à rendre la dette qu'une main libérale lui a généreusement prêtée : c'en est une plus grande que de disputer ainsi contre le Ciel, parce qu'il vous redemande ce prêt royal qu'il vous a fait.

RIVERS
Madame, songez, comme le doit une tendre mère, au jeune prince votre fils : envoyez-le chercher sans délai, pour le faire couronner roi : c'est en lui que réside votre consolation. Ensevelissez cette douleur désespérée dans le tombeau d'Édouard mort, et replacez votre bonheur sur le trône d'Édouard vivant.

[*Entrent* GLOCESTER, BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, RATCLIFF *et autres.*]

GLOCESTER
Consolez-vous, ma soeur ; tous tant que nous sommes, nous avons tous sujet de déplorer l'obscurcissement de l'étoile qui brillait sur nous. Mais nul ne peut guérir ses maux avec des larmes. Madame ma mère, je vous demande pardon : je n'avais pas aperçu Votre Grâce.–Je demande humblement à vos genoux votre bénédiction.

LA DUCHESSE
Dieu te bénisse et mette dans ton coeur la bonté, la bienveillance, la charité, l'obéissance et la fidélité à ton devoir.

GLOCESTER
[*à part*] *Amen*, et qu'il me fasse la grâce de mourir vieux et bon homme ; c'est à cela que tend la bénédiction d'une mère : je suis étonné que Sa Grâce l'ait oublié.

BUCKINGHAM
O vous, princes en deuil, pairs au coeur rempli de tristesse, qui tous partagez le poids de la douleur commune, cherchez maintenant votre consolation dans une amitié réciproque. Nous perdons, il est vrai, la récolte que nous offrait ce roi : mais il nous reste l'espérance de celle que nous promet son fils. Il faut maintenant conserver et maintenir soigneusement l'union et le lien si récemment formés entre vos coeurs naguère gonflés de ressentiments qui viennent d'être apaisés.–Je crois qu'il conviendrait d'envoyer chercher dès à présent le jeune prince qui est à Ludlow, et de l'amener à Londres avec peu de suite pour le faire couronner roi.

RIVERS
Et pourquoi avec peu de suite, milord de Buckingham ?

BUCKINGHAM
De peur, milord, que dans une foule considérable les blessures de la haine, trop nouvellement fermées, ne trouvassent occasion de se rouvrir, ce qui serait d'autant plus dangereux que le royaume est dans un état d'enfance, et encore sans maître. Quand chacun des chevaux dispose du frein qui le contient, et peut diriger sa course comme il lui plaît, on doit, à mon avis, prévenir avec autant de soin la crainte du mal que le mal lui-même.

GLOCESTER
Je me flatte que le roi nous a tous réconciliés ; et quant à moi, la réconciliation est solide et sincère de ma part.

RIVERS
J'en peux dire autant de moi, et, je crois, de nous tous. Mais puisque le lien de notre amitié est si frais encore, il ne faut pas l'exposer à la plus légère occasion de rupture ; danger qui serait peut-être plus à craindre si le cortége était nombreux : ainsi, je pense, comme le noble Buckingham, qu'il est prudent de n'envoyer que peu de monde pour chercher le jeune prince.

HASTINGS
C'est aussi mon avis.

GLOCESTER
Eh bien, soit ; allons délibérer sur le choix de ceux que nous enverrons à l'heure même à Ludlow.–[*A* LA REINE.] Madame, et vous, ma mère, voulez-vous venir donner vos avis sur cette affaire importante ?

[*Tous sortent, excepté* BUCKINGHAM *et* GLOCESTER.]

BUCKINGHAM
Milord, quels que soient ceux qui seront envoyés vers le prince, au nom de Dieu, songez bien qu'il ne faut pas que nous restions ici ni l'un ni l'autre. Je veux, chemin faisant, pour prélude du projet dont nous avons parlé, trouver l'occasion d'écarter du jeune prince l'ambitieuse parente de la reine.

GLOCESTER
Oh ! mon second moi-même, mon conseil tout entier, mon oracle, mon prophète, mon cher cousin, je suivrai tes avis avec la docilité d'un enfant. Rendons-nous donc à Ludlow, car il ne faut pas rester en arrière.

[*Ils sortent.*]

Scène III

T
[*oujours à Londres*] Une rue.

[*Entrent DEUX CITOYENS se rencontrant.*]

PREMIER CITOYEN
Bonjour, voisin. Où allez-vous si vite ?

SECOND CITOYEN
Je vous jure que je ne le sais pas trop moi-même. Savez-vous les nouvelles ?

PREMIER CITOYEN
Oui, le roi est mort.

SECOND CITOYEN
Funeste nouvelle, par Notre-Dame ! Rarement le successeur est meilleur. Je crains, je crains bien que le monde n'aille de travers.

[*Entre un* TROISIÈME CITOYEN.]

TROISIÈME CITOYEN
Voisins, Dieu vous garde !

PREMIER CITOYEN
Je vous donne le bonjour, mon cher.

TROISIÈME CITOYEN
La nouvelle de la mort du bon roi Édouard se confirme-t-elle ?

SECOND CITOYEN
Oui ; elle n'est que trop vraie. Dieu veuille nous assister !

TROISIÈME CITOYEN
En ce cas, messieurs, attendez-vous à voir du trouble dans le royaume.

PREMIER CITOYEN
Non, non, s'il plaît à Dieu, son fils régnera.

TROISIÈME CITOYEN
Malheur au pays qui est gouverné par un enfant !

SECOND CITOYEN
Il peut nous donner l'espérance d'être bien gouvernés : d'abord par un conseil sous son nom, pendant sa minorité ; et ensuite par lui-même, quand l'âge l'aura mûri. N'en doutez pas, il gouvernera bien.

PREMIER CITOYEN
Telle était la situation de l'État, lorsque Henri VI fut couronné à Paris, à l'âge de neuf mois.

TROISIÈME CITOYEN
Telle était la situation de l'État, dites-vous ? Non, mes bons amis, Dieu le sait ; car alors ce pays-ci était singulièrement bien fourni de sages politiques, et le roi avait des oncles vertueux pour le soutenir.

PREMIER CITOYEN
Celui-ci en a aussi, tant du côté paternel que du côté maternel.

TROISIÈME CITOYEN
Il vaudrait bien mieux ou qu'il n'en eût que du côté paternel, ou qu'il n'eût aucun parent de ce côté ; car la rivalité des prétentions, à qui sera le plus près du roi, nous causera bien des maux si Dieu n'y met la main. Oh ! le duc de Glocester est un homme bien dangereux, et les fils et frères de la reine sont superbes et hautains. Si, au lieu de gouverner, ils étaient tous contenus dans l'obéissance, ce pays languissant pourrait encore avoir de bons moments comme par le passé.

PREMIER CITOYEN
Allons, allons ; nous voyons au pis. Tout ira bien.

TROISIÈME CITOYEN
Quand on voit paraître des nuages, les hommes sages prennent leur manteau. Quand les grandes feuilles commencent à tomber, l'hiver n'est pas loin. Quand le soleil se couche, qui ne s'attend à la nuit ? Les orages hors de saison menacent d'une disette. Tout peut aller bien : mais si Dieu nous fait cette grâce, c'est plus que nous ne méritons, et que je n'espère.

SECOND CITOYEN
Au fait, tous les coeurs sont agités de crainte. Vous ne pouvez vous entretenir avec personne qui ne vous paraisse triste et rempli de frayeur.

TROISIÈME CITOYEN
C'est ce qui arrive toujours à la veille des jours de révolution. L'esprit de l'homme, par un instinct divin, pressent le danger qui s'avance, comme nous voyons l'eau s'enfler à l'approche d'une violente tempête. Mais laissons tout entre les mains de Dieu. Où allez-vous ?

SECOND CITOYEN
Eh ! vraiment, nous sommes mandés par les juges.

TROISIÈME CITOYEN
Et moi aussi. Je vous tiendrai compagnie.

[*Ils sortent.*]

Scène IV

T
[*oujours à Londres*] Un appartement du palais.

[*Entrent* L'ARCHEVÊQUE *D'*YORK, *LE JEUNE DUC D'*YORK, LA REINE, LA DUCHESSE D'YORK.]

L'ARCHEVÊQUE
On m'a dit qu'ils avaient couché la nuit dernière à Stony-Stratford et qu'ils devaient coucher ce soir à Northampton[11]. Demain, ou après-demain, ils seront ici.

LA DUCHESSE
Je brûle d'impatience de voir le prince. J'espère qu'il aura beaucoup grandi depuis la dernière fois que je l'ai vu.

ÉLISABETH
Mais j'ai ouï dire que non. On assure même que mon fils York l'a presque regagné pour la taille.

YORK
On le dit, ma mère ; mais j'aurais voulu que cela fût autrement.

LA DUCHESSE
Eh ! pourquoi donc, mon enfant ? Il est bon de grandir.

YORK
Grand'maman, un soir que nous étions à souper, mon oncle Rivers disait que je grandissais beaucoup plus vite que mon frère : « Ah ! dit mon oncle Glocester, ce sont les petites plantes qui sont bonnes à quelque chose, et les mauvaises herbes croissent rapidement ; » et depuis

11. Stony-Stratford est plus près de Londres que Northampton ; mais le duc de Glocester ayant fait arrêter Rivers, Grey, etc., à Stony-Stratford, où ils avaient passé la nuit avec le jeune roi, ramena celui-ci à Northampton où lui-même avait couché la veille, et ce fut de là qu'ils se rendirent à Londres. Au reste, on fait observer que l'archevêque ne pouvait encore être instruit de cette marche, puisqu'il ne sait pas l'arrestation des lords, ou bien, s'il en est instruit sans en connaître la cause, il devrait, ainsi que les autres personnages, en témoigner quelque étonnement.

ce temps il me semble que j'aimerais mieux ne pas grandir si vite, puisque les belles fleurs viennent lentement, et que les mauvaises herbes se dépêchent.

LA DUCHESSE
Vraiment, vraiment, celui qui t'a dit cela est lui-même une exception au proverbe : c'était dans son enfance l'être le plus chétif, le plus lent à croître et le moins avancé ; si sa règle était vraie, il devrait être rempli de qualités.

L'ARCHEVÊQUE
Et il n'est pas douteux qu'il ne le soit, ma gracieuse dame.

LA DUCHESSE
Je veux bien l'espérer, mais permettez l'inquiétude aux mères.

YORK
Oh ! si je m'en étais souvenu, j'aurais pu lancer à Sa Grâce, mon oncle, sur sa croissance, une épigramme bien meilleure que celle qu'il m'a dite sur la mienne.

LA DUCHESSE
Et comment, mon petit York ? Dis-le-moi, je t'en prie.

YORK
Vraiment, l'on dit que mon oncle grandissait si vite, que deux heures après sa naissance il pouvait ronger une croûte, tandis que moi, à deux ans, je n'avais pas encore fait seulement une dent. N'est-ce pas grand'maman, ç'aurait été une bonne plaisanterie pour le faire enrager ?

LA DUCHESSE
Eh ! je t'en prie, mon cher petit York, qui est-ce qui t'a raconté cela ?

YORK
Sa nourrice, grand'maman.

LA DUCHESSE
Sa nourrice ? Eh bon !... elle était morte avant que tu fusses né.

YORK
Si ce n'est pas elle, je ne me rappelle pas qui me l'a dit.

ÉLISABETH
Petit raisonneur !–Allons, pas tant de malice, je vous prie.

L'ARCHEVÊQUE
Ma bonne madame, ne le grondez pas.

ÉLISABETH
Les murs [12] ont des oreilles.

[*Entre un messager.*]

L'ARCHEVÊQUE
Voici un messager.–Quelles nouvelles ?

LE MESSAGER
De telles nouvelles qu'il m'est pénible, milord, de vous les annoncer.

ÉLISABETH
Comment se porte le prince ?

LE MESSAGER
Bien, madame, il est en bonne santé.

LA DUCHESSE
Quelles sont donc tes nouvelles ?

LE MESSAGER
Lord Rivers et lord Grey ont été conduits en prison à Pomfret, et avec eux sir Thomas Vaughan.

LA DUCHESSE
Et par quel ordre ?

LE MESSAGER
Par ordre des puissants ducs de Glocester et de Buckingham.

ÉLISABETH
Et pour quel crime ?

LE MESSAGER
Je vous ai dit tout ce que j'en sais. Par quel motif ou dans quelle intention ces nobles ducs ont été emprisonnés, c'est, ma gracieuse dame, ce que j'ignore absolument.

12. Pitchers have ears. Les pots ont des oreilles. Le proverbe anglais est : Les petits pots ont de grandes oreilles.

ÉLISABETH
Hélas ! je prévois la ruine de ma maison. Le tigre a saisi la brebis sans défense. L'insolente tyrannie commence à s'élever sur le trône qu'un innocent enfant ne peut faire respecter. Arrivez donc, destruction, carnage, massacre. Je vois tracée, comme sur une carte, la fin de tout ceci.

LA DUCHESSE
Exécrables jours de troubles et de discorde, combien de fois mes yeux vous ont vus renaître ! Mon époux a perdu la vie pour gagner la couronne ; et mes fils ont été, haut et bas, battus de la fortune, me donnant tantôt à jouir de leurs succès, tantôt à pleurer leurs malheurs. Établis enfin lorsque toutes les querelles domestiques sont entièrement dissipées, voilà que, devenus les maîtres, ils se font la guerre les uns aux autres, frère contre frère, sang contre sang, chacun contre soi-même !– Oh ! frénétiques insultes à la nature, cessez vos fureurs maudites, ou laissez-moi mourir ; que je n'aie plus la mort devant les yeux !

ÉLISABETH
Viens, viens, mon enfant ; allons nous renfermer dans le sanctuaire.– Adieu, madame.

LA DUCHESSE
Attendez, je veux vous suivre.

ÉLISABETH
Vous n'avez rien à craindre.

L'ARCHEVÊQUE
[*à* LA REINE] Venez, ma gracieuse dame, et apportez vos trésors et tout ce que vous possédez. Pour moi, je veux remettre entre vos mains les sceaux qui m'étaient confiés ; et puisse-t-il m'advenir selon que je me conduirai envers vous et les vôtres ! Venez, je vais vous conduire au sanctuaire.

Acte troisième

Scène I

T
[*oujours à Londres*] Une rue.

[*On entend les trompettes. Entrent* LE PRINCE *DE GALLES,* GLOCESTER*,* BUCKINGHAM*, LE CARDINAL BOUCHIER (le même que* L'ARCHEVÊQUE*), et autres.*]

BUCKINGHAM
Soyez le bienvenu, aimable prince, dans votre ville de Londres, votre demeure [13].

GLOCESTER
Soyez le bienvenu, cher cousin, souverain de mes pensées. Il paraît que la fatigue de la route vous a rendu mélancolique.

LE PRINCE
Non, mon oncle. Mais les douloureux incidents de notre voyage me l'ont rendu ennuyeux, pénible et fatigant. Je voudrais voir ici plus d'oncles pour me recevoir.

GLOCESTER
Cher prince, l'innocente pureté de votre âge n'a pas encore pénétré les mensonges du monde. Vous ne pouvez discerner dans un homme que ce que son extérieur offre à vos yeux ; et les dehors, Dieu le sait, s'ac-

13. Your chamber : Votre chambre.

cordent rarement, pour ne pas dire jamais, avec le coeur. Ces oncles, que vous auriez voulu voir ici, étaient des hommes dangereux. Votre Grâce ne sentait que le miel de leurs paroles, et n'apercevait pas le poison de leurs coeurs. Dieu vous préserve d'eux, et d'amis aussi perfides !

LE PRINCE
Dieu me préserve d'amis perfides ! Mais ils ne l'étaient pas.

GLOCESTER
Milord, voici le maire de Londres qui vient vous rendre son hommage.

[*Entre le lord maire et son cortége.*]

LE MAIRE
Que le Ciel accorde à Votre Grâce la santé et des jours prospères !

LE PRINCE
Je vous remercie tous. (*Sortent le maire*, etc.)–Je croyais que ma mère et mon frère York seraient venus, il y a longtemps, nous joindre en chemin.–Quel indigne paresseux que ce Hastings, qui ne vient pas nous dire s'ils arrivent ou non !

[*Entre* HASTINGS.]

BUCKINGHAM
Le voici fort à propos, et tout en nage.

LE PRINCE
Soyez le bienvenu, milord. Eh bien, notre mère vient-elle ?

HASTINGS
La reine votre mère, et votre frère York, ont été, à propos de quoi, Dieu le sait et non pas moi, se réfugier dans le sanctuaire.–Le jeune prince aurait bien souhaité venir avec moi au-devant de Votre Grâce, mais sa mère l'a retenu malgré lui.

BUCKINGHAM
Fi donc ! quelle conduite déplacée et maussade ! (*A l'archevêque.*) Lord cardinal, Votre Grâce veut-elle aller déterminer la reine à envoyer sur-le-champ le duc d'York à son auguste frère ? Si elle s'y oppose, milord Hastings, allez avec le cardinal, et alors arrachez-le par force de ses bras jaloux.

L'ARCHEVÊQUE
Milord Buckingham, si ma faible éloquence peut obtenir de sa mère le jeune duc d'York, attendez-vous à le voir ici dans un moment : mais, si elle s'obstine à résister à des instances amicales, que le Dieu du ciel ne permette pas que nous violions jamais le saint privilége du bienheureux sanctuaire ! Pour le royaume entier, je ne voudrais pas me rendre coupable d'un si noir péché.

BUCKINGHAM
Vous vous entêtez ici contre toute raison, milord, pour de pures formes et de vieilles traditions. Considérez la chose même conformément aux idées grossières de ce siècle, vous trouverez que vous ne violez point les droits du sanctuaire en forçant le prince d'en sortir. Le bénéfice de l'asile n'est accordé qu'à ceux à qui leurs actions l'ont rendu nécessaire, et qui ont assez de jugement pour le réclamer. Mais le prince ne peut ni le réclamer ni en avoir besoin. Il n'est donc pas, à mon avis, en droit de l'obtenir ; ainsi, en le faisant sortir de là où il ne peut être, vous ne violez aucun privilège, aucune charte. J'ai souvent ouï parler d'hommes réfugiés dans le sanctuaire ; mais d'enfants, jamais jusqu'à présent.

L'ARCHEVÊQUE
Milord, pour cette fois votre opinion l'emporte sur la mienne [14].–Allons, milord Hastings, voulez-vous venir avec moi ?

HASTINGS
Je vous suis, milord.

LE PRINCE
Chers lords, faites, je vous prie, toute la diligence qui vous sera possible.

[*Sortent le cardinal et* HASTINGS.]

Dites, mon oncle Glocester, si notre frère vient, où logerons-nous jusqu'au jour de notre couronnement ?

GLOCESTER
Dans le lieu qui plaira le plus à Votre Altesse. Si vous voulez suivre mon conseil, vous vous reposerez un ou deux jours à la Tour, et ensuite dans le lieu qui vous plaira, et qui sera jugé le plus favorable à votre santé et à vos amusements.

14. L'archevêque ne céda point ainsi, mais voyant que, malgré ses protestations, on était résolu à employer la force, il fit comprendre à la reine que la résistance était inutile.

LE PRINCE
La Tour est l'endroit du monde qui me plaît le moins.–Est-il vrai, mon oncle, que ce soit Jules César qui l'ait bâtie ?

GLOCESTER
C'est lui, mon gracieux seigneur, qui l'a bâtie d'abord ; puis dans la suite des siècles elle a été rebâtie plusieurs fois.

LE PRINCE
Ce fait est-il constaté par des actes, ou bien a-t-on seulement raconté d'âge en âge que c'est lui qui l'avait bâtie ?

BUCKINGHAM
Par des actes, milord.

LE PRINCE
Mais supposez, milord, que cela n'eût pas été consigné dans les archives, il me semble que la vérité devrait vivre d'âge en âge, comme un héritage transmis à la postérité, jusqu'au jour de la fin universelle.

GLOCESTER
[*à part*] Des enfants si précoces et si sages, dit-on, ne vivent pas longtemps.

LE PRINCE
Que dites-vous, mon oncle ?

GLOCESTER
Je disais que, sans le secours des caractères, la renommée vit longtemps [15]. [*A part.*] Ainsi, comme l'Iniquité personnifiée sur nos théâtres, je moralise avec des mots à double sens.

LE PRINCE
Ce Jules César était un homme bien fameux ! Sa valeur a illustré son génie, et son génie a déposé dans ses écrits de quoi faire vivre sa valeur. La mort n'a pu faire de ce conquérant sa conquête, car il est encore vivant par la gloire, bien qu'il ait perdu la vie.–Je veux vous dire une chose, mon cousin Buckingham.

BUCKINGHAM
Quoi, mon gracieux seigneur ?

15. Without characters, fame lives long.

LE PRINCE
Si j'atteins l'âge d'homme, je veux ou reconquérir nos anciens droits sur la France, ou mourir en soldat, comme j'aurai vécu en roi.

GLOCESTER
Les courts étés ont eu ordinairement un printemps très-précoce.

[*Entre* YORK, HASTINGS *et le cardinal.*]

BUCKINGHAM
Ah ! voici le duc d'York qui vient comme nous l'avions désiré.

LE PRINCE
Richard d'York, comment se porte notre cher frère ?

YORK
Bien, mon redouté seigneur ; car c'est ainsi que je dois vous nommer désormais.

LE PRINCE
Oui, mon frère, à notre grande douleur ainsi qu'à la vôtre : il est trop vrai qu'il vient de mourir celui qui eût dû plus longtemps conserver ce titre, auquel sa mort a ôté beaucoup de majesté.

GLOCESTER
Comment se porte notre cousin le noble duc d'York ?

YORK
Je vous remercie, cher oncle. O milord ! c'est vous qui avez dit que mauvaise herbe croît bien vite : le prince, mon frère, a grandi beaucoup plus que moi.

GLOCESTER
Il est vrai, milord.

YORK
Il est donc mauvais ?

GLOCESTER
O mon beau cousin ! je ne dis pas cela du tout.

YORK
En ce cas, il vous a plus d'obligation que moi.

GLOCESTER
Il peut me commander, lui, à titre de mon souverain ; et vous, vous avez sur moi le pouvoir d'un parent.

YORK
Je vous prie, mon oncle, donnez-moi ce poignard.

GLOCESTER
Mon poignard, petit cousin ? De tout mon coeur.

LE PRINCE
Mendie-t-on comme cela, mon frère ?

YORK
Ce n'est qu'à mon cher oncle, qui, je le sais bien, me le donnera volontiers : ce n'est qu'une bagatelle qu'il ne peut pas avoir de peine à me donner.

GLOCESTER
Je veux faire à mon cousin un plus beau présent.

YORK
Un plus beau présent ! Oh ! vous voulez donc y joindre l'épée ?

GLOCESTER
Oui, mon beau cousin, si elle était assez légère.

YORK
Oh ! je vois bien que vous n'aimez à me faire que des dons légers ; et, dans des demandes d'un plus grand poids, vous refuseriez au mendiant.

GLOCESTER
Mais elle est, pour vous, trop pesante à porter.

YORK
Fût-elle plus pesante, je la manierais très-facilement.

GLOCESTER
Quoi ! vous voudriez avoir mon épée, petit lord ?

YORK
Oui, je le voudrais, pour vous remercier de l'épithète que vous me donnez.

GLOCESTER
Quelle épithète ?

YORK
Petit.

LE PRINCE
Milord d'York sera toujours contrariant dans ses discours : mais, mon oncle, Votre Grâce sait comment le supporter.

YORK
Vous voulez dire me porter, et non pas me supporter.–Mon oncle, mon frère se moque de vous et de moi. Parce que je suis aussi petit qu'un singe, il croit que vous pourriez me porter sur votre épaule.

BUCKINGHAM
[*à part*] Avec quelle finesse et quelle promptitude d'esprit il raisonne ! Pour adoucir le sarcasme qu'il lance à son oncle, il se raille lui-même avec toute sorte de grâce et d'adresse. Tant de malice à cet âge est une chose étonnante !

GLOCESTER
Mon gracieux seigneur, voulez-vous continuer votre route ? Mon bon cousin Buckingham et moi, nous allons nous rendre auprès de votre mère pour la presser de venir vous trouver à la Tour et vous féliciter sur votre arrivée.

YORK
Quoi ! vous voulez aller à la Tour, mon prince ?

LE PRINCE
Milord protecteur dit qu'il le faut.

YORK
Je ne dormirai pas tranquillement dans la Tour.

GLOCESTER
Et pourquoi, mon ami ? Qu'y voyez-vous à craindre ?

YORK
Vraiment, l'âme irritée de mon oncle Clarence. Ma grand'mère m'a dit qu'il y avait été assassiné.

LE PRINCE
Je ne crains pas les oncles morts.

GLOCESTER
Ni les vivants non plus, je m'en flatte.

LE PRINCE
Oui, s'ils vivent, je n'ai, je l'espère, rien à craindre.–Mais marchons, milord : et, le coeur plein de tristesse, je vais, en songeant à eux, me rendre à la Tour.

[*Sortent* LE PRINCE*,* YORK*,* HASTINGS *et le cardinal.*]

BUCKINGHAM
Pensez-vous, milord, que ce petit babillard d'York n'ait pas été excité par son artificieuse mère à vous poursuivre de ses sarcasmes insultants ?

GLOCESTER
Il n'y a pas de doute, il n'y a pas de doute. C'est un petit raisonneur, hardi, vif, spirituel, prompt et capable. C'est tout le portrait de sa mère, de la tête aux pieds.

BUCKINGHAM
Laissons-les pour ce qu'ils sont.–Approche, cher Catesby. Tu t'es engagé aussi fortement à exécuter les intentions que nous t'avons communiquées, qu'à garder soigneusement le secret de la confidence que nous t'avons faite. Tu as entendu nos raisons pendant la route ?–Qu'en penses-tu ? Serait-il si difficile de faire entrer le lord Hastings dans le projet que nous avons d'installer cet illustre duc sur le trône royal de cette île fameuse ?

CATESBY
Il aime si tendrement le jeune prince, à cause de son père, qu'il ne sera pas possible de l'engager à rien de contraire à ses intérêts.

BUCKINGHAM
Et Stanley, qu'en penses-tu ? S'y refusera-t-il ?

CATESBY
Stanley fera tout ce que fera Hastings.

BUCKINGHAM
En ce cas, il faut s'en tenir à ceci. Va, cher Catesby, sonde de loin lord

Hastings pour savoir de quel oeil il verrait notre projet ; et invite-le à se rendre demain à la Tour, pour assister au couronnement. Si tu trouves qu'on puisse le disposer pour nous, alors encourage-le, et dis-lui toutes nos raisons. S'il est de plomb, de glace, froid, et mal disposé, sois de même, romps aussitôt l'entretien, et viens nous instruire de ses dispositions.–Demain nous tenons deux conseils séparés où tu joueras un grand rôle.

GLOCESTER
Assure lord William de mon attachement, et dis-lui, Catesby, que l'ancienne ligue de ses dangereux ennemis va verser son sang demain au château de Pomfret ; et recommande de ma part à mon ami de donner, en signe de joie de cette bonne nouvelle, un doux baiser de plus à mistriss Shore [16].

BUCKINGHAM
Va, cher Catesby : exécute habilement ta commission.

CATESBY
Mes bons lords, je vous promets à tous deux d'y donner tous les soins dont je suis capable.

GLOCESTER
Catesby, aurons-nous de vos nouvelles, avant de nous mettre au lit ?

CATESBY
Vous en aurez, milord.

GLOCESTER
A Crosby : tu nous trouveras là tous deux.

[CATESBY *sort.*]

BUCKINGHAM
Que ferons-nous, milord, si nous voyons que Hastings ne se prête pas à nos projets ?

GLOCESTER
Nous ferons tomber sa tête, mon cher.–Nous viendrons à bout de

16. Jeanne Shore avait été maîtresse d'Edouard, et à ce qu'il paraît de lord Hastings. Elle fut comprise dans l'accusation intentée contre lui après sa mort, et subit une pénitence publique. Elle mourut dans la misère, abandonnée de tous ceux auxquels elle avait rendu des services pendant sa faveur.

quelque chose.–Et souviens-toi, lorsque je serai roi, de me demander le comté d'Hereford, dont le roi mon frère était en possession, avec toutes ses dépendances.

BUCKINGHAM
Je réclamerai de Votre Grâce l'effet de cette promesse.

GLOCESTER
Et compte qu'elle te sera accordée en toute affection.–Allons, il faut souper de bonne heure afin d'avoir ensuite le temps de digérer nos projets et de leur donner une certaine forme.

[*Ils sortent.*]

Scène II

[*Devant la maison de* LORD HASTINGS.]

[*Entre UN MESSAGER.*]

LE MESSAGER
[*frappant à la porte*] Milord, milord ?

HASTINGS
[*en dedans*] Qui est là ?

LE MESSAGER
Quelqu'un de la part de lord Stanley.

HASTINGS
Quelle heure est-il ?

LE MESSAGER
Vous allez entendre sonner quatre heures.

[*Entre* HASTINGS.]

HASTINGS
Ton maître trouve-t-il donc la nuit trop longue pour dormir ?

LE MESSAGER
Il y a toute apparence, d'après ce que j'ai à vous dire. D'abord, il me charge de présenter ses salutations à Votre Seigneurie.

HASTINGS
Et après...

LE MESSAGER
Ensuite il vous annonce qu'il a rêvé, cette nuit, que le sanglier lui avait jeté son casque à bas. Il vous informe aussi qu'on tient deux conseils, et qu'il serait possible que, dans l'un des deux, on prît un parti qui pourrait à tous deux vous faire déplorer l'autre. C'est ce qui l'a déterminé à m'envoyer savoir vos intentions ; et si, à l'instant même, vous voulez monter à cheval avec lui, et vous réfugier en toute hâte dans le nord pour éviter le danger que pressent son âme.

HASTINGS
Va, mon ami, retourne vers ton maître. Dis-lui que nous n'avons rien à craindre de ces deux conseils séparés. Son Honneur et moi nous serons de l'un des deux, et mon bon ami Catesby doit se trouver à l'autre ; il ne peut rien s'y passer relativement à nous que je n'en sois instruit. Dis-lui que ses craintes sont vaines et sans motifs ; et quant à ses songes, je m'étonne qu'il soit assez simple pour ajouter foi aux illusions d'un sommeil agité. Fuir le sanglier avant qu'il nous poursuive, ce serait l'exciter à courir sur nous, et diriger sa poursuite vers la proie qu'il n'avait pas intention de chasser. Va, dis à ton maître de se lever, et de venir me joindre ; nous irons ensemble à la Tour, où il verra que le sanglier nous traitera bien.

LE MESSAGER
J'y vais, milord ; et lui rapporterai vos paroles.

[*Il sort.*]

[*Entre* CATESBY.]

CATESBY
Mille bonjours à mon noble lord.

HASTINGS
Bonjour, Catesby. Vous êtes bien matinal aujourd'hui. Quelles sont les nouvelles, dans ce temps d'incertitude ?

CATESBY
En effet, milord, les choses sont peu stables ; et je crois qu'elles ne reprendront point de solidité, que Richard ne porte le bandeau royal.

HASTINGS
Comment ! le bandeau royal ? Veux-tu dire la couronne ?

CATESBY
Oui, mon bon lord.

HASTINGS
La couronne de ma tête tombera de dessus mes épaules avant que je voie la couronne si odieusement déplacée. Mais crois-tu t'apercevoir qu'il y vise ?

CATESBY
Oui, sur ma vie : il se flatte de vous voir ardent à le soutenir dans ses projets pour y parvenir ; et c'est dans cette confiance qu'il m'envoie vous apprendre l'agréable nouvelle que, ce jour même, vos ennemis, les parents de la reine, doivent mourir à Pomfret.

HASTINGS
J'avoue que cette nouvelle ne m'afflige pas, car ils ont toujours été mes ennemis ; mais que je donne jamais ma voix à Richard, au préjudice du droit des légitimes héritiers de mon maître ! Dieu sait que je n'en ferai rien, dût-il m'en coûter la vie.

CATESBY
Dieu conserve Votre Seigneurie dans ces bons sentiments !

HASTINGS
Mais je rirai pendant un an d'avoir assez vécu pour voir la fin tragique de ceux qui m'avaient attiré la haine de mon maître. Va, va, Catesby, avant que je sois plus vieux de quinze jours, j'en ferai dépêcher encore quelques-uns qui ne s'y attendent guère.

CATESBY
C'est une vilaine chose, mon cher lord, de mourir sans préparation, et lorsqu'on s'y attend le moins.

HASTINGS
Oh ! affreux, affreux. Et c'est pourtant ce qui arrive à Rivers, Vaughan et Grey ; et il en arrivera autant à quelques autres, qui se croient aussi en sûreté que toi et moi, qui, tu le sais, sommes aimés du prince Richard

et de Buckingham.

CATESBY
Oh ! ils vous tiennent en très-haute estime, [*à part*] car ils estiment que sa tête sera bientôt sur le pont.

HASTINGS
Je sais qu'il en est ainsi, et je l'ai bien mérité.

[*Entre* STANLEY.]

Comment ! comment ! mon cher, où est donc votre épieu, mon cher ? Quoi ! vous craignez le sanglier, et vous marchez sans armes ?

STANLEY
Bonjour, milord.–Bonjour, Catesby.–Vous pouvez plaisanter ; mais, par la sainte croix, je n'aime point ces conseils séparés, moi.

HASTINGS
Milord, j'aime autant ma vie, que vous la vôtre ; et même je vous proteste qu'elle ne me fut jamais aussi précieuse qu'elle me l'est en ce moment. Croyez-vous, de bonne foi, que, si je n'étais pas certain de notre sûreté, vous me verriez un air aussi triomphant ?

STANLEY
Les lords qui sont à Pomfret étaient joyeux aussi, lorsqu'ils partirent de Londres ; ils s'y croyaient bien en sûreté ; ils n'avaient, en effet, aucun sujet de défiance, et pourtant vous voyez combien promptement le jour s'est obscurci pour eux : ce coup, si soudainement porté par la haine, éveille mes inquiétudes ; veuille le Ciel que ma peur n'ait pas le sens commun !–Eh bien ! nous rendrons-nous à la Tour ? Le jour s'avance.

HASTINGS
Allons, allons ; j'ai quelque chose à vous dire... Devinez-vous ce que c'est, milord ? Aujourd'hui, les lords dont vous parlez sont décapités.

STANLEY
Hélas ! pour la fidélité, ils méritent mieux de porter leurs têtes que quelques-uns de ceux qui les ont accusés de porter leurs chapeaux. Mais, venez, milord ; partons.

[*Entre un sergent d'armes.*]

HASTINGS
Allez toujours devant, je veux dire un mot à ce brave homme.

[*Sortent* STANLEY *et* CATESBY.]

–Eh bien, ami, comment va ?

LE SERGENT
D'autant mieux, que Votre Seigneurie veut bien s'en informer.

HASTINGS
Je te dirai, mon ami, que les choses vont mieux pour moi, aujourd'hui, que la dernière fois que tu me rencontras ici. On me conduisait en prison à la Tour où j'étais envoyé par les menées des parents de la reine ; mais maintenant je te dirai (garde cela pour toi) qu'aujourd'hui ces mêmes ennemis sont mis à mort, et que je suis en meilleure position que je n'étais alors.

LE SERGENT
Dieu veuille vous y maintenir, à la satisfaction de Votre Honneur.

HASTINGS
Mille grâces, ami. Tiens, bois à ma santé. [*Il lui jette sa bourse.*]

LE SERGENT
Je remercie Votre Honneur.

[*Sort* LE SERGENT.]

[*Entre un prêtre.*]

LE PRÊTRE
Bienheureux de vous rencontrer, milord, je suis fort aise de voir Votre Honneur.

HASTINGS
Je te remercie de tout mon coeur, mon bon sir John. Je vous suis redevable pour votre dernier office. Venez chez moi dimanche prochain, et je m'acquitterai avec vous.

[*Entre* BUCKINGHAM.]

BUCKINGHAM
Quoi ! en conversation avec un prêtre, lord chambellan ? Ce sont vos amis de Pomfret qui ont besoin du ministère d'un prêtre ; mais vous, je ne crois pas que vous ayez occasion de vous confesser.

HASTINGS
Non, ma foi ; et lorsque j'ai rencontré ce saint homme, j'ai songé à ceux dont vous parlez.–Eh bien, allez-vous à la Tour ?

BUCKINGHAM
J'y vais, milord : mais je n'y resterai pas longtemps ; j'en reviendrai avant vous.

HASTINGS
Cela est assez probable ; car j'y resterai à dîner.

BUCKINGHAM
[*à part*] Et à souper aussi, quoique tu ne t'en doutes pas.–Allons, voulez-vous venir ?

HASTINGS
Je vous suis, milord.

[*Ils sortent.*]

Scène III

A P
[*omfret*] Devant le château.

[*Entre* RATCLIFF, *conduisant, avec une escorte,* RIVERS, GREY *ET* VAUGHAN *à la mort.*]

RATCLIFF
Allons, conduisez les prisonniers.

RIVERS
Sir Richard Ratcliff, laisse-moi te dire ceci : tu vois mourir aujourd'hui un sujet fidèle, puni de son zèle et de sa loyauté.

GREY
Dieu garde le prince de votre clique à tous ! Vous êtes là une troupe liguée de damnés vampires.

VAUGHAN
Il y en a parmi vous qui un jour crieront malheur sur tout ceci.

RATCLIFF
Dépêchons ; le terme de votre vie est arrivé.

RIVERS
O Pomfret, Pomfret ! ô toi, prison sanglante, prison fatale et de mauvais augure aux nobles pairs de ce royaume ! Dans la coupable enceinte de tes murs fut massacré Richard II ; et pour rendre plus odieux ton sinistre séjour, nous allons te donner à boire encore notre sang innocent.

GREY
C'est maintenant que tombe sur nos têtes la malédiction de Marguerite, lorsqu'elle reprocha à Hastings, à vous et à moi, d'être restés spectateurs tranquilles, pendant que Richard poignardait son fils.

RIVERS
Elle maudit aussi Hastings, elle maudit Buckingham, elle maudit Richard. Souviens-toi, ô Dieu, d'exaucer contre eux ses prières, comme tu les exauces contre nous !–Mais ma soeur, et les princes ses enfants... ô Dieu miséricordieux, contente-toi de notre sang fidèle, qui, tu le vois, va être injustement versé !

RATCLIFF
Finissons : l'heure marquée pour votre mort est déjà passée.

RIVERS
Allons, Grey,–allons, Vaughan. Embrassons-nous ici.–Adieu, jusqu'à notre réunion dans le ciel.

[*Ils sortent.*]

Scène IV

A L

[*ondres*] Un appartement dans la Tour.

[BUCKINGHAM, STANLEY, HASTINGS, L'ÉVÊQUE D'ÉLY, CATESBY, LOVEL *et autres, autour d'une table, les officiers du conseil sont présents.*]

HASTINGS

Nobles pairs, nous sommes ici rassemblés pour fixer le jour du couronnement ; au nom de Dieu, parlez, quel jour nommez-vous pour cette auguste cérémonie ?

BUCKINGHAM

Tout est-il préparé pour ce grand jour ?

STANLEY

Tout : il ne reste plus qu'à le fixer.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY

Demain serait, ce me semble, un jour heureusement choisi.

BUCKINGHAM

Qui de vous ici connaît les intentions du protecteur ? quel est le confident le plus intime du noble duc ?

L'ÉVÊQUE D'ÉLY

C'est vous, milord, à ce que nous croyons, qui connaissez le mieux sa pensée.

BUCKINGHAM

Nous connaissons tous les visages l'un de l'autre : mais pour nos coeurs.... Il ne connaît pas plus le mien que moi le vôtre : et je ne connais pas plus le sien, milord, que vous le mien.–Lord Hastings, vous êtes liés tous deux d'une étroite amitié.

HASTINGS

Je sais que Sa Grâce a la bonté de m'accorder beaucoup d'affection. Mais quant à ses vues sur le couronnement, je ne l'ai point sondé, et il ne m'a fait connaître en aucune manière ses gracieuses volontés à ce sujet. Mais vous, noble lord, vous pourriez nommer le jour : et je donnerai ma voix au nom du duc ; j'ose espérer qu'il ne le prendra pas en mauvaise part.

[*Entre* GLOCESTER.]

L'ÉVÊQUE D'ÉLY
Voici le duc lui-même, qui vient fort à propos.

GLOCESTER
Mes nobles lords et cousins, je vous souhaite à tous le bonjour. J'ai dormi tard ; mais je me flatte que mon absence n'a pas empêché qu'on s'occupât d'aucun des objets importants qui devaient se régler en ma présence.

BUCKINGHAM
Si vous n'aviez pas fait votre entrée à point nommé, milord, voilà lord Hastings qui allait se charger de votre rôle ; je veux dire qu'il aurait donné votre voix pour le couronnement du roi.

GLOCESTER
Personne ne pouvait le faire avec plus de confiance que milord Hastings. Il me connaît bien ; il m'est tendrement attaché.–Milord d'Ély, la dernière fois que je me trouvai à Holborn, je vis des fraises dans votre jardin [17]. Je vous prie, envoyez-m'en quelques-unes.

L'ÉVÊQUE D'ÉLY
Oui-dà, milord, et de tout mon coeur.

[L'ÉVÊQUE D'ÉLY *sort.*]

GLOCESTER
Cousin Buckingham, un mot. [*Il le prend à part :*]–Catesby a sondé Hastings sur notre projet, et il a trouvé cet entêté-là si violent qu'il perdra, dit-il, sa tête avant de consentir à ce que le fils de son maître, comme il l'appelle respectueusement, perde la souveraineté du trône d'Angleterre.

BUCKINGHAM
Sortez un moment, je vous accompagnerai.

[*Sortent* GLOCESTER *et* BUCKINGHAM.]

17. La demande des fraises est historique, et donnée comme un échantillon de la bonne humeur qu'affecta ce jour-là Richard au commencement du conseil. Probablement Shakspeare en a profité pour faire sortir l'évêque d'Ély, afin qu'il ne s'établît pas de discussion entre ce prélat, qui a demandé que le couronnement d'Édouard V eût lieu le lendemain, et Stanley à qui un instant de prudence fait exprimer le désir qu'il soit retardé. C'est ce que n'ont point aperçu les commentateurs.

STANLEY
Nous n'avons pas encore fixé ce jour solennel. Demain, à mon avis, est trop précipité. Pour moi, je ne suis pas aussi bien préparé que je le serais si l'on éloignait ce jour.

[*Rentre* L'ÉVÊQUE D'ÉLY.]

L'ÉVÊQUE D'ÉLY
Où est milord protecteur ? Je viens d'envoyer chercher les fraises.

HASTINGS
Le duc paraît ce matin bien disposé et de bonne humeur. Il faut qu'il soit occupé de quelque idée qui lui plaît, pour nous avoir souhaité le bonjour d'un air si animé. Je ne crois pas qu'il y ait, dans toute la chrétienté, un homme moins capable de cacher sa haine ou son amitié que lui : vous lisez d'abord sur son visage ce qu'il a dans le coeur.

STANLEY
Et quels traits de son âme voyez-vous donc aujourd'hui sur son visage, d'après les apparences qu'il a laissé voir ?

HASTINGS
Hé ! j'y vois clairement qu'il n'est irrité contre personne, car, si cela était, on l'aurait vu dans ses yeux.

[*Rentrent* RICHARD *et* BUCKINGHAM.]

GLOCESTER
Je vous le demande à tous, dites-moi ce que méritent ceux qui conspirent ma mort par les pratiques diaboliques d'une damnable sorcellerie, et qui sont parvenus à soumettre mon corps à leurs charmes infernaux ?

HASTINGS
Le tendre attachement que j'ai pour Votre Grâce, milord, m'enhardit à prononcer le premier, dans cette illustre assemblée, l'arrêt des coupables. Quels qu'ils soient, je soutiens, milord, qu'ils ont mérité la mort.

GLOCESTER
Eh bien, que vos yeux soient donc témoins du mal qu'ils m'ont fait. Voyez comme ils m'ont ensorcelé : regardez, mon bras est desséché comme une jeune perche frappée de la gelée. C'est l'ouvrage de cette

épouse d'Édouard, de cette horrible sorcière, liguée avec cette malheureuse, cette prostituée, la Shore : ce sont elles qui m'ont ainsi marqué de leurs sortilèges.

HASTINGS
Si elles sont les auteurs de ce forfait, milord....

GLOCESTER
Si ! que prétends-tu avec tes si, toi, le protecteur de cette odieuse prostituée ?–Tu es un traître.–A bas sa tête.–Oui, je jure ici par saint Paul, que je ne dînerai pas que je ne l'aie vue à bas.–Lovel et Catesby, ayez soin que cela s'exécute.–Pour vous autres, qui m'aime se lève et me suive.

[*Tout le conseil se lève, et suit* RICHARD *et* BUCKINGHAM.]

HASTINGS
Malheur, malheur à l'Angleterre ! car de moi je n'en donnerais pas cela. Imbécile que je suis, j'aurais pu prévenir ce qui m'arrive. Stanley avait vu en songe le sanglier lui abattre son casque ; mais j'ai méprisé cet avis, et j'ai dédaigné de fuir. Trois fois aujourd'hui mon cheval caparaçonné a bronché et a fait un écart à l'aspect de la Tour, comme s'il eût refusé de me mener à la boucherie.–Ah ! j'ai besoin maintenant du prêtre à qui je parlais tantôt. Je me repens à présent d'avoir dit à ce sergent, d'un air de triomphe, que mes ennemis périssaient aujourd'hui à Pomfret d'une mort sanglante, et que moi j'étais sûr d'être en grâce et en faveur. O Marguerite, Marguerite ! c'est maintenant que ta funeste malédiction tombe sur la tête infortunée du pauvre Hastings !

CATESBY
Allons, milord, abrégez : le duc attend pour dîner. Faites une courte confession ; il est pressé de voir votre tête.

HASTINGS
O faveur momentanée des mortels que nous poursuivons avec plus d'ardeur que la grâce de Dieu ! Celui qui bâtit son espérance sur ton fantastique sourire est comme le matelot ivre au haut d'un mât, toujours prêt à tomber à la moindre secousse, dans les fatales entrailles de l'abîme.

LOVEL
Allons, allons, finissons : ces lamentations sont inutiles.

HASTINGS
O sanguinaire Richard !–Malheureuse Angleterre ! je te prédis les jours

les plus effroyables qu'aient encore vus les siècles les plus malheureux.– Allons, conduisez-moi à l'échafaud : portez-lui ma tête.–J'en vois sourire à mon malheur qui ne me survivront pas longtemps.

[*Ils sortent.*]

Scène V

T
[*oujours à Londres*] Les murs de la Tour.

[*Entrent* GLOCESTER *ET* BUCKINGHAM *vêtus d'armures rouillées et singulièrement en désordre.*]

GLOCESTER
Dis-moi, cousin, peux-tu trembler et changer de couleur, perdre la respiration au milieu d'un mot, recommencer ton discours et t'arrêter encore comme si tu avais la tête perdue, l'esprit égaré de frayeur ?

BUCKINGHAM
Bon ! je suis en état d'égaler le plus grand tragédien, de parler en regardant en arrière, et promenant autour de moi un oeil inquiet, de trembler et tressaillir au mouvement d'un brin de paille, comme assailli d'une crainte profonde. Le regard épouvanté et le sourire forcé sont également à mes ordres ; ils sont toujours prêts, chacun dans son emploi, à donner à mes stratagèmes l'apparence convenable. Mais Catesby est-il parti ?

GLOCESTER
Oui, et le voilà qui ramène avec lui le maire.

BUCKINGHAM
Laissez-moi lui parler.

[*Entrent le lord maire et* CATESBY.]

Lord maire....

GLOCESTER
Prenez garde au pont.

BUCKINGHAM
Écoutez, écoutez le tambour.

GLOCESTER
Catesby, veillez sur les remparts.

BUCKINGHAM
Lord maire, la raison qui nous a fait vous mander....

GLOCESTER
Prends garde, défends-toi....–Voilà les ennemis.

BUCKINGHAM
Que Dieu et notre innocence nous défendent et nous protègent !

[*Entrent* LOVEL *et* CATESBY*, portant la tête de* HASTINGS.]

GLOCESTER
Non, rassurez-vous, ce sont nos amis : Lovel et Catesby.

LOVEL
Voilà la tête de cet ignoble traître, de ce dangereux Hastings qu'on était si loin de soupçonner.

GLOCESTER
J'ai tant aimé cet homme que je ne puis m'empêcher de pleurer. Je l'avais toujours cru le plus sincère et le meilleur humain qui jamais sur terre ait porté le nom de chrétien. Il était pour moi comme un livre où mon âme déposait le récit de ses plus secrètes pensées. Il savait couvrir ses vices d'un vernis de vertu si séduisant, que, sauf une faute notoire et visible à tous les yeux (je parle de son commerce déclaré avec la femme de Shore), il vivait à l'abri du plus léger soupçon.

BUCKINGHAM
Oh ! c'était bien le traître le plus caché, le plus habilement déguisé qui ait jamais vécu !–Voyez, lord maire, auriez-vous jamais imaginé, et pourriez-vous même le croire encore, si la Providence ne nous avait pas conservés vivants pour vous le dire, que ce rusé traître avait comploté de nous assassiner, moi et le bon duc de Glocester, aujourd'hui même dans la chambre du conseil ?

LE MAIRE
Quoi, est-il vrai ?

GLOCESTER
Quoi ? nous prenez-vous pour des Turcs et des infidèles ? Et pensez-vous que nous eussions ainsi, contre la forme des lois, procédé si violemment à la mort du scélérat, si l'extrême danger de la chose, le repos de l'Angleterre et la sûreté de nos personnes ne nous eussent pas forcés à cette rapide exécution ?

LE MAIRE
Puisse-t-il vous bien arriver ! Il a mérité la mort ; et Vos Grâces ont très-sagement procédé, en faisant un exemple capable d'effrayer les faux traîtres qui voudraient renouveler de pareilles tentatives. Je n'ai rien espéré de mieux de sa part, depuis que je l'ai vu en relation avec mistriss Shore.

BUCKINGHAM
Et cependant notre intention n'était pas qu'il fût exécuté avant que vous fussiez arrivé, milord, pour être présent à sa fin. Mais le zèle affectionné de nos amis a empêché, un peu contre notre intention, que cela ne fût ainsi. Nous aurions été bien aises que vous eussiez entendu le traître parler, et confesser en tremblant les détails et le but de sa trahison, afin que vous eussiez pu en rendre compte aux citoyens qui seraient peut-être tentés de mal interpréter cette exécution, et de plaindre sa mort.

LE MAIRE
La parole de Votre Grâce, mon bon lord, vaudra autant que si je l'avais vu et entendu parler : et ne doutez nullement ni l'un ni l'autre, nobles princes, que je n'informe nos fidèles citoyens de la justice avec laquelle vous avez agi en cette occasion.

GLOCESTER
C'était pour cela que nous souhaitions la présence de Votre Seigneurie, afin d'éviter la censure des langues mal intentionnées.

BUCKINGHAM
Mais enfin, puisque vous êtes arrivé trop tard pour remplir nos intentions, vous pouvez du moins attester tout ce que nous venons de vous en apprendre. Et sur ce, mon bon lord maire, nous vous souhaitons le bonjour.

[*Le lord maire sort.*]

GLOCESTER
Allons, suivez, suivez-le, cousin Buckingham. Le maire va se rendre en diligence à Guild-Hall. Là, lorsque vous trouverez le moment favorable, mettez en avant la bâtardise des enfants d'Edouard. Dites-leur comment Edouard fit mettre à mort un citoyen[18], pour avoir dit qu'il ferait son fils héritier de la couronne, lorsqu'il n'entendait parler que de sa maison, dont l'enseigne portait ce nom. Ensuite insistez sur ses abominables débauches, et la brutalité de ses penchants inconstants, qui s'étendaient jusqu'à leurs servantes, leurs filles, leurs femmes, partout où son oeil lascif et son coeur dévorant s'arrêtaient pour chercher une proie. De là vous pouvez, dans un besoin, ramener le discours sur ma personne.–Dites-leur que, lorsque ma mère devint grosse de cet insatiable Édouard, le duc d'York, mon illustre père, était occupé dans les guerres de France ; et qu'en faisant une supputation exacte des dates, il reconnut évidemment que l'enfant ne lui appartenait pas ; vérité confirmée encore par sa physionomie, qui n'avait aucun des traits du noble duc mon père ; cependant touchez cela légèrement, et comme en passant, car vous savez, milord, que ma mère vit encore.

BUCKINGHAM
Reposez-vous sur moi, milord ; je vais parler avec autant d'éloquence que si la brillante récompense qui fait l'objet de mon plaidoyer devait être pour moi-même ; et sur ce, adieu, milord.

GLOCESTER
Si vous réussissez, amenez-les au château de Baynard ; vous m'y trouverez vertueusement entouré de révérends pères et de savants évêques.

BUCKINGHAM
Je pars ; et comptez que vers les trois ou quatre heures, vous recevrez des nouvelles de ce qui se sera passé à Guild-Hall.

[BUCKINGHAM *sort.*]

GLOCESTER
Lovel, allez chercher promptement le docteur Shaw.–Et vous, Catesby, amenez-moi le moine Penker. Dites-leur de venir me trouver avant une heure d'ici, au château de Baynard.

18. Un riche mercier de la Cité, nommé Walker. Ce fut en chaire que Richard fit d'abord attaquer les actes d'Édouard, la légitimité de ses enfants, et la sienne propre, par un docteur Shand, frère du maire de Londres.

[LOVEL *et* CATESBY *sortent.*]

Je vais rentrer. Il faut que je donne des ordres secrets pour mettre hors de vue cette petite race de Clarence, et recommander qu'on ne souffre pas que personne au monde approche les princes.

[*Ils sortent.*]

Scène VI

[*Une rue de Londres.*]

[*Entre UN CLERC.*]

LE CLERC
Voilà les chefs d'accusation intentés contre ce bon lord Hastings, grossoyés dans une belle écriture à main posée, pour être lus tantôt publiquement dans l'église de Saint-Paul ! Et remarquez comme tout cela est d'accord !–J'ai employé onze heures entières à les mettre au net ; car ce n'est que d'hier au soir que Catesby me les a envoyés ; l'original avait coûté au moins autant de temps à rédiger, et pourtant il n'y a pas cinq heures que Hastings vivait encore, et sans avoir été ni accusé, ni interrogé, en pleine liberté. Il faut avouer que nous sommes dans un joli monde !–Qui serait assez stupide pour ne pas voir ce grossier artifice ? Et cependant qui serait assez hardi pour avoir le courage de ne pas dire qu'il ne le voit pas ? Le monde est mauvais ; et tout est perdu sans ressource, quand il faut, en voyant de pareilles actions, se contenter de penser.

[*Il sort.*]

Scène VII

T
[*oujours à Londres*] La cour du château de Baynard [19].

[GLOCESTER *ET* BUCKINGHAM *entrent par différents côtés.*]

GLOCESTER
Eh bien ? eh bien ? Que disent nos bourgeois ?

BUCKINGHAM
Par la sainte Mère de notre Sauveur, les bourgeois ont la bouche close, et ne disent pas un mot !

GLOCESTER
Avez-vous touché l'article de la bâtardise des enfants d'Édouard ?

BUCKINGHAM
Oui ; j'ai parlé de son contrat de mariage avec lady Lucy, et de celui qui a été fait en France par ses ambassadeurs ; de l'insatiable voracité de ses désirs, et de ses violences sur les femmes de la Cité ; de sa tyrannie à propos de rien ; j'ai dit que lui-même était bâtard puisqu'il avait été conçu lorsque votre père était en France ; qu'il n'avait point de ressemblance avec le duc ; j'ai en même temps rappelé vos traits et je vous ai montré comme la véritable image de votre père, tant par la physionomie que par la noblesse de l'âme. J'ai fait valoir toutes vos victoires dans l'Écosse, votre science dans la guerre, votre sagesse dans la paix, vos vertus, la bonté de votre naturel, et votre humble modestie ; enfin, rien de ce qui pouvait tendre à vos vues n'a été laissé de côté dans ma harangue, ni touché avec négligence. Et lorsque je suis venu à la fin, j'ai sommé ceux qui aimaient le bien de leur pays, de crier : Dieu conserve Richard, roi d'Angleterre !

GLOCESTER
Et l'ont-ils fait ?

BUCKINGHAM
Non. Que Dieu me soit aide ! ils n'ont pas dit un mot. Mais tous, comme de muettes statues ou des pierres insensibles, sont demeurés à se regarder l'un l'autre, et pâles comme des morts.–Quand j'ai vu cela, je les ai réprimandés, et j'ai demandé au maire ce que signifiait ce silence obstiné. Sa réponse a été, que le peuple n'était pas accoutumé à se voir haranguer par d'autres que par le greffier. Alors on l'a pressé

19. Le château de Baynard était, à ce qu'il paraît, une habitation fortifiée, bâtie par un des gentilshommes qui accompagnèrent Guillaume le Conquérant. Elle était située dans Londres même, au bord de la Tamise, où l'on en aperçoit encore les fondations lorsque les eaux sont basses.

de répéter mon discours : mais il n'a parlé que d'après moi ; *voilà ce qu'a dit le duc, voilà comment le duc a conclu* ; sans rien prendre sur lui. Lorsqu'il a eu fini, un certain nombre de mes gens, apostés dans le bas de la salle, ont jeté leurs bonnets en l'air, et environ une douzaine de voix ont crié : *Dieu conserve le roi Richard !* J'ai saisi l'occasion qu'ils me donnaient. *Je vous remercie, bons citoyens, braves amis, leur ai-je dit. Cette acclamation générale et ces cris de joie prouvent votre discernement, et votre affection pour Richard :* et j'ai fini là, et me suis retiré.

GLOCESTER
Quels muets imbéciles ! Quoi ! Ils n'ont pas voulu parler ?–Mais le maire et ses adjoints ne viendront-ils pas ?

BUCKINGHAM
Le maire est tout près d'ici, milord. Montrez quelque crainte. Ne leur donnez audience qu'après de vives instances ; et ayez soin, mon bon lord, de paraître devant eux un livre de prières à la main, et entre deux ecclésiastiques : car je veux sur ce texte faire un sermon édifiant. Et ne vous laissez pas aisément gagner à nos sollicitations. Jouez le rôle de la jeune fille : répondez toujours non, tout en acceptant.

GLOCESTER
Je rentre : et, si vous plaidez aussi bien pour eux que je saurai répondre non pour mon propre compte, nul doute que nous ne conduisions notre projet à une heureuse issue.

BUCKINGHAM
Allez, allez, montez sur la terrasse ; voilà le maire qui frappe.

[*Sort* GLOCESTER.]

–

[*Entrent le lord maire, les aldermen, des citoyens.*]

–Soyez le bienvenu, milord. Je perds mon temps à attendre le duc. Je ne crois pas qu'il veuille nous recevoir.

[*Entre* CATESBY*, venant du château.*]

Eh bien, Catesby, qu'a répondu le duc à ma requête ?

CATESBY
Il prie Votre Grâce, mon noble lord, de remettre votre visite à demain, ou au jour suivant. Il est enfermé avec deux vénérables ecclésiastiques, et saintement occupé de méditations, et désire qu'aucune affaire temporelle ne vienne le distraire de son pieux exercice.

BUCKINGHAM
Retournez, bon Catesby, vers le gracieux duc. Dites-lui que le maire, les aldermen et moi, nous sommes venus pour conférer avec Sa Grâce sur des affaires de la dernière conséquence, sur des projets très-importants, et qui se rattachent au bien général de l'État.

CATESBY
Je vais l'en instruire sur-le-champ.

[*Il sort.*]

BUCKINGHAM
[*au maire*] Ha ! ha ! milord : ce prince-là n'est pas un Edouard. Il n'est pas à se bercer sur un voluptueux canapé. Il est sur ses genoux, occupé à la contemplation. On ne le trouve pas se divertissant avec une couple de courtisanes : mais il médite avec deux profonds et savants docteurs. Il n'est pas à dormir pour engraisser son corps indolent : mais il prie pour enrichir son âme vigilante. Heureuse l'Angleterre, si ce vertueux prince voulait se charger d'en être le souverain ! Mais, je le crains bien, jamais nous n'obtiendrons cela de lui.

LE MAIRE
Vraiment, Dieu nous préserve d'un refus de sa part !

BUCKINGHAM
Ah ! je crains bien qu'il ne refuse.–Voilà Catesby qui revient.

[*Entre* CATESBY.]

Eh bien, Catesby, que dit Sa Grâce ?

CATESBY
Elle ne conçoit pas dans quel but vous avez réuni un si grand nombre de citoyens, pour les amener chez elle, sans l'en avoir prévenue auparavant ; elle craint, milord, que vous n'ayez de mauvais desseins contre elle.

BUCKINGHAM
Je suis mortifié que mon noble cousin puisse me soupçonner de mauvais desseins contre lui. Par le ciel ! nous venons à lui remplis d'affection ; retournez encore, je vous prie, et assurez-en Sa Grâce.

[CATESBY *sort.*]

Quand ces hommes pieux et d'une dévotion profonde sont à leur chapelet, il est bien difficile de les en retirer : tant sont doux les plaisirs d'une fervente contemplation.

[GLOCESTER *paraît sur un balcon élevé, entre deux évêques.* CATESBY *revient avec lui.*]

LE MAIRE
Eh ! tenez, voilà Sa Grâce qui arrive entre deux ecclésiastiques.

BUCKINGHAM
Deux appuis pour la vertu d'un prince chrétien, et qui le préservent des chutes de la vanité ! Voyez ! dans sa main un livre de prières : ce sont là les véritables parures auxquelles se fait reconnaître un saint.– Fameux Plantagenet, très-gracieux prince, prête une oreille favorable à notre requête, et pardonne-nous d'interrompre les dévots exercices de ton zèle vraiment chrétien.

GLOCESTER
Milord, vous n'avez pas besoin d'apologie. C'est moi qui vous prie de m'excuser si mon ardeur pour le service de mon Dieu m'a fait négliger la visite de mes amis. Mais laissons cela ; que désire Votre Grâce ?

BUCKINGHAM
Une chose qui, j'espère, sera agréable à Dieu, et réjouira tous les bons citoyens de cette île dans l'anarchie.

GLOCESTER
Vous me faites craindre d'avoir commis quelque faute répréhensible aux yeux de cette ville, et vous venez sans doute me reprocher mon ignorance ?

BUCKINGHAM
Vous avez deviné juste, milord. Votre Grâce daignerait-elle, à nos instantes prières, réparer sa faute ?

GLOCESTER
Comment pourrais-je autrement vivre dans un pays chrétien ?

BUCKINGHAM
Sachez donc que vous êtes coupable d'abandonner le siége suprême, le trône majestueux, les fonctions souveraines de vos ancêtres, les grandeurs qui vous appartiennent, les droits de votre naissance et la gloire héréditaire de votre royale maison, au rejeton corrompu d'une tige souillée ; tandis que vous êtes plongé dans le calme de vos pensées assoupies, dont nous venons de vous réveiller aujourd'hui pour le bien de notre patrie, cette belle île se voit mutilée dans plusieurs de ses membres, son visage est défiguré par des marques d'infamie, la tige de ses rois est greffée sur d'ignobles sauvageons, et elle-même se voit presque entièrement ensevelie dans l'abîme profond de la honte et de l'oubli. C'est pour la sauver que nous venons vous solliciter ardemment, gracieux seigneur, de prendre sur vous le fardeau et le gouvernement de ce pays qui est le vôtre, non plus comme protecteur, régent, lieutenant, ou comme agent subalterne qui travaille pour le profit d'un autre, mais comme héritier qui a reçu de génération en génération les droits successifs à un empire qui vous appartient en propre. Voilà ce que, d'accord avec les citoyens, vos amis sincères et dévoués, et sur leurs ardentes sollicitations, je suis venu demander à Votre Grâce avec de légitimes instances.

GLOCESTER
Je suis incertain, s'il convient mieux à mon rang et aux sentiments où vous êtes, que je me retire en silence, ou que je réponde pour vous adresser d'amers reproches. Car, si je ne réponds pas, vous pourriez peut-être imaginer que ma langue, liée par l'ambition, consent par son silence à ce joug doré de la souveraineté, que vous voulez follement m'imposer ici. Et si, d'un autre côté, je vous reproche les offres que vous me faites, et qui me touchent par l'expression de votre fidèle attachement pour moi, j'aurai maltraité mes amis.... Pour vous répondre donc et éviter ce premier inconvénient, et ne pas tomber, en m'expliquant, dans le second, voici définitivement ma réponse. Votre amour mérite mes remerciements ; mais mon mérite, qui n'est d'aucune valeur, se refuse à de si hautes propositions. D'abord, quand tous les obstacles seraient écartés, et que le chemin au trône me serait aplani, quand il me reviendrait comme une succession ouverte, et par les droits de ma naissance, telle est la pauvreté de mes talents, et telles sont la grandeur et la multitude de mes imperfections, que je chercherais à me dérober à

mon élévation, frêle barque que je suis, peu faite pour affronter une mer puissante, plutôt que de m'exposer à me voir caché sous ma grandeur, et englouti dans les vapeurs de ma gloire. Mais, Dieu merci, on n'a pas besoin de moi ; et je répondrais bien peu à votre besoin, si c'était à moi à vous secourir. La tige royale nous a laissé un fruit royal, qui, mûri par les heures que nous dérobe le temps, sera digne de la majesté du trône, et nous rendra, je n'en doute point, tous heureux sous son règne. C'est sur lui que je dépose ce que vous voudriez placer sur moi, ce qui lui appartient par les droits de sa naissance, et par son heureuse étoile.–Et Dieu me préserve de vouloir le lui ravir.

BUCKINGHAM
Milord, c'est une preuve des délicatesses de la conscience de Votre Grâce ; mais ses scrupules sont frivoles et sans importance, dès qu'on vient à bien considérer les choses. Vous dites qu'Édouard est le fils de votre frère : nous en convenons avec vous ; mais il n'est pas né de l'épouse légitime d'Édouard ; car celui-ci s'était engagé auparavant avec lady Lucy ; et votre mère peut servir de témoin à son engagement [20]. Ensuite il s'est fiancé par ambassadeur à la princesse Bonne, soeur du roi de France. Ces deux épouses mises à l'écart, il s'est présenté une pauvre suppliante, une mère accablée des soins d'une nombreuse famille, une veuve dans la détresse, qui, bien que sur le déclin de sa beauté, a conquis et charmé l'oeil lascif d'Édouard, et l'a fait tomber de la hauteur et de l'élévation de ses premières pensées, dans le honteux abaissement d'une dégoûtante et vile bigamie : c'est de cette veuve, et dans sa couche illégitime, qu'il a engendré cet Édouard, que, par courtoisie, nous appelons le prince. Je pourrais m'en plaindre ici en termes plus amers, si, retenu par les égards que je dois à certaine personne vivante, je n'imposais à ma langue une prudente circonspection. Ainsi, mon bon seigneur, prenez pour votre royale personne cette dignité qui vous est offerte ; si ce n'est pour nous rendre heureux, et avec nous tout le pays, que ce soit du moins pour retirer votre noble race de la corruption que lui ont fait contracter les abus du temps, et pour la rendre à son cours direct et légitime.

LE MAIRE
Acceptez, mon bon seigneur : vos citoyens de la ville de Londres vous en conjurent.

20. On voulut en effet arguer de cet argument pour empêcher le mariage d'Édouard avec lady Grey. Mais lady Lucy, sommée sous serment de dire la vérité, déclara qu'elle n'avait reçu aucune promesse d'Edouard.

BUCKINGHAM
Ne refusez pas, puissant prince, l'offre de notre amour.

CATESBY
Oh ! rendez-les heureux, en souscrivant à leur juste requête !

GLOCESTER
Hélas ! pourquoi voulez-vous m'accabler de ce fardeau d'inquiétudes ? Je ne suis pas fait pour les grandeurs et la majesté d'un trône.–Je vous en prie, ne le prenez pas en mauvaise part, mais je ne puis ni ne veux céder à vos désirs.

BUCKINGHAM
Si vous vous obstinez à le refuser, si par sensibilité et par attachement vous répugnez à déposer un enfant, un fils de votre frère ; car nous connaissons bien la tendresse de votre coeur, et cette pitié douce et efféminée, que nous avons toujours remarquée en vous pour vos proches, et qui au reste s'étend également à toutes les classes d'hommes :.... eh bien, apprenez, que, soit que vous acceptiez nos offres ou non, jamais le fils de votre frère ne régnera sur nous comme notre roi ; mais que nous placerons quelque autre sur le trône, à la disgrâce et à la ruine de votre maison ;–et c'est dans cette résolution que nous vous quittons.–Venez, citoyens ; nous ne le solliciterons pas plus longtemps.

[BUCKINGHAM *sort avec* LE MAIRE *et sa suite.*]

CATESBY
Rappelez-les, cher prince ; acceptez leur demande : si vous la refusez, tout le pays en portera la peine.

GLOCESTER
Voulez-vous donc me précipiter dans un monde de soucis ? Eh bien, rappelez-les : je ne suis pas fait de pierre, et je sens que mon coeur est touché de vos tendres sollicitations

[*sort* CATESBY]

, quoique ce soit contre ma conscience et mon inclination.

[*Entrent* BUCKINGHAM *et les autres.*]

Cousin Buckingham.... et vous, hommes sages et respectables, puisque vous voulez charger mes épaules du fardeau de la grandeur, et me le faire porter, que je le veuille ou non, il faut bien que je m'y sou-

mette avec résignation. Mais si la noire calomnie, ou le blâme au visage odieux, sont un jour la conséquence du devoir que vous m'imposez, la violence que vous me faites me sauvera de toutes les censures, et de toutes les taches d'ignominie qui pourraient en résulter ; car Dieu m'est témoin, et vous le voyez en quelque sorte vous-mêmes, combien je suis loin de désirer ce qui m'arrive.

LE MAIRE
Que Dieu bénisse Votre Grâce ! Nous le voyons, et nous le publierons.

GLOCESTER
En le disant, vous ne direz que la vérité.

BUCKINGHAM
Je vous salue donc de ce titre royal. Longue vie au roi Richard, le digne souverain de l'Angleterre !

TOUS
Amen.

BUCKINGHAM
Vous plairait-il d'être couronné demain ?

GLOCESTER
Ce sera quand il vous plaira, puisque vous le voulez absolument.

BUCKINGHAM
Nous viendrons donc demain pour accompagner Votre Grâce : et nous prenons congé de vous, le coeur rempli de joie.

GLOCESTER
[*aux ecclésiastiques qui sont avec lui*] Venez : allons reprendre nos pieux exercices.–Adieu, bon cousin.–Adieu, chers amis.

Acte quatrième

Scène I

[*Devant la Tour.*]

[*Entrent d'un côté* LA REINE ÉLISABETH, LA DUCHESSE D'YORK, *ET* LE MARQUIS DE DORSET, *ET de l'autre* ANNE, *DUCHESSE DE* GLOCESTER, *menant LADY* MARGUERITE *PLANTAGENET, fille du duc de* CLARENCE.]

LA DUCHESSE
Qui rencontrons-nous ici ?–Ma nièce Plantagenet que conduit par la main sa bonne tante de Glocester ! Sur ma vie, elle se rend à la Tour par pure tendresse de coeur pour y saluer le jeune prince.–Ma fille, je me félicite de vous trouver ici.

ANNE
[*à* ÉLISABETH *et à* LA DUCHESSE] Que le ciel vous soit propice à toutes deux dans cette heure du jour !

ÉLISABETH
Je vous en souhaite autant, bonne soeur ! Où donc allez-vous ?

ANNE
Pas plus loin qu'à la Tour ; et, à ce que je présume, dans le même sentiment qui vous y mène, pour y féliciter les jeunes princes.

ÉLISABETH
Je vous en remercie, ma chère soeur : nous y entrerons de compagnie. Et voilà fort à propos le lieutenant qui arrive.

[*Entre* BRAKENBURY.]

Monsieur le lieutenant, avec votre permission, dites-moi, je vous prie, comment se portent le prince, et mon jeune fils York.

BRAKENBURY
Très-bien, madame.... Mais, soit dit sans vous offenser, je ne puis vous permettre de les voir : le roi l'a sévèrement défendu.

ÉLISABETH
Le roi ? quel roi ?

BRAKENBURY
C'est du lord protecteur que je parle.

ÉLISABETH
La protection du Seigneur le préserve de ce titre de roi !–A-t-il donc élevé une barrière entre la tendresse de mes enfants et moi ? Je suis leur mère. Qui pourra m'empêcher d'arriver jusqu'à eux ?

LA DUCHESSE
Je suis mère de leur père, et je prétends les voir.

ANNE
Je suis leur tante par alliance, et leur mère par ma tendresse : ainsi conduisez-moi vers eux ; je me charge de la faute, et je t'absous de l'ordre à mes périls.

BRAKENBURY
Non, madame, je ne puis me départir ainsi de ma charge : je suis lié par serment ; ainsi daignez m'excuser.

[*Il sort.*]

[*Entre* STANLEY.]

STANLEY
[*à* LA DUCHESSE] Mesdames, si je vous rencontre dans une heure d'ici, je pourrai saluer dans Sa Grâce la duchesse d'York, la respectable mère de deux belles reines qu'elle aura vues régner l'une après l'autre.

[*A* LA DUCHESSE *de* GLOCESTER.] Venez, madame ; il faut vous rendre sans délai à Westminster, pour y être couronnée reine comme épouse de Richard.

ÉLISABETH
Ah ! coupez mon lacet, afin que mon coeur oppressé puisse battre en liberté... ou je sens que je vais m'évanouir à cette mortelle nouvelle.

ANNE
Odieuse nouvelle ! ô sinistre événement !

DORSET
[*à* ÉLISABETH] Prenez courage, ma mère : comment se trouve Votre Grâce ?

ÉLISABETH
O Dorset, ne me parle pas ; va-t'en. La mort et la destruction sont à ta poursuite et prêtes à te saisir. Le nom de ta mère est fatal à ses enfants : si tu veux échapper à la mort qui te poursuit, traverse les mers, et va vivre avec Richmond hors des atteintes de l'enfer. Va, hâte-toi, hâte-toi de fuir cette boucherie, si tu ne veux pas augmenter le nombre des morts, et me faire mourir selon la malédiction de Marguerite, n'étant plus ni mère, ni femme, ni reine actuelle de l'Angleterre.

STANLEY
Votre conseil, madame, est dicté par de très-sages craintes.–Dorset, saisissez rapidement l'avantage que vous laissent quelques heures. Je vous donnerai des lettres de recommandation pour mon fils, et lui écrirai de venir au-devant de vous ; ne vous laissez pas surprendre par un imprudent délai.

LA DUCHESSE
O vent funeste du malheur qui nous disperse tous !–O entrailles maudites, couches de mort, vous avez donné le jour à un serpent dont le regard est mortel à qui n'a pas su l'éviter !

STANLEY
Allons, madame, venez ; j'ai été envoyé en toute hâte.

ANNE
Et je vais vous suivre à contre-coeur. Oh ! plût à Dieu que le cercle d'or, qui va ceindre mon front, fût un fer rouge qui me brûlât jusqu'au cerveau ! Puissé-je être ointe d'un poinçon meurtrier, qui me fasse expirer

avant qu'on ait pu dire : Dieu conserve la reine !

ÉLISABETH
Va, va, pauvre créature ; je n'envie pas ta gloire ; ma douleur ne désire pas se repaître de tes maux.

ANNE
Eh ! pourquoi pas ?–Lorsqu'au moment où je suivais le cercueil de Henri, celui qui est aujourd'hui mon époux vint me trouver, les mains à peine lavées du sang de cet ange qui fut mon premier époux, et de celui du saint défunt que j'accompagnais en pleurant ; lorsqu'en ce moment, dis-je, je fixai mes yeux sur Richard, voici quel fut mon voeu : «Sois maudit pour m'avoir condamnée, moi si jeune, à un si long veuvage ; et, quand tu te marieras, que la douleur assiége ta couche, et que ton épouse (s'il est une femme assez folle pour le devenir) soit plus malheureuse par ta vie[21] que tu ne m'as rendue malheureuse par le meurtre de mon cher époux !» Hélas ! avant que je pusse répéter cette malédiction, dans cet espace de temps si court, mon coeur de femme s'était laissé si grossièrement surprendre par ses mielleuses paroles, et avait fait de moi l'objet de ma propre malédiction. Depuis ce moment elle a privé mes yeux de tout repos : je n'ai pas encore joui une heure dans sa couche des précieuses vapeurs du sommeil, sans être réveillée par les songes effrayants qui agitent Richard. Je sais d'ailleurs qu'il me hait, par la haine qu'il portait à mon père Warwick, et sans doute il ne tardera pas à se défaire de moi.

ÉLISABETH
Pauvre chère âme, adieu. Je plains tes douleurs.

ANNE
Pas plus que mon coeur ne gémit sur les vôtres.

DORSET
Adieu, toi qui accueilles si tristement les grandeurs.

ANNE
[*à* DORSET] Adieu, pauvre malheureux qui vas prendre congé d'elles.

LA DUCHESSE
[*à* DORSET] Va joindre Richmond, et qu'une heureuse fortune guide tes pas ! [*A* LADY ANNE.] Va joindre Richard, et que les anges gardiens veillent sur tes jours ! [*A* LA REINE.] Va au sanctuaire, et que

21. La malédiction d'Anne fut : Sois plus malheureuse par ta mort, etc.

de bonnes pensées s'emparent de toi ! Moi je vais à mon tombeau, et puissent le repos et la paix y descendre avec moi. J'ai vu quatre-vingts tristes années de chagrins, et chacune de mes heures de joie est toujours venue s'abîmer dans une semaine de douleurs.

ÉLISABETH
Arrêtez, encore.–Jetons encore un regard sur la Tour.–O vous, pierres antiques, prenez en compassion ces tendres enfants, que la haine a renfermés dans vos murs ! Berceau bien rude pour de si jolis petits enfants ! dure et sauvage nourrice ! vieille et triste compagne de jeu pour de jeunes princes, traite bien mes enfants ! Pierres, c'est ainsi qu'une douleur insensée prend congé de vous.

[*Ils sortent tous.*]

Scène II

[*Une salle d'apparat dans le palais.*]

[*Fanfares et trompettes.* RICHARD *en habits royaux, sur son trône,* BUCKINGHAM*,* CATESBY*, UN PAGE autres* PERSONNAGES.]

LE ROI RICHARD
[*à sa suite*] Écartez-vous tous.–Cousin Buckingham ?

BUCKINGHAM
Mon gracieux souverain ?

LE ROI RICHARD
Donne-moi ta main.–C'est par tes conseils et par ton assistance que le roi Richard se voit placé si haut. Mais ces grandeurs ne vivront-elles qu'un jour ? ou seront-elles durables, et pourrons-nous en jouir avec satisfaction ?

BUCKINGHAM
Puissent-elles être permanentes et durer toujours !

LE ROI RICHARD
Ah ! Buckingham, c'est en ce moment que je vais employer la pierre de touche pour savoir si ton or est vraiment de bon aloi.–Le jeune

Édouard vit. Cherche maintenant dans ta pensée ce que je veux dire.

BUCKINGHAM
Dites-le, cher seigneur.

LE ROI RICHARD
Buckingham, je te dis que je voudrais être roi.

BUCKINGHAM
Eh ! mais vous l'êtes en effet, mon trois fois renommé souverain.

LE ROI RICHARD
Ah ! suis-je vraiment roi ?–Oui, je le suis, mais Édouard vit !

BUCKINGHAM
Il est vrai, noble prince.

LE ROI RICHARD
Et voilà donc la cruelle conséquence de ce qu'il vit encore, il est vrai, noble prince.–Cousin, tu n'avais pas coutume d'avoir l'esprit si lent. Faut-il que je te parle ouvertement ? Je désire la mort de ces bâtards, et je voudrais voir la chose exécutée sur-le-champ. Que dis-tu, maintenant ? Parle vite et en peu de mots.

BUCKINGHAM
Votre Grâce peut tout ce qui lui plaît.

LE ROI RICHARD
Allons, allons. Te voilà tout de glace : ton amitié se refroidit. Parle, ai-je ton consentement à leur mort ?

BUCKINGHAM
Donnez-moi le temps de respirer : un moment de réflexion, cher lord, avant que je vous donne là-dessus une réponse positive. Je vais dans un instant satisfaire à la question de Votre Grâce.

[BUCKINGHAM *sort.*]

CATESBY
[*à part*] Le roi est offensé ; voyez : il mord ses lèvres.

LE ROI RICHARD
Je veux m'adresser à des têtes de fer, à quelqu'un de ces gens qui vont sans y regarder. Quiconque examine les choses d'un oeil si

prudent n'est point mon homme.–L'ambitieux Buckingham devient circonspect.–Page ?

LE PAGE
Seigneur ?

LE ROI RICHARD
Ne connais-tu point quelque homme que l'or corrupteur puisse induire à se charger d'un secret exploit de mort ?

LE PAGE
Je connais un gentilhomme mécontent, dont l'humble fortune est peu d'accord avec la hauteur de ses pensées. L'or vaut autant près de lui que vingt orateurs ; il le déterminera, je n'en doute point, à tout faire.

LE ROI RICHARD
Quel est son nom ?

LE PAGE
Son nom, seigneur, est Tyrrel.

LE ROI RICHARD
Je connais un peu cet homme. Va, page, fais-le-moi venir ici.

[LE PAGE *sort.*]

Cet habile et profond penseur de Buckingham ne sera plus le confident de mes secrets. Quoi ! il aura si longtemps suivi mes pas sans se lasser, et il s'arrête à présent pour respirer ?–Eh bien, soit.

[*Entre* STANLEY.]

Eh bien, lord Stanley, quelles nouvelles ?

STANLEY
Vous saurez, mon cher seigneur, que le marquis de Dorset, à ce que j'apprends, s'est sauvé pour aller joindre Richmond dans le pays où il s'est fixé.

LE ROI RICHARD
Écoute, Catesby ; répands dans le public que Anne, ma femme, est dangereusement malade. Je pourvoirai à ce qu'elle se tienne renfermée : cherche-moi quelque mince gentilhomme à qui je puisse marier promptement la fille de Clarence. Pour le fils, il est imbécile [22], je n'en

ai pas peur.–Eh bien, à quoi rêves-tu ? Je te le répète, fais courir le bruit que Anne, ma femme, est malade, et qu'elle a bien l'air d'en mourir. Occupe-toi de cela sur-le-champ : car il m'importe beaucoup d'arrêter toutes les espérances qui pourraient se fortifier à mon désavantage.–

[CATESBY *sort.*]

Il faut que j'épouse la fille de mon frère, ou mon trône ne posera que sur un verre fragile.–Égorger ses frères, et puis l'épouser ! ce n'est pas là une route bien sûre pour y parvenir. Mais me voilà entré si avant dans le sang, qu'il faut qu'un crime chasse l'autre. La pitié larmoyante n'habita jamais dans ces yeux.

[*Entre* LE PAGE *avec* TYRREL.]

T'appelles-tu Tyrrel ?

TYRREL
James Tyrrel, votre dévoué sujet.

LE ROI RICHARD
L'es-tu en effet ?

TYRREL
Mettez-moi à l'épreuve, mon gracieux seigneur.

LE ROI RICHARD
Oseras-tu te charger de tuer un de mes amis ?

TYRREL
Comme il vous plaira : mais j'aimerais mieux tuer deux de vos ennemis.

LE ROI RICHARD
Eh bien, c'est cela même. Deux mortels ennemis contraires à mon repos, et qui me privent des douceurs du sommeil : voilà ceux sur qui je voudrais te faire opérer. Tyrrel, c'est des bâtards qui sont dans la Tour que je te parle.

22. Il ne devint imbécile qu'à la suite de la longue réclusion qu'il subit d'abord sous Richard, puis sous Henri VII, et durant laquelle son éducation fut entièrement négligée : Henri VII le fit assassiner. La fille fut mariée à sir Richard Pole, et décapitée à la Tour, à l'âge de soixante-dix ans, par l'ordre de Henri VIII sans forme de procès, et sans autre crime que ses droits à la couronne.

TYRREL
Donnez-moi les moyens d'arriver jusqu'à eux, et je vous aurai bientôt délivré de la crainte qu'ils vous inspirent.

LE ROI RICHARD
Tu chantes sur un ton qui me plaît.–Écoute, approche-toi, Tyrrel. Va, muni de ce gage ; lève-toi, et approche ton oreille : [*il lui parle bas*] voilà tout.–Viens me dire : C'est fait ; et je t'aimerai, je t'avancerai.

TYRREL
Je vais dépêcher l'affaire sur-le-champ.

[*Il sort.*]

[*Rentre* BUCKINGHAM.]

BUCKINGHAM
Mon prince, j'ai examiné en moi la proposition sur laquelle vous m'avez sondé dernièrement.

LE ROI RICHARD
Fort bien, n'en parlons plus.–Dorset est en fuite ; il est allé joindre Richmond.

BUCKINGHAM
C'est ce que je viens d'apprendre, seigneur.

LE ROI RICHARD
Stanley, Richmond est le fils de votre femme.–Vous m'entendez ; ayez l'oeil à cela.

BUCKINGHAM
Mon prince, je réclame le don auquel j'ai droit en vertu de la promesse que vous m'en avez faite sur votre honneur et votre foi... Le comté de Hereford avec toutes ses mouvances, dont vous m'avez promis la possession.

LE ROI RICHARD
Stanley, veillez sur votre femme : si elle entretient quelque correspondance de lettres avec Richmond, vous m'en répondrez.

BUCKINGHAM
Que dit Votre Majesté de ma juste requête ?

LE ROI RICHARD
Je me le rappelle : Henri VI a prédit que Richmond serait roi ; et cela, lorsque Richmond n'était encore qu'un polisson.–Roi !–Peut-être...

BUCKINGHAM
Seigneur...

LE ROI RICHARD
Et comment arrive-t-il que ce prophète ne m'ait pas dit en même temps, à moi qui étais là, que je le tuerais ?

BUCKINGHAM
Seigneur, votre promesse de ce comté...

LE ROI RICHARD
Richmond !... La dernière fois que j'ai passé par Exeter, le maire eut la complaisance de me faire voir le château, qu'il appela Rougemont ! A ce nom, je frémis, en me rappelant qu'un barde irlandais m'avait dit un jour que je ne vivrais pas longtemps après avoir vu Richmond.

BUCKINGHAM
Seigneur...

LE ROI RICHARD
Ah ! quelle heure est-il ?

BUCKINGHAM
J'ose prendre la liberté de rappeler à Votre Grâce la promesse qu'elle m'a faite.

LE ROI RICHARD
Bien ; mais, quelle heure est-il ?

BUCKINGHAM
Le coup de dix heures est prêt à frapper.

LE ROI RICHARD
Eh bien ! laisse-le frapper.

BUCKINGHAM
Pourquoi me dites-vous : Laisse-le frapper ?

LE ROI RICHARD
Parce que, comme une figure d'horloge, tu as tenu le coup en suspens entre ta demande et mes réflexions. Je ne suis pas aujourd'hui dans

mon humeur donnante.

BUCKINGHAM
Dites-moi donc, décidément, si je dois compter ou non sur votre promesse.

LE ROI RICHARD
Tu m'importunes : je ne suis pas en train de donner[23].

[*Sort* RICHARD *avec sa suite.*]

BUCKINGHAM
Oui ? En est-il ainsi ? Est-ce d'un tel mépris qu'il veut payer mes importants services ? Est-ce pour cela que je l'ai fait roi ? Oh ! souvenons-nous de Hastings, et fuyons vers Brecknock, tandis que cette tête tremblante est encore sur mes épaules.

[*Il sort.*]

Scène III

[*Entre* TYRREL.]

TYRREL
L'acte sanglant et tyrannique est consommé ; l'action la plus perfide, le massacre le plus horrible dont cette terre se soit jamais rendue coupable ! Dighton et Forrest, que j'ai gagnés pour exécuter cette impitoyable scène de boucherie, des scélérats endurcis, des chiens sanguinaires, tout pénétrés d'attendrissement et d'une douce pitié, ont pleuré comme deux enfants en me faisant le triste récit de leur mort. «C'est ainsi, me disait Dighton, qu'étaient couchés ces aimables enfants.»–«Ils se tenaient ainsi, disait Forrest, se tenant mutuellement dans leurs bras innocents et blancs comme l'albâtre ; leurs lèvres semblaient quatre roses rouges sur une seule tige, qui, dans leur beauté d'été, se baisaient l'une l'autre. Un livre de prières était posé sur leur oreiller : cette vue, dit Forrest, a, pendant un moment, presque changé mon âme. Mais, oh ! le démon...» Le scélérat s'est arrêté à ce mot, et Dighton a conti-

23. Il paraîtrait que le comté d'Hereford fut donné à Buckingham, et que ce furent d'autres causes qui le brouillèrent avec Richard.

nué : «Nous avons étouffé le plus parfait, le plus charmant ouvrage que la nature ait jamais formé depuis la création !» Ils m'ont quitté tous deux si pénétrés de douleur et de remords qu'ils ne pouvaient parler ; et je les ai laissés aller pour venir apporter cette nouvelle à notre roi sanguinaire.–Ah ! le voilà.

[*Entre* LE ROI RICHARD.]

Salut à mon souverain seigneur.

LE ROI RICHARD
Eh bien, cher Tyrrel, vais-je être heureux par ta nouvelle ?

TYRREL
Si l'exécution de l'acte dont vous m'avez chargé doit enfanter votre bonheur, soyez donc heureux, car il est consommé.

LE ROI RICHARD
Mais les as-tu vus morts ?

TYRREL
Oui, seigneur.

LE ROI RICHARD
Et enterrés, cher Tyrrel ?

TYRREL
Le chapelain de la Tour les a enterrés ; mais pour vous dire où, j'avoue que je ne le sais pas.

LE ROI RICHARD
Reviens me trouver, cher Tyrrel, immédiatement après mon souper, et tu me conteras alors toutes les circonstances de leur mort... En attendant, ne t'occupe qu'à chercher dans ta pensée comment je pourrais te faire du bien, et sois sûr de l'accomplissement de tes désirs.–Adieu jusqu'à tantôt.

TYRREL
Je prends humblement congé de vous.

[*Il sort.*]

LE ROI RICHARD
Je vous ai bien enfermé le fils de Clarence ; j'ai marié sa fille en bas lieu.

Les fils d'Édouard dorment dans le sein d'Abraham, et ma femme Anne a souhaité le bonsoir à ce bas monde. A présent, comme je sais que Richmond de Bretagne a des vues sur la jeune Élisabeth, la fille de mon frère, et qu'à la faveur de ce noeud il forme des projets ambitieux sur la couronne, je vais la trouver, et lui faire ma cour en amant heureux et galant.

[*Entre* CATESBY.]

CATESBY
Mon prince....

LE ROI RICHARD
Sont-ce de bonnes ou de mauvaises nouvelles que tu m'apportes si brusquement ?

CATESBY
Mauvaises, mon prince. Morton[24] s'est enfui vers Richmond ; et Buckingham, soutenu par les intrépides Gallois, est en campagne ; ses forces s'accroissent à chaque instant.

LE ROI RICHARD
Ély, joint à Richmond, m'inquiète bien plus que Buckingham et sa troupe ramassée à la hâte.–Allons, on m'a appris que les réflexions que l'on fait sur le danger sont les pesants auxiliaires du paresseux délai, et que le délai conduit après lui l'impotente indigence au pas de tortue. Volons donc sur les ailes de la rapidité, prompte comme la flamme, messagère de Jupiter, et faite pour être le héraut d'un roi ! Partons, assemblons une armée.–Mon bouclier est mon conseil : il faut abréger, quand les traîtres osent se mettre en campagne.

[*Ils sortent.*]

Scène IV

T
[*oujours à Londres*] Devant le palais.
[MARGUERITE.]

24. L'évêque d'Ély.

MARGUERITE
Ainsi leur prospérité touche à sa maturité ; elle va tomber bientôt dans la bouche pourrie de la mort. J'ai erré secrètement à l'entour de ces lieux pour observer la ruine de mes ennemis. Je suis témoin d'un sinistre début, et je repasserai en France avec l'espoir que les scènes qui vont suivre seront aussi funestes, aussi cruelles, aussi tragiques.– Éloigne-toi, malheureuse Marguerite, quelqu'un approche.

[*Entrent* LA REINE ÉLISABETH *et* LA DUCHESSE D'YORK.]

ÉLISABETH
Ah ! mes pauvres princes ! mes tendres enfants, fleurs non encore épanouies, douces plantes qui ne veniez que d'apparaître ; si vos âmes chéries volent encore dans les airs, si un éternel arrêt n'a pas fixé votre séjour, planez autour de moi sur vos ailes invisibles, et écoutez les gémissements de votre mère.

MARGUERITE
Oui, planez autour d'elle ; dites-lui que c'est la justice vengeresse du droit qui a couvert votre matin naissant des ombres de la vieille nuit.

LA DUCHESSE
Tant de douleurs ont usé ma voix ; que ma langue, fatiguée de se plaindre, reste immobile et muette.–Édouard Plantagenet, hélas ! pourquoi as-tu cessé de vivre ?

MARGUERITE
Plantagenet a vengé Plantagenet ; Édouard a payé à Édouard sa dette de mort.

ÉLISABETH
As-tu pu, ô Dieu ! abandonner ces tendres agneaux, et les jeter dans les entrailles du loup dévorant ? Où dormais-tu lorsqu'on a commis cet attentat ?

MARGUERITE
Lorsque moururent le pieux Henri et mon cher fils.

LA DUCHESSE
Vie morte, vue aveugle, pauvre spectre vivant et mortel, spectacle de misères, opprobre du monde, propriété du tombeau, qu'usurpe la vie, abrégé et monument de jours lamentables, repose ton corps sans repos sur cette terre des lois, enivrée, contre toutes les lois, du sang de

l'innocence. [*Elle s'assied à terre.*]

ÉLISABETH
O terre ! que ne peux-tu m'offrir un tombeau, comme tu peux m'offrir un triste siége ? Je voudrais, non reposer mes os sur ta surface, mais les cacher dans ton sein. Ah ! qui a sujet de pleurer que nous seules ? [*Elle s'assied à terre à côté de* LA DUCHESSE.]

MARGUERITE
Si la plus ancienne douleur est la plus respectable, cédez donc à la mienne l'avantage de la prééminence ; et laissez mes douleurs étaler les premières leur sombre visage. Si la douleur peut admettre quelque société [*elle s'assied à terre à côté des autres*], que la vue de mes maux vous répète les vôtres. J'avais un Édouard avant que Richard le tuât ! J'avais un époux avant que Richard le tuât ! Tu avais un Édouard avant que Richard le tuât ! Tu avais un Richard avant que Richard le tuât !

LA DUCHESSE
J'avais aussi un Richard et tu l'as tué ! J'avais aussi un Rutland et tu as aidé à le tuer !

MARGUERITE
Tu avais aussi un Clarence, et Richard l'a tué ! De ton ventre est sorti rampant, comme de son repaire, ce chien d'enfer qui nous poursuit tous à mort. Ce dogue qui eut des dents avant d'ouvrir les yeux, pour déchirer les faibles agneaux, et lécher leur sang innocent ; cet odieux destructeur de l'oeuvre de Dieu, ce tyran par excellence, le premier entre ceux de la terre, dont la puissance s'emploie à régner sur des yeux fatigués de larmes, c'est ton sein qui l'a déchaîné, pour nous donner la chasse jusqu'à notre tombeau. O Dieu juste, équitable et fidèle dispensateur ! combien je te remercie de ce que ce chien acharné dévore le fruit des entrailles de sa mère, et l'associe aux gémissements des autres !

LA DUCHESSE
O femme de Henri, ne triomphe point de mes maux ; Dieu m'est témoin que j'ai pleuré sur les tiens !

MARGUERITE
Pardonne-moi. Je suis affamée de ma vengeance, et je me repais à la contempler. Ton Édouard est mort, qui avait tué le mien ; ton autre Édouard est mort aussi pour payer mon Édouard. Le jeune York ne sert que d'appoint à la vengeance, car les deux autres ne pouvaient

ensemble égaler en perfection l'excès de ma perte. Il est mort, ton Clarence qui avait poignardé mon Édouard, et avec lui les spectateurs de cette scène tragique, l'adultère Hastings, Rivers, Vaughan et Grey sont tous prématurément engloutis dans leurs ténébreux tombeaux. Richard seul est vivant, noir affidé de l'enfer, réservé comme son agent pour acheter des âmes, et les lui envoyer. Mais bientôt, bientôt approche sa fin pitoyable et qui sera vue sans pitié. La terre s'ouvre béante, l'enfer flambe, les démons rugissent, les saints prient, tous demandent qu'il disparaisse précipitamment de ce monde.–Cher Dieu, déchire, je t'en conjure, le bail de sa vie, afin que je puisse vivre assez, pour dire : Le chien est mort !

ÉLISABETH
Ah ! tu m'avais prédit qu'un temps viendrait, où j'implorerais ton secours pour m'aider à maudire cette araignée au large ventre, cet odieux crapaud bossu.

MARGUERITE
Je t'appelais alors une vaine image de ma grandeur, un pauvre fantôme, une reine en peinture, pure représentation de ce que j'avais été, l'annonce flatteuse d'un horrible spectacle, une femme élevée sur le faîte pour en être précipitée, mère seulement par dérision de deux beaux enfants, le songe de ce que tu semblais être, une brillante enseigne destinée à servir de but aux coups les plus dangereux, une reine de théâtre faite uniquement pour remplir la scène. Où est ton mari, maintenant ? où sont tes frères ? où sont tes deux fils ? De quoi te réjouis-tu ? qui vient te prier à genoux, et te dire : Dieu conserve la reine ? Où sont ces pairs qui venaient te flatter, courbés devant toi ? où est ce peuple qui suivait en foule tes pas ? Renonce à tout cela et vois ce que tu es aujourd'hui ; non plus une épouse heureuse, mais une veuve dans la détresse ; non plus une mère joyeuse, mais une mère qui en déplore le nom ; non plus celle qu'on supplie, mais une humble suppliante ; non plus une reine, mais une misérable, couronnée de maux ; non plus celle qui me méprisait, mais celle qui endure mes mépris ; non plus celle que tous redoutaient, mais celle qui en redoute un autre ; non plus celle qui commandait à tous, mais celle à qui personne n'obéit. C'est ainsi que la roue de la justice a fait sa révolution, et t'a laissée la proie du temps, sans autre bien que le souvenir de ce que tu fus, pour te faire un plus grand tourment de ce que tu es. Tu usurpas ma place, et tu ne prendrais pas la part qui te revient de mes maux ! Maintenant ton cou superbe porte la moitié du joug appesanti sur moi, et, le laissant

glisser de dessus ma tête fatiguée, j'en rejette sur toi le fardeau tout entier. Adieu, femme d'York, reine des tristes infortunes ! Ces maux de l'Angleterre me feront sourire en France.

ÉLISABETH
O toi, si habile à maudire, arrête encore un moment, et enseigne-moi à maudire mes ennemis.

MARGUERITE
Laisse passer tes nuits sans sommeil et tes jours sans nourriture, compare ton bonheur éteint avec tes vivantes douleurs, représente-toi tes enfants plus charmants qu'ils ne l'étaient, et celui qui les a tués plus affreux qu'il ne l'est, embellis ce que tu as perdu, pour te rendre plus odieux celui qui a causé tes pertes, sois sans cesse à retourner toutes ces pensées, et tu apprendras à maudire.

ÉLISABETH
Mes paroles sont sans force : anime-les de l'énergie des tiennes.

MARGUERITE
Tes douleurs les aiguiseront et les rendront pénétrantes comme les miennes.

[LA REINE MARGUERITE *sort.*]

LA DUCHESSE
Le malheur est-il donc si plein de discours ?

ÉLISABETH
Bruyants avocats de la douleur qui les charge de sa plainte, vains héritiers d'un bonheur qui n'a rien laissé après lui, tristes orateurs exhalant nos misères, que la liberté leur soit laissée, bien qu'ils ne puissent nous donner aucune autre assistance que de soulager le coeur.

LA DUCHESSE
S'il en est ainsi, n'enchaîne point ta langue : suis-moi ; et de l'amertume qu'exhaleront nos paroles, suffoquons mon détestable fils qui a étouffé tes deux aimables enfants. [*Tambours derrière le théâtre.*] J'entends les tambours. N'épargne pas les imprécations.

[*Entrent* LE ROI RICHARD *et sa suite au pas de marche.*]

LE ROI RICHARD
Qui ose m'arrêter dans ma marche guerrière ?

LA DUCHESSE
Celle qui aurait pu, en t'étouffant dans son sein maudit de Dieu, t'épargner tous les meurtres que tu as commis, misérable que tu es.

ÉLISABETH
Oses-tu bien couvrir de cette couronne d'or ce front où devraient être gravés avec un fer chaud, si l'on te faisait justice, le meurtre d'un prince qui possédait cette couronne, et le massacre de mes pauvres enfants et de mes frères ? Dis-moi, lâche scélérat, où sont mes enfants ?

LA DUCHESSE
Crapaud, crapaud que tu es, où est ton frère Clarence, et le petit Ned Plantagenet son fils ?

LA REINE
Que sont devenus les nobles Rivers, Vaughan et Grey ?

LA DUCHESSE
Qu'as-tu fait du généreux Hastings ?

LE ROI RICHARD
Sonnez une fanfare, trompettes : tambours, battez l'alarme ! Que le ciel n'entende pas les rapports de ces femmes qui accusent l'oint du Seigneur. Sonnez, vous dis-je. [*Fanfare, alarme.*] Modérez-vous, et parlez-moi sans invective, ou je vais continuer d'étouffer le bruit de vos cris sous la voix bruyante de la guerre.

LA DUCHESSE
Es-tu mon fils ?

LE ROI RICHARD
Oui, grâce à Dieu, à mon père et à vous.

LA DUCHESSE
Écoute donc patiemment les expressions de ma colère.

LE ROI RICHARD
Madame, je tiens de vous un caractère qui ne peut supporter l'accent du reproche.

LA DUCHESSE
Oh ! laisse-moi parler.

LE ROI RICHARD
Parlez, mais je ne vous entendrai pas.

LA DUCHESSE
Je serai douce et modérée dans mes paroles.

LE ROI RICHARD
Et brève, ma bonne mère, je suis pressé.

LA DUCHESSE
Qui te presse si fort ?.... Combien de temps t'ai-je attendu, moi, Dieu le sait, dans les tourments et l'agonie ?

LE ROI RICHARD
Et ne suis-je pas enfin venu au monde vous consoler de vos douleurs ?

LA DUCHESSE
Non ; par la sainte croix, tu le sais bien : tu es venu sur la terre pour me faire de la terre un enfer. Ta naissance fut un fardeau douloureux pour ta mère ; ton enfance fut chagrine et colère ; les jours de ton éducation effrayants, sauvages et furieux. Ta première jeunesse fut téméraire, audacieuse, cherchant les dangers ; et dans l'âge qui l'a suivit, tu fus orgueilleux, subtil, faux et sanguinaire, tu devins plus calme, mais plus dangereux, et caressant dans ta haine. Quelle heure de consolation, dis-moi, ai-je jamais goûtée dans ta société ?

LE ROI RICHARD
Par ma foi aucune, si ce n'est l'heure d'Humphroy [25], qui vous appela une fois à déjeuner pendant que vous étiez avec moi.–Si ma vue vous est si désagréable, laissez-moi continuer ma marche, madame, et cesser de vous déplaire.–Battez, tambours.

25. Il paraîtrait que l'heure d'Humphroy, c'était l'heure où l'on avait faim. Dîner avec le duc Humphroy était en Angleterre une expression proverbiale qui signifiait se passer de dîner. Une des ailes de l'ancienne église de Saint-Paul s'appelait la promenade du duc Humphroy, et c'était là, à ce qu'il paraît, que se promenaient, à l'heure du dîner, ceux qui, n'ayant pas trop de quoi dîner chez eux, espéraient peut-être y rencontrer quelqu'un qui les invitât : le proverbe est-il venu de là, ou bien le nom de la promenade est-il venu du proverbe, c'est ce qu'on ne saurait éclaircir.

LA DUCHESSE
Je t'en prie, écoute-moi.

LE ROI RICHARD
Vous me parlez avec trop d'aigreur.

LA DUCHESSE
Un mot encore, c'est la dernière fois que tu m'entendras.

LE ROI RICHARD
Eh bien ?

LA DUCHESSE
Ou par le juste jugement de Dieu tu périras dans cette guerre avant de la pouvoir terminer en vainqueur, ou je mourrai de douleur et de vieillesse, et jamais je ne reverrai ton visage. Emporte donc avec toi mes plus pesantes malédictions, et puissent-elles, au jour du combat, t'accabler d'un plus lourd fardeau que l'armure complète dont tu es revêtu ! Mes prières combattent pour tes adversaires : les jeunes âmes des enfants d'Édouard animeront le courage de tes ennemis, et leur murmureront à l'oreille des promesses de succès et de victoire. Tu es sanguinaire, ta fin sera sanglante ; et l'infamie accompagne ta vie et suivra la mort.

[*Elle sort.*]

ÉLISABETH
Avec bien plus de sujets de te maudire je n'ai pas, autant qu'elle, la force nécessaire ; mais je réponds : Amen. (Elle va pour s'éloigner.)

LE ROI RICHARD
Arrêtez, madame : j'ai un mot à vous dire.

ÉLISABETH
Je n'ai plus de fils du sang royal que tu puisses assassiner. Pour mes filles, Richard, j'en ferai des religieuses consacrées à la prière, et non des reines dans les pleurs. Ne cherche donc pas à les frapper.

LE ROI RICHARD
Vous avez une fille appelée Élisabeth, belle et vertueuse, une princesse charmante.

ÉLISABETH
Et faut-il qu'elle meure pour cela ? Oh ! laisse-la vivre ! Je corromprai ses moeurs, je flétrirai sa beauté ; je me déshonorerai moi-même, en m'accusant d'infidélité à la couche d'Édouard, et je jetterai sur elle un voile d'infamie. Qu'à ce prix elle vive à l'abri du poignard sanglant : je déclarerai qu'elle n'est pas fille d'Édouard.

LE ROI RICHARD
Ne faites point affront à sa naissance, elle est du sang royal.

ÉLISABETH
Pour sauver ses jours, je consens à dire qu'elle n'en est pas.

LE ROI RICHARD
Sa naissance seule suffit pour les garantir.

ÉLISABETH
Eh ! c'est seulement à cause de cette garantie que sont morts ses frères.

LE ROI RICHARD
Tenez, les étoiles protectrices s'étaient montrées contraires à leur naissance.

ÉLISABETH
Non, mais de perfides protecteurs[26] ont été contraires à leur existence.

LE ROI RICHARD
Tout ce qui n'a pu être évité était l'arrêt de la destinée.

ÉLISABETH
Oui, quand celui qui évite les chemins de la grâce fait la destinée. Mes enfants étaient destinés à une mort plus heureuse, si la grâce du ciel t'avait accordé une vie plus vertueuse.

LE ROI RICHARD
On dirait que c'est moi qui ai tué mes neveux.

ÉLISABETH
Tes neveux ! et c'est bien en effet[27] par leur oncle qu'ils ont perdu

26. Shakspeare met en opposition dans les deux répliques good stars (bonnes étoiles) et bad friends (mauvais amis), ce qu'il a fallu tâcher de rendre par l'opposition des étoiles protectrices et des perfides protecteurs.

27. You speak as if I had slain my cousins ; –Cousins indeed, and by their uncle cozen'd, Of kingdom, comfort, etc., etc. Vous parlez comme si j'avais tué mes cousins.

le bonheur, la couronne, leurs parents, la liberté, la vie. Quelles que soient les mains qui percèrent leurs tendres coeurs, c'est ta tête qui indirectement a dirigé le coup. Il n'est pas douteux que le poignard meurtrier ne soit demeuré impuissant et émoussé jusqu'au moment où il a été aiguisé sur ton coeur de pierre, pour s'enfoncer à plaisir dans les entrailles de mes agneaux. Ah ! si l'habitude de la douleur n'en calmait pas les emportements, ma langue ne nommerait point mes enfants à ton oreille, que mes ongles ne fussent plantés dans tes yeux, et que moi, lancée dans ce golfe désespéré de la mort, pauvre barque à qui l'on a enlevé ses voiles et ses cordages, je ne me fusse brisée en morceaux sur ton sein de roche.

LE ROI RICHARD
Madame, puissé-je réussir dans mon entreprise, et dans les généreux hasards d'une guerre sanglante, comme il est vrai que je vous veux plus de bien, et à vous et aux vôtres, que je ne vous ai jamais fait de mal, ni à vous, ni à vos enfants !

ÉLISABETH
Eh ! quel bien peut-on encore apercevoir sous la face du ciel qui puisse être un bien pour moi ?

LE ROI RICHARD
L'élévation de vos enfants, noble dame.

ÉLISABETH
Sur quelque échafaud pour y perdre leurs têtes.

LE ROI RICHARD
Non, mais aux dignités et au faîte de la fortune, pour y être le type souverain des gloires de la terre.

ÉLISABETH
Flatte ma douleur d'un pareil tableau. Dis-moi, quels honneurs, quelles dignités, quelle fortune tu peux abandonner à aucun de mes enfants ?

LE ROI RICHARD
Tout ce que j'en possède, et moi avec, je veux le donner à un de tes enfants. Noie donc dans l'oubli de ton âme irritée le triste souvenir des maux que tu supposes que je t'ai faits.

Cousins en effet, et filoutés (cozen'd) par leur oncle, de leur royaume, de leur bonheur, etc., etc. Ce jeu de mots était impossible à rendre en français.

ÉLISABETH
Explique-toi donc en peu de mots, de crainte que le récit de tes projets bienveillants ne dure plus longtemps que ta bonne volonté.

LE ROI RICHARD
Sache donc que j'aime ta fille de toute la tendresse de mon âme.

ÉLISABETH
La mère de ma fille le pense ainsi du fond de son âme.

LE ROI RICHARD
Eh bien, que pensez-vous ?

ÉLISABETH
Que tu aimes ma fille de toute la tendresse de ton âme, comme tu aimas ses frères avec tout ce que tu as de tendresse dans l'âme, et comme je t'en remercie avec toute la tendresse que j'ai pour toi [28].

LE ROI RICHARD
Ne soyez pas si prompte à mal interpréter mes paroles. Oui, je veux dire que j'aime votre fille de toute mon âme, et je me propose de la faire reine d'Angleterre.

ÉLISABETH
Et dis-moi, quel est celui que tu te proposes de lui donner pour roi ?

LE ROI RICHARD
Celui qui la fera reine : quel autre pourrait-ce être ?

ÉLISABETH
Qui, toi ?

LE ROI RICHARD
Moi, oui, moi-même ; qu'en pensez-vous, madame ?

---

28. Richard a dit à Élisabeth : Then know that from my soul I love thy daughter. Élisabeth lui répond : My daughter's mother thinks it with her soul. From, en anglais, se met après les verbes de mouvement, et peut signifier loin de, comme go thou from my sight, éloigne-toi de ma vue. Ainsi, dans le langage d'équivoque que Shakspeare durant toute cette scène a donné à Élisabeth, from my soul I love thy daughter, peut également signifier j'aime ta fille de toute mon âme, ou bien j'aime ta fille loin de mon âme. C'est dans ce dernier sens que le prend Élisabeth, et c'est sur cette équivoque que roule le dialogue, jusqu'à ces mots de Richard : Ne soyez pas si prompte. Il était impossible de le rendre en français sans s'écarter un peu du sens littéral.

ÉLISABETH
Eh ! comment pourras-tu lui faire ta cour ?

LE ROI RICHARD
C'est ce que je désirerais apprendre de vous, comme de la personne la mieux instruite de ses penchants.

ÉLISABETH
Veux-tu l'apprendre de moi ?

LE ROI RICHARD
Oui, madame ; c'est le désir de mon coeur.

ÉLISABETH
Envoie-lui, par celui qui a tué ses frères, deux coeurs sanglants, où tu auras fait graver les noms d'*Édouard* et d'*York*, peut-être, en les voyant, elle pleurera : alors présente-lui un mouchoir, comme autrefois Marguerite présenta à ton père un linge trempé dans le sang de Rutland. Dis-lui qu'il a essuyé le sang vermeil qui coulait du corps de ses frères chéris, et invite-la à s'en servir pour sécher les larmes de ses yeux. Si cela ne suffit pas pour l'engager à t'aimer, envoie-lui dans une lettre le détail de tes nobles exploits : dis-lui que c'est toi qui as fait périr son oncle Clarence, son oncle Rivers ; et que de plus, à sa considération, tu as promptement dépêché sa bonne tante Anne.

LE ROI RICHARD
Vous vous moquez de moi, madame : ce n'est pas là le moyen de gagner le coeur de votre fille.

ÉLISABETH
Je n'en connais point d'autre, à moins que tu ne puisses emprunter quelque autre figure, et n'être plus le Richard qui a fait tout cela.

LE ROI RICHARD
Dites-lui que j'ai fait tout cela par amour pour elle.

ÉLISABETH
Vraiment, alors, elle ne peut manquer de t'aimer, après que tu as acheté son amour au prix d'un si sanglant butin.

LE ROI RICHARD
Écoutez : ce qui est fait ne peut se réparer. L'homme commet quelquefois sans réflexion des actions dont ensuite il a le temps de se repentir. Si j'ai ravi le royaume à vos fils, je veux, en réparation, le donner à

votre fille ; si j'ai fait périr les fruits de votre sein, je veux, pour ressusciter votre postérité, me donner avec votre fille une postérité formée de votre sang. Le nom d'aïeule n'est guère moins doux que le tendre nom de mère : ce seront également vos enfants ; plus éloignés seulement d'un degré, ils tiendront de même de vous : ce sera votre sang ; une même douleur les aura mis au monde, en y ajoutant seulement une nuit de souffrances qu'endurera celle pour qui vous avez subi la même peine. Vos enfants ont fait le malheur de votre jeunesse ; les miens feront la consolation de votre vieillesse. La perte que vous regrettez n'est autre que celle d'un fils roi, et par cette perte, votre fille va devenir reine. Je ne puis vous donner tous les dédommagements que je voudrais, acceptez donc les offres qui sont en ma puissance. Dorset, votre fils, qui, l'âme remplie de crainte, a porté ses pas mécontents dans une terre étrangère, aussitôt rappelé, va se voir porter par cette heureuse alliance aux plus hautes dignités et à la plus brillante fortune. Le roi, qui nommera votre charmante fille son épouse, donnera familièrement à votre Dorset le titre de frère : vous serez encore la mère d'un roi, et tous les ravages d'un temps de malheur seront bientôt réparés par un double trésor de jouissances. Quoi ! nous pouvons voir couler encore une foule de jours heureux. Chaque goutte des pleurs que vous avez versés peut vous revenir changée en perle d'Orient, et payée avec usure par les avantages d'un bonheur dix fois redoublé. Va donc, ma mère, va trouver ta fille ; enhardis, par ton expérience, sa timide jeunesse ; dispose son oreille à entendre les voeux d'un amant ; enflamme son tendre coeur du désir ambitieux de la brillante souveraineté ; révèle à la princesse la douceur de ces heures silencieuses des joies du mariage ; et, sitôt que mon bras aura châtié ce petit rebelle, cet écervelé de Buckingham, je reviendrai couvert de lauriers triomphants, et conduirai ta fille à la couche d'un vainqueur : c'est à elle que je ferai hommage de mes succès et de mes conquêtes ; à elle seule appartiendra la victoire ; elle sera le César du César.

ÉLISABETH
Que pourrais-je lui dire ?... Que le frère de son père voudrait être son époux ? ou lui dirai-je son oncle ? ou bien celui qui a tué ses frères et ses oncles ? Sous quel titre lui annoncer tes désirs, que Dieu, que les lois, mon honneur et son amour puissent rendre agréable à sa tendre jeunesse ?

LE ROI RICHARD
Montrez-lui cette alliance donnant la paix à la belle Angleterre.

ÉLISABETH
Mais elle l'achèterait aux dépens de ses troubles éternels.

LE ROI RICHARD
Dites-lui que le roi, qui pourrait commander, la supplie.

ÉLISABETH
De consentir à ce que défend le Roi des rois.

LE ROI RICHARD
Dites-lui qu'elle sera une grande et puissante reine.

ÉLISABETH
Pour en déplorer le titre comme fait sa mère.

LE ROI RICHARD
Dites-lui que je l'aimerai toujours.

ÉLISABETH
Mais combien de temps ce mot toujours conservera-t-il quelque valeur ?

LE ROI RICHARD
Autant que durera sa belle vie, et toujours aussi tendre.

ÉLISABETH
Mais sincèrement, combien durera sa douce vie[29] ?

LE ROI RICHARD
Aussi longtemps que le ciel et la nature la prolongeront.

ÉLISABETH
Aussi longtemps que l'enfer et Richard le trouveront bon.

LE ROI RICHARD
Dites-lui que moi, son souverain, je suis son humble sujet.

ÉLISABETH
Mais elle, votre sujette, abhorre une pareille souveraineté.

LE ROI RICHARD
Employez votre éloquence en ma faveur.

29. Sweetly in force unto her fair life end ; –But how long fairly shall her sweet life last ? Ce sont des oppositions qu'il faut renoncer à rendre en français.

ÉLISABETH
Une proposition honnête réussit mieux exposée simplement.

LE ROI RICHARD
Eh bien, annoncez-lui simplement l'offre de mon amour.

ÉLISABETH
Dire simplement ce qui n'est pas honnête, cela est par trop grossier.

LE ROI RICHARD
Vos raisonnements sont superficiels et par trop recherchés.

ÉLISABETH
Oh ! non, mes raisons sont trop profondes et trop naturelles[30]. Mes pauvres enfants sont trop profondément et trop réellement ensevelis dans leurs tombeaux.

LE ROI RICHARD
Ne touchez point cette corde, madame ; cela est passé.

ÉLISABETH
Je la toucherai tant qu'il restera dans mon coeur une corde sensible.

LE ROI RICHARD
Oui, par mon saint George, par ma jarretière, par ma couronne....

ÉLISABETH
Tu as profané l'un, déshonoré l'autre, usurpé la troisième.

LE ROI RICHARD
Je jure....

ÉLISABETH
Sur rien, ce n'est point là un serment : ton saint George profané a perdu sa sainte dignité ; ta jarretière ternie est dépouillée de sa vertu chevaleresque ; ta couronne usurpée est déshonorée dans sa gloire : si tu veux faire un serment qui te lie et que je croie, jure donc par quelque chose que tu n'aies pas outragé.

LE ROI RICHARD
Eh bien, par l'univers....

30. Your reasons are too shallow and too quick. –Oh no ! my reasons are too deep and dead.

ÉLISABETH
Il est plein de tes odieux forfaits.

LE ROI RICHARD
Par la mort de mon père.

ÉLISABETH
Ta vie l'a déshonorée.

LE ROI RICHARD
Par moi-même.

ÉLISABETH
Tu t'es avili toi-même.

LE ROI RICHARD
Enfin, par le nom de Dieu.

ÉLISABETH
Dieu a été le plus offensé de tous. Si tu avais craint de violer un serment fait au nom de Dieu, l'union que le roi ton frère avait formée n'aurait pas été rompue ni mon frère égorgé. Si tu avais craint de violer un serment fait au nom de Dieu, cet or, signe du pouvoir, qui entoure maintenant ta tête, aurait décoré le jeune front de mon enfant ; et je verrais ici vivants les deux princes qui, maintenant, tendres camarades couchés ensemble dans la poussière du tombeau [31], sont par la violation de ta foi devenus la proie des vers. Par quoi peux-tu jurer aujourd'hui ?

LE ROI RICHARD
Par l'avenir.

ÉLISABETH
Tu l'as outragé dans le passé, et moi-même j'ai encore bien des larmes à verser dans l'avenir pour le passé rempli de tes crimes. Les enfants dont tu as massacré les parents passent une jeunesse sans conseils et sans guides qu'ils déploreront dans la suite de l'âge ; les parents dont tu as égorgé les enfants vivent aujourd'hui, plantes stériles et desséchées, pour passer leur vieillesse dans les pleurs. Ne jure point par l'avenir ; tu en as abusé avant de pouvoir en user, par le mauvais usage que tu as fait du passé.

31. Too deep and dead poor infants in their graves. Encore des oppositions impossibles à rendre tout à fait, même en s'écartant un peu du sens littéral.

LE ROI RICHARD
Comme il est vrai que je désire prospérer, je veux tout réparer, et puissé-je à ce seul prix réussir dans l'entreprise dangereuse que je vais tenter contre mes ennemis en armes ! Que je sois moi-même l'artisan de ma ruine ! Que le ciel et la fortune ne m'accordent plus un instant de bonheur ! Jour, refuse-moi ta lumière ; nuit, refuse-moi ton doux repos : que tous les astres propices deviennent contraires à mes desseins si ce n'est pas avec l'amour le plus pur, le dévouement le plus vertueux et les pensées les plus saintes, que j'adresse mes voeux à ta belle et noble fille : c'est en elle qu'est placé mon bonheur et le tien. Sans elle, je vois tomber sur moi, sur vous, sur elle-même, sur l'Angleterre et sur une foule d'âmes chrétiennes, la mort, la désolation, la ruine et la destruction. Tous ces désastres ne peuvent être prévenus que par cet hymen : ainsi donc, chère mère (car c'est le nom qu'il faut que je vous donne), plaidez auprès d'elle la cause de mon amour ; parlez-lui de ce que je serai, et non pas de ce que j'ai été ; ne lui parlez pas de mon mérite présent, mais de celui que je veux acquérir. Insistez sur les nécessités de l'État et des temps, et ne mettez pas de maussades obstacles à de grands projets.

ÉLISABETH
Me laisserai-je donc tenter ainsi par ce démon ?

LE ROI RICHARD
Oui, si ce démon vous tente pour le bien.

ÉLISABETH
Faudra-t-il m'oublier moi-même, pour me revoir ce que j'étais ?

LE ROI RICHARD
Oui, si le souvenir de ce que vous êtes vous nuit à vous-même.

ÉLISABETH
Mais tu as assassiné mes fils.

LE ROI RICHARD
Mais je les ensevelis dans le sein de votre fille, et dans ce nid brûlant ils renaîtront de leurs cendres, pour votre consolation et votre félicité.

ÉLISABETH
Irai-je presser ma fille de céder à tes désirs ?

LE ROI RICHARD
Oui, et par là devenez une heureuse mère.

ÉLISABETH
Eh bien, j'y vais.–Écris-moi une lettre très-courte, et tu connaîtras par moi ses sentiments.

LE ROI RICHARD
Portez-lui le baiser de mon tendre amour ; adieu. [*Il l'embrasse ;* ÉLISABETH *sort.*] O femme imbécile, légère, changeante et prompte à pardonner !

[*Entrent* RATCLIFF *et ensuite* CATESBY.]

Eh bien, quelles nouvelles ?

RATCLIFF
Très-puissant souverain, une flotte redoutable paraît sur la côte occidentale. Sur le rivage accourent une foule d'amis douteux, au coeur dissimulé, sans armes, et ne paraissant pas disposés à s'opposer à la descente des ennemis. On croit que Richmond est l'amiral de la flotte, et qu'ils longent la côte, en attendant que Buckingham vienne leur prêter son appui, et les recevoir sur le rivage.

LE ROI RICHARD
Que quelque ami rapide dans sa course se rende promptement auprès du duc de Norfolk. Ratcliff, que ce soit toi,.... ou Catesby : où est-il ?

CATESBY
Ici, mon bon seigneur.

LE ROI RICHARD
Catesby, vole vers le duc.

CATESBY
Je pars, seigneur, avec toute la célérité possible.

LE ROI RICHARD
Ratcliff, approche : cours à Salisbury, et quand tu reviendras.... [*A* CATESBY.] Traître d'imbécile, pourquoi restes-tu là au lieu d'aller trouver le duc ?

CATESBY
Dites-moi d'abord, mon souverain, les ordres de Votre Majesté ; que

veut-elle que je dise au duc ?

LE ROI RICHARD
Oh ! tu as raison, bon Catesby.–Dis-lui de lever sur-le-champ la plus forte armée qu'il pourra rassembler, et de venir me joindre au plus tôt à Salisbury.

CATESBY
Je pars. (Catesby sort.)

RATCLIFF
Que désirez-vous que je fasse à Salisbury ?

LE ROI RICHARD
Eh ! qu'y veux-tu faire, avant que j'y sois arrivé ?

RATCLIFF
Votre Majesté m'avait dit de prendre les devants.

LE ROI RICHARD
J'ai changé d'avis. (Entre Stanley.) Stanley, quelles nouvelles ?

STANLEY
Seigneur, pas d'assez bonnes pour être entendues de vous avec plaisir, ni d'assez mauvaises pour qu'on n'ose vous les annoncer.

LE ROI RICHARD
Bon, des énigmes ? Ni bonnes, ni mauvaises ! Qu'as-tu besoin de venir ainsi d'une lieue, quand tu peux arriver à dire ton affaire par le plus court chemin ? Encore une fois, quelle nouvelles ?

STANLEY
Richmond est en mer.

LE ROI RICHARD
Eh bien, qu'il s'y abîme, et que la mer l'engloutisse. Que fait là ce vagabond sans courage ?

STANLEY
Mon souverain, je ne le sais que par conjecture.

LE ROI RICHARD
Eh bien, voyons votre conjecture.

STANLEY
C'est qu'excité par Buckingham, Dorset et Morton, il fait voile vers l'Angleterre pour revendiquer la couronne.

LE ROI RICHARD
Le trône est-il vacant ? l'épée sans maître ? le roi est-il mort ? l'empire sans possesseur ? Quel autre héritier d'York est en vie que nous ? et qui est roi d'Angleterre, que l'héritier du grand York ? D'après cela dites-moi donc ce qu'il fait sur la mer.

STANLEY
Si ce n'est pas là son projet, seigneur, j'ignore ses desseins.

LE ROI RICHARD
A moins qu'il ne vienne pour être votre souverain, vous ne pouvez deviner ce qui attire ce Gallois sur nos bords ?.... Tu te révolteras, et tu iras te joindre à lui, j'en ai peur.

STANLEY
Non, mon puissant souverain : n'ayez donc de moi aucune défiance.

LE ROI RICHARD
En ce cas, où sont tes troupes pour le repousser ? où sont tes vassaux, tes soldats ? Ne sont-ils pas plutôt actuellement sur la côte occidentale, à seconder la descente des rebelles sur le rivage ?

STANLEY
Non, mon bon seigneur : tous mes amis sont dans le nord.

LE ROI RICHARD
De froids amis pour moi ! Que font-ils dans le nord, lorsqu'ils devraient servir leur souverain dans l'occident ?

STANLEY
Ils n'en ont pas reçu l'ordre, puissant roi. Si Votre Majesté veut bien m'y autoriser, je vais rassembler mes amis, et je rejoindrai Votre Grâce au temps et dans le lieu qu'il lui plaira de me prescrire.

LE ROI RICHARD
Oui, oui, tu voudrais déjà être parti pour joindre Richmond. Je ne me fierai point à vous, Mortimer.

STANLEY
Très-puissant souverain, vous n'avez aucun sujet de douter de mon

attachement : jamais je ne fus et jamais je ne serai un traître.

LE ROI RICHARD
Allez donc, et rassemblez vos forces.–Mais écoutez ; laissez avec moi votre fils George Stanley. Songez à être ferme dans votre fidélité ; autrement la tête de votre fils est mal assurée.

STANLEY
Agissez avec lui, seigneur, selon que vous me trouverez fidèle envers vous.

[STANLEY *sort.*]

[*Entre un messager.*]

LE MESSAGER
Mon gracieux souverain, j'ai reçu par des amis l'avis certain que sir Édouard Courtney, et ce hautain prélat, l'évêque d'Exeter, son frère aîné, sont actuellement en armes dans le Devonshire, à la tête d'un parti nombreux.

[*Entre un autre messager.*]

SECOND MESSAGER
Dans la province de Kent, mon souverain, les Guilford sont en armes : et à chaque instant une foule de partisans vient se joindre aux rebelles ; leur armée grossit de plus en plus.

[*Entre un autre messager.*]

TROISIÈME MESSAGER
Seigneur, l'armée du puissant Buckingham...

LE ROI RICHARD
Soyez maudits, oiseaux de malheur ! Quoi, rien que des chants de mort ! [*Il le frappe.*] Tiens, reçois cela jusqu'à ce que tu m'apportes de meilleures nouvelles.

TROISIÈME MESSAGER
La nouvelle que j'apporte à Votre Majesté, c'est qu'un violent orage et des débordements soudains ont mis en désordre et dispersé l'armée de Buckingham, et qu'il erre abandonné, sans qu'on puisse savoir où.

LE ROI RICHARD
Oh ! je te demande pardon. Tiens, voilà ma bourse, pour te guérir du coup que je t'ai donné.–Quelque ami bien conseillé a-t-il proclamé une récompense pour celui qui m'amènera le traître ?

TROISIÈME MESSAGER
Cette proclamation a été faite, seigneur.

[*Entre un autre messager.*]

QUATRIÈME MESSAGER
On dit, mon souverain, que sir Thomas Lovel et le lord marquis de Dorset sont soulevés dans la province d'York. Mais j'ai une nouvelle consolante à apprendre à Voire Majesté : c'est que la tempête a dispersé la flotte de Bretagne. Richmond, sur la côte du comté de Dorset, a détaché une chaloupe au rivage pour savoir si ceux qu'il voyait sur la côte étaient de son parti. Ils lui ont répondu qu'ils venaient de la part de Buckingham pour le seconder. Lui, se méfiant d'eux, a remis à la voile, et a repris sa course vers la Bretagne.

LE ROI RICHARD
Marchons, marchons, puisque nous sommes sur pied, si ce n'est pour combattre des ennemis étrangers, du moins pour réprimer les rebelles de l'intérieur.

[*Entre* CATESBY.]

CATESBY
Seigneur, le duc de Buckingham est pris ; voilà la meilleure nouvelle que j'aie à vous donner, car il y en a une plus fâcheuse, mais qu'il faut pourtant vous dire : c'est que le comte de Richmond est débarqué à Milford avec une nombreuse armée.

LE ROI RICHARD
Marchons vers Salisbury : tandis que nous demeurons ici à raisonner, une bataille gagnée ou perdue aurait déjà pu affermir une couronne.–Que quelqu'un de vous se charge de faire amener Buckingham à Salisbury, et que le reste me suive.

[*Ils sortent.*]

Scène V

[*Une pièce dans la maison de* LORD STANLEY.]

[*Entrent* STANLEY *ET SIR* CHRISTOPHE URSWICK.]

STANLEY
Sir Christophe, dites à Richmond, de ma part, que mon fils George Stanley est retenu en otage dans le repaire de ce féroce sanglier. Si je me révolte, la tête de mon jeune George va tomber ; c'est cette crainte qui m'empêche de lui prêter mon appui : mais apprenez-moi où est actuellement le noble Richmond.

CHRISTOPHE
A Pembroke, ou à Harford-West, dans la province de Galles.

STANLEY
Quels hommes de nom se sont joints à lui ?

CHRISTOPHE
Sir Walter Herbert, guerrier renommé ; sir Gilbert Talbot et sir William Stanley ; Oxford, le terrible Pembroke, sir James Blunt, et Ricep Thomas, avec une vaillante troupe, et plusieurs autres guerriers de distinction et de mérite. Ils dirigent leur marche vers Londres, si on ne leur livre pas bataille en chemin.

STANLEY
Va, hâte-toi de rejoindre ton seigneur ; porte-lui mon hommage, et annonce-lui que la reine a consenti avec joie à lui donner pour épouse sa fille Élisabeth. Ces lettres l'instruiront de mes dispositions. Adieu.

[*Il donne des papiers à sir* CHRISTOPHE. *Ils sortent.*]

Acte cinquième

Scène I

[*A Salisbury.*]

[*Entrent* LE SHÉRIF *et ses gardes, conduisant* BUCKINGHAM *au supplice.*]

BUCKINGHAM
Le roi Richard ne veut donc pas m'accorder un moment d'entretien ?

LE SHÉRIF
Non, mon bon lord : ainsi résignez-vous.

BUCKINGHAM
Hastings, et vous, enfants d'Édouard, Rivers, Grey ! saint roi Henri ! Édouard, son aimable fils ! Vaughan ! et vous tous qui êtes tombés en trahison sous la main corrompue de l'odieuse injustice, si vos âmes offensées et irritées contemplent, au travers des nuages, le spectacle de cette heure fatale, pour votre vengeance, insultez à ma destruction !– Amis, n'est-ce pas aujourd'hui le jour des Morts ?

LE SHÉRIF
Oui, milord.

BUCKINGHAM
Eh bien, ce jour des Morts est le jour de ma mort. C'est aussi le jour que, sous le règne d'Édouard, j'ai prié le Ciel de me rendre fatal, si je devenais perfide à ses enfants, ou aux parents de son épouse. C'est le

jour où je formai le souhait de périr victime de la perfidie de l'homme en qui j'aurais le plus de confiance. Ce jour où tant d'âmes de morts assiégent mon âme tremblante est le terme marqué à mes forfaits. Ce Dieu tout puissant, qui voit tout, et dont je me jouais, a fait tomber sur ma tête l'effet de ma feinte prière ; et il me donne en réalité tout ce que je lui demandais en riant. C'est ainsi qu'il force l'épée du méchant de tourner sa pointe contre le sein de son maître. Ainsi tombe de tout son poids sur ma tête la malédiction de Marguerite. *Lorsqu'il brisera ton coeur de douleur, me disait-elle, souviens-toi que Marguerite te l'a prédit.*–Allons, conduisez-moi à ce honteux échafaud. L'injustice recueille l'injustice, et l'infamie est payée par l'infamie.

[BUCKINGHAM *sort avec* LE SHÉRIF *et les gardes.*]

Scène II

[*Une plaine près de Tamworth.*]

[*Entrent avec des tambours et des drapeaux* RICHMOND*, FORD,* SIR JAMES BLUNT, SIR WALTER HERBERT*, et autres avec des troupes en marche.*]

RICHMOND
Mes compagnons d'armes et mes bien chers amis, froissés sous le joug de la tyrannie, nous voici parvenus sans obstacle jusque dans le sein de l'Angleterre ; et nous recevons ici de notre père Stanley une lettre bien propre à nous soutenir et à nous encourager. Le sanguinaire usurpateur, l'infâme sanglier qui a ravagé vos récoltes de l'été et vos vignes fertiles, et va jusque dans vos entrailles, dont il a fait son auge, engloutir, comme l'eau immonde dont il se nourrit, votre sang encore fumant, cet odieux pourceau est, à ce que nous apprenons, gîté au centre de cette île, près de la ville de Leicester ; de Tamworth jusque-là nous n'avons qu'un jour de marche. Au nom de Dieu, courageux amis, allons d'un coeur allègre, dans les sanglants hasards d'un combat dangereux, mais unique, recueillir la moisson d'une paix éternelle.

OXFORD
La conscience de notre droit vaut en chacun de nous mille épées, pour

combattre ce sanguinaire homicide.

HERBERT
Je ne doute pas que ses amis ne l'abandonnent pour se joindre à nous.

BLUNT
Il n'a d'amis que ceux que retient la crainte, et qui l'abandonneront au moment où il aura le plus besoin de leur secours.

RICHMOND
Tout est pour nous. Ainsi, marchons au nom de Dieu. L'espérance légitime avance rapidement et vole sur les ailes de l'hirondelle : des rois elle fait des dieux, et des créatures moins nobles elle fait des rois.

[*Ils sortent.*]

Scène III

[*La plaine de Bosworth.*]

[*Entrent* LE ROI RICHARD *et des troupes ;* LE DUC DE NORFOLK, LE COMTE DE SURREY, *et autres* LORDS.]

LE ROI RICHARD
Plantons ici nos tentes dans la plaine de Bosworth. Milord Surrey, pourquoi avez-vous l'air si triste ?

SURREY
Mon coeur est dix fois plus gai que mes yeux.

LE ROI RICHARD
Milord de Norfolk ?

NORFOLK
Mon souverain ?....

LE ROI RICHARD
Norfolk, nous aurons des coups ; ah ! n'est-ce pas que nous en aurons ?

NORFOLK
Nous en donnerons et nous en recevrons, mon cher seigneur.

LE ROI RICHARD
Qu'on dresse ma tente. Je passerai la nuit ici. (*Des soldats viennent dresser la tente du roi.*) Mais où la passerai-je demain ?–Allons, n'importe.–Qui de vous a reconnu le nombre des rebelles ?

NORFOLK
Ils sont tout au plus six à sept mille hommes.

LE ROI RICHARD
Eh quoi ? notre armée est trois fois plus nombreuse. D'ailleurs, le nom du roi est une puissante citadelle qui manque au parti de nos ennemis. Dressez cette tente.–Venez, nobles lords, allons reconnaître le terrain.–Qu'on fasse appeler quelques hommes de bon jugement : observons avec soin la discipline, et ne perdons pas une minute ; car demain, mes lords, sera une laborieuse journée.

[*Ils sortent.*]

[*Entrent de l'autre côté du champ de bataille* RICHMOND*, sir William Brandon,* OXFORD *et d'autres* LORDS*. Quelques* SOLDATS *sont occupés à dresser la tente de* RICHMOND.]

RICHMOND
Le soleil fatigué s'est couché dans des nuages d'or, et la trace brillante qu'a laissée son char enflammé nous promet pour demain un beau jour. Sir William Brandon, vous porterez mon étendard.–Qu'on m'apporte de l'encre et du papier dans ma tente.–Je veux tracer le plan figuré de notre ordre de bataille, distribuer à chaque chef son poste et ses fonctions, et régler sur de justes proportions le partage de notre petite armée.–Milord d'Oxford, et vous, sir William Brandon, et vous, sir Walter Herbert, restez avec moi. Le comte de Pembroke commandera son régiment.–Bon capitaine Blunt, saluez-le de ma part, et priez-le de me venir trouver dans ma tente vers deux heures du matin. Faites-moi encore un plaisir, mon bon capitaine : où est le quartier de milord Stanley ? le savez-vous ?

BLUNT
Ou je me suis bien trompé sur ses couleurs, et je suis sûr du contraire, ou son régiment est à un demi-mille au moins au midi de la puissante

armée du roi.

RICHMOND
S'il était possible, sans danger, cher Blunt, de trouver quelque moyen de vous aboucher avec lui, et de lui remettre de ma part cette note extrêmement importante....

BLUNT
Fût-ce au péril de ma vie, milord, je le tenterai ; et, sur ce, Dieu vous envoie un sommeil tranquille cette nuit !

RICHMOND
Bonne nuit, mon bon capitaine Blunt !–Venez, messieurs ; allons nous consulter sur les opérations de demain. Entrons dans ma tente ; l'air devient âpre et froid.

[*Ils se retirent sous la tente du comte.*]

[*Entre dans sa tente* LE ROI RICHARD *avec* NORFOLK, RATCLIFF *et* CATESBY.]

LE ROI RICHARD
Quelle heure est-il ?

CATESBY
Il est temps de souper, seigneur ; il est neuf heures.

LE ROI RICHARD
Je ne soupe point ce soir.–Donne-moi de l'encre et du papier.–A-t-on arrangé la visière de mon casque de manière qu'elle ne me gêne plus ?–Toute mon armure est-elle dans ma tente ?

CATESBY
Oui, mon souverain ; et tout est prêt.

LE ROI RICHARD
Mon bon Norfolk, rends-toi sur-le-champ à ton poste. Fais la garde avec soin, choisis des sentinelles sûres.

NORFOLK
J'y vais, seigneur.

LE ROI RICHARD
Levez-vous demain avec l'alouette, cher Norfolk.

NORFOLK
Vous pouvez y compter, mon prince.

[*Il sort.*]

LE ROI RICHARD
Ratcliff ?

RATCLIFF
Seigneur ?

LE ROI RICHARD
Envoie un sergent d'armes au quartier de Stanley. Qu'il lui porte l'ordre d'amener sa troupe avant le lever du soleil, s'il ne veut pas que son fils George tombe dans la sombre caverne de la nuit éternelle.–Remplis-moi un verre de vin. Qu'on me donne une garde[32]. (A Catesby.) Tu selleras mon cheval blanc, Surrey, pour la bataille de demain. Aie soin que le bois de mes lances soit solide et point trop lourd.–Ratcliff ?

RATCLIFF
Seigneur ?

32. Give me a watch. On est incertain sur le sens de ces paroles. A watch veut dire une montre, veut dire une sentinelle, peut vouloir dire une lumière pour passer la nuit, une de ces sortes de bougies sur lesquelles était indiqué, par des marques placées de distance en distance, le nombre d'heures qu'elles devaient durer. On ne connaissait pas les montres en Angleterre du temps de Richard ; mais ce ne serait pas une raison pour Shakspeare ; et d'ailleurs, selon toute apparence, le nom de watch (veille) avait été donné d'abord aux instruments tels que sabliers, clepsydres, destinés à mesurer le temps dans l'absence du soleil. On pourrait donc alors assez arbitrairement choisir entre cette interprétation du mot watch, et celle par laquelle il signifierait flambeau de veille. C'est à ce dernier sens que se sont arrêtés les commentateurs, observant, sans doute avec beaucoup de raison, qu'il va sans dire qu'on mettra une garde à la tente du roi, et qu'il n'a pas besoin de la demander. Cependant une autre observation qui leur a échappé, c'est le soin qu'a apporté le poëte à mettre en opposition les inquiétudes de Richard avec la tranquille confiance de Richmond. La peur d'être trahi le poursuit ; il va épier ce qui se passe dans le camp, avertit le duc de Norfolk de choisir des sentinelles sûres, recommande, au moment où l'on se retire, que la garde veille avec soin, tandis que Richmond s'endort remettant à Dieu le soin de le garder. Cette opposition est trop marquée pour que Shakspeare n'ait pas eu intention de la faire ressortir, et rien n'est plus propre à indiquer l'agitation de l'esprit de Richard que ce soin inutile de demander une garde. Il n'est pas d'ailleurs bien rare de voir Shakspeare sacrifier la vraisemblance à l'effet : c'est donc ce sens du mot watch qu'on a cru devoir choisir.

LE ROI RICHARD
As-tu vu le mélancolique lord Northumberland ?

RATCLIFF
Je les ai vus, le comte de Surrey et lui, à l'heure du crépuscule, aller de quartier en quartier, parcourant l'armée, et animant les soldats.

LE ROI RICHARD
J'en suis bien aise. Donne-moi un verre de vin.–Je ne me sens point cette allégresse de coeur, cette gaieté d'esprit à laquelle j'étais accoutumé. Bon, mets-le là.–M'as-tu préparé de l'encre et du papier ?

RATCLIFF
Oui, seigneur.

LE ROI RICHARD
Va recommander à ma garde de veiller avec soin, et laisse-moi. Vers le milieu de la nuit, tu reviendras dans ma tente, et tu m'aideras à m'armer.–Va-t'en, te dis-je.

[RATCLIFF *sort.*]

[*La tente de* RICHMOND *s'ouvre, on voit le comte avec ses officiers.*]

[*Entre* STANLEY.]

STANLEY
Que la fortune et la victoire reposent sur ton casque !

RICHMOND
Que tout le bonheur que peut donner la sombre nuit t'accompagne, mon noble beau-père !–Dis-moi comment se porte notre tendre mère ?

STANLEY
Je suis chargé par procuration de te bénir au nom de ta mère, qui ne cesse de prier pour le bonheur de Richmond. C'en est assez là-dessus.–Les heures silencieuses de la nuit s'écoulent, et l'ombre éclaircie commence à s'entr'ouvrir dans l'Orient. Pour abréger, car le temps nous l'ordonne, ce que tu as à faire, c'est de ranger ton armée en bataille dès le point du jour, et de confier ta fortune à la sanglante décision des coups et de la guerre aux regards meurtriers. Moi, autant que je le pourrai (car je ne puis faire tout ce que je désirerais), je chercherai les moyens d'éluder et de te secourir dans la confusion du combat ; mais je

ne peux me déclarer trop ouvertement pour toi, de crainte que, si mes mouvements étaient aperçus, ton jeune frère George ne fût exécuté à la vue de son père. Adieu. Le temps et le danger coupent court aux témoignages usités d'attachement ; et à cet abondant échange de discours affectueux dont auraient besoin des amis séparés depuis si longtemps. Dieu veuille nous donner le loisir de vaquer à ce culte de l'amitié ! Encore une fois, adieu. Vaillance et succès !

RICHMOND
Chers lords, conduisez-le jusqu'à son quartier. Je vais tâcher, au milieu du trouble de mes pensées, de prendre quelque repos, de crainte qu'un sommeil de plomb ne m'accable demain, lorsqu'il me faudra monter sur les ailes de la Victoire. Encore une fois, bonne nuit, chers lords, et messieurs. (Sortent les lords avec Stanley.) O toi dont je me regarde ici comme le capitaine, jette sur mes soldats un regard favorable ! Mets dans leurs mains les massues meurtrières de ta vengeance, et que de leur chute pesante elles écrasent les casques usurpateurs de nos ennemis ! Fais de nous les ministres de ta justice, afin que nous puissions te glorifier dans la victoire ! C'est sur toi que je me repose des soins qui occupent mon âme, tandis que je vais laisser tomber le rideau de mes paupières. Soit que je dorme ou que je veille, oh ! ne cesse pas de me défendre ! [*Il s'endort.*]

[L'OMBRE *du prince* ÉDOUARD*, fils de* HENRI *VI, sort de terre entre les deux tentes.*]

L'OMBRE
[*à* RICHARD] Que demain je pèse sur ton âme ! Souviens-toi comme tu m'as assassiné dans la fleur de ma jeunesse à Tewksbury. Désespère donc, et meurs. (A Richmond.) Aie bon courage, Richmond : les âmes irritées des princes égorgés combattent pour toi : c'est le fils du roi Henri, Richmond, qui vient t'encourager.

[L'OMBRE *du roi* HENRI *VI sort de terre.*]

L'OMBRE
[*à* RICHARD] Lorsque j'étais mortel, mon corps oint du Seigneur, a été par toi percé de mille coups meurtriers. Songe à la Tour et à moi. Désespère et meurs. C'est Henri VI qui vient te le souhaiter ; désespère et meurs. [*A* RICHMOND.] Vertueux et pieux, tu seras vainqueur. Henri, qui t'a prédit que tu serais roi, vient t'encourager dans ton

sommeil. Vis et prospère.

[L'OMBRE *de* CLARENCE *sort de terre.*]

L'OMBRE
[*à* RICHARD] Que demain je pèse sur ton âme ! Moi qui péris noyé dans un vin doucereux, moi pauvre Clarence, que ta perfidie fit tomber dans les piéges de la mort ; pense à moi demain dans la bataille, et que ton épée tombe émoussée ! Désespère et meurs. [*A* RICHMOND.] Rejeton de la maison de Lancastre, les héritiers d'York, victimes de l'injustice, prient pour toi. Que les anges te protégent dans le combat ! Vis et prospère.

[LES OMBRES *de* RIVERS, GREY *et* VAUGHAN, *sortent de terre.*]

L'OMBRE DE RIVERS
[*à* RICHARD] Que demain je pèse sur ton âme ! C'est Rivers, mort à Pomfret. Désespère et meurs !

L'OMBRE DE GREY
Souviens-toi de Grey ; et que ton âme désespère !

L'OMBRE DE VAUGHAN
Souviens-toi de Vaughan ; et plein de la terreur du crime, laisse tomber ta lance ! Désespère et meurs !

TOUTES TROIS
[*à* RICHMOND] Éveille-toi avec la pensée que nos injures attachées au coeur de Richard vont le faire succomber : éveille-toi et remporte la victoire.

[L'OMBRE *de* LORD HASTINGS *sort de terre.*]

L'OMBRE
[*à* RICHARD] Couvert de sang et de crimes, réveille-toi du réveil du crime, et finis tes jours dans une bataille sanglante. Pense à lord Hastings. Désespère et meurs ! [*A* RICHMOND.] Ame calme et tranquille, éveille-toi, éveille-toi. Prends tes armes, combats, et triomphe pour le bonheur de l'Angleterre !

[LES OMBRES *des deux jeunes princes sortent de terre.*]

LES OMBRES
[*à* RICHARD] Rêve de tes neveux étouffés dans la Tour. Que nous soyons dans ton sein, Richard, un plomb qui t'entraîne à ta ruine, à l'infamie et à la mort ! Les âmes de tes neveux viennent te le souhaiter. Désespère et meurs ! [*A* RICHMOND.] Dors, Richmond, dors en paix, et réveille-toi dans la joie. Que les bons anges te gardent du sanglier ! Vis et sois le père d'une race heureuse de rois ! Les malheureux enfants d'Édouard font des voeux pour ta prospérité !

[L'OMBRE *de* LA REINE ANNE *sort de terre.*]

L'OMBRE
[*à* RICHARD] C'est ta femme, Richard, la malheureuse Anne, ta femme, qui ne goûta jamais près de toi une heure d'un tranquille sommeil ; c'est elle qui remplit ton sommeil de trouble. Pense à moi demain dans la bataille, et que ton épée tombe émoussée. Désespère et meurs ! [*A* RICHMOND.] Et toi, âme paisible, dors d'un paisible sommeil ; rêve de succès et d'une heureuse victoire. La femme de ton adversaire prie pour toi !

[L'OMBRE *de* BUCKINGHAM *sort de terre.*]

L'OMBRE
[*à* RICHARD] C'est moi qui le premier t'aidai à monter sur le trône ; c'est moi qui le dernier éprouvai ta tyrannie. Oh ! pense à Buckingham dans la bataille, et meurs dans les terreurs de tes forfaits. Rêve, rêve de faits sanglants et de mort, de défaite, de désespoir, et dans le désespoir rends ton dernier soupir ! [*A* RICHMOND.] J'ai péri pour t'avoir voulu seconder, avant que je pusse te prêter mon appui. Mais que ton coeur s'affermisse et ne sois point effrayé : Dieu et les bons anges combattent pour Richmond, et Richard va tomber de toute la hauteur de son orgueil.

[LES OMBRES *disparaissent.*]

[LE ROI RICHARD *sort en sursaut de son rêve.*]

LE ROI RICHARD
Donnez-moi un autre cheval.–Bandez mes plaies.–Jésus, aie pitié de moi !–Mais doucement, ce n'est qu'un rêve. O lâche conscience, comme tu me tourmentes ! Ce flambeau jette une flamme bleuâtre. Nous sommes au plus profond de la nuit. La sueur froide de la crainte

couvre mon corps tremblant.–De quoi ai-je donc peur ? De moi ? Il n'y a ici que moi. Richard aime Richard.–Y a-t-il ici quelque meurtrier ? Non.–Oui, moi. Fuyons donc. Quoi, me fuir moi-même ? Beau projet ! et pourquoi ? De peur que je ne me venge... Quoi ! que je me venge sur moi-même ? Je m'aime... Et pourquoi ? Pour quelque bien que je me sois fait à moi-même ? Oh ! non, hélas ! Je me hais plutôt moi-même, pour les actions haïssables commises par moi. Je suis un misérable... Mais non, je mens, cela n'est pas vrai. Imbécile, parle donc bien de toi... Imbécile, pas de flatterie. Ma conscience a mille langues et chacune répète son histoire, et chaque histoire me déclare un misérable. Le parjure, le parjure au plus haut degré ! Le meurtre, le meurtre féroce, au degré le plus abominable ! Tous les crimes divers, tous commis sous toutes les formes, se pressent en foule au tribunal et crient tous : Coupable ! coupable ! Je tomberai dans le désespoir.–Il n'y a pas une créature qui m'aime ; et si je meurs, pas une âme n'aura pitié de moi... Et pourquoi auraient-ils pitié de moi ? Moi-même je n'en trouve aucune pour moi dans mon coeur. Il m'a semblé que toutes les âmes de ceux que j'ai fait périr étaient venues dans ma tente, et chacune d'elles avait pour demain crié vengeance sur la tête de Richard.

[*Entre* RATCLIFF.]

RATCLIFF
Seigneur ?...

LE ROI RICHARD
Qui est là ?

RATCLIFF
Ratcliff, seigneur, c'est moi. Le coq matineux du village a déjà salué deux fois l'aurore. Vos amis sont debout et se couvrent de leur armure.

LE ROI RICHARD
O Ratcliff, j'ai eu un songe effrayant.–Qu'en penses-tu ? Nos amis seront-ils tous fidèles ?

RATCLIFF
N'en doutez pas, seigneur.

LE ROI RICHARD
Ratcliff, je crains, je crains...

RATCLIFF
Allons, mon bon seigneur, ne vous laissez pas effrayer par des visions.

LE ROI RICHARD
Par l'apôtre saint Paul ! Les ombres que j'ai vues cette nuit ont jeté plus de terreur dans l'âme de Richard que ne pourraient faire dix mille soldats, en chair et en os, armés à toute épreuve, et conduits par l'écervelé Richmond.–Le jour n'est pas encore prêt à paraître. Viens avec moi, je vais faire dans le camp le métier d'écouteur aux portes, pour savoir s'il y en a qui méditent de m'abandonner dans le combat.

[LE ROI RICHARD *sort avec* RATCLIFF.]

(R
[*ichmond s'éveille*] Entrent Oxford et autres.)

LES LORDS
Bonjour, Richmond !

RICHMOND
Je vous demande pardon, milords, et à vous, officiers diligents, de ce que vous surprenez un paresseux dans sa tente.

LES LORDS
Comment avez-vous dormi, milord ?

RICHMOND
Du plus doux sommeil, depuis l'instant de votre départ, milords, et avec les songes les plus favorables qui soient jamais entrés dans la tête d'un homme endormi. J'ai cru voir les âmes de tous ceux que Richard a assassinés, venir à ma tente, et me crier : Victoire ! Je vous proteste que mon coeur est tout réjoui du souvenir d'un si beau songe. A quelle heure du matin sommes-nous, milords ?

LES LORDS
Quatre heures vont sonner.

RICHMOND
Allons, il est temps de s'armer, et de donner les ordres pour le combat.–[*Il s'avance vers les troupes.*] Le temps et la nécessité qui nous pressent ne me permettent pas, mes chers compatriotes, de rien ajouter à ce que je vous ai dit.–Souvenez-vous seulement de ceci.–Dieu et la justice de notre cause combattent pour nous ; les prières des saints et celles

des âmes irritées contre Richard se placent devant nous comme un rempart fort élevé. A l'exception du seul Richard, ceux que nous allons combattre nous souhaitent la victoire, plutôt qu'à celui qui les conduit ; car, qui les conduit ? vous le savez, messieurs ; un tyran sanguinaire, un homicide, élevé par le sang, et qui par le sang seulement a pu se maintenir ; qui, pour parvenir, s'est servi de tous les moyens, et a mis à mort ceux qui lui avaient servi de moyen pour parvenir ; une pierre impure et vile, qui n'est devenue précieuse que par l'éclat du trône d'Angleterre dans lequel il s'est illégitimement enchâssé ; un homme qui a toujours été l'ennemi de Dieu : ainsi, puisque vous combattez un ennemi de Dieu, Dieu, dans sa justice, ne manquera pas de protéger en vous ses soldats. S'il en coûte des efforts pour renverser le tyran, le tyran mort, vous dormez en paix. Si vous combattez les ennemis de votre patrie, la prospérité de votre patrie vous payera de vos travaux ; si vous combattez pour défendre vos femmes, vos femmes vous recevront avec joie en vainqueurs ; si vous délivrez vos enfants du glaive de la tyrannie, les enfants de vos enfants vous en récompenseront dans votre vieillesse. Ainsi, au nom de Dieu et de tous ces droits, déployez vos étendards, et tirez vos épées de bon coeur. Pour moi, si mon entreprise est téméraire, je la payerai de ce corps qui demeurera froid sur la froide surface de la terre ; mais, si je réussis, le dernier de vous tous recueillera sa part des fruits de ma victoire. Trompettes et tambours, sonnez hardiment et gaiement, Dieu et saint George ! Richmond et victoire !

[*Ils sortent.*]

[*Rentrent* LE ROI RICHARD, RATCLIFF, *suite, troupes.*]

LE ROI RICHARD
Que disait Northumberland, au sujet de Richmond [33] ?

RATCLIFF
Qu'il n'a jamais été formé au métier de la guerre.

LE ROI RICHARD
Il disait la vérité.–Et Surrey, que disait-il ?

33. Il ne croyait pas que lord Northumberland combattît pour lui de bon coeur. En effet, Northumberland ne donna point dans le combat.

RATCLIFF
Il disait, en souriant : Tant mieux pour nous.

LE ROI RICHARD
Il avait raison, et cela est vrai en effet.–[*L'horloge sonne.*] Quelle heure est-il ? Donnez-moi un calendrier.–Qui a vu le soleil aujourd'hui ?

RATCLIFF
Je ne l'ai pas aperçu, seigneur.

LE ROI RICHARD
Il dédaigne apparemment de se montrer ; car, d'après le calendrier, il devrait embellir l'orient depuis une heure. Ce jour sera lugubre pour quelqu'un.–Ratcliff ?

RATCLIFF
Seigneur ?

LE ROI RICHARD
Le soleil ne veut point se laisser voir aujourd'hui. Le ciel se noircit et les nuages s'abaissent sur notre camp. Je voudrais que ces gouttes de rosée vinssent de la terre. Point de soleil aujourd'hui ! Eh bien, que m'importe, à moi, plus qu'à Richmond ? Le ciel sinistre pour moi est également sinistre pour lui.

NORFOLK
Aux armes ! aux armes, seigneur ! l'ennemi nous brave dans la plaine.

[*Entre* NORFOLK.]

LE ROI RICHARD
Allons. En mouvement, en mouvement.–Qu'on caparaçonne mon cheval. Allez chercher lord Stanley : dites-lui d'amener ses troupes.–Je veux conduire mon armée dans la plaine, et voici mon ordre de bataille.–Mon avant-garde se déploiera sur une ligne, composée d'un nombre égal de cavalerie et d'infanterie. Nos archers seront placés dans le centre. John, duc de Norfolk, et Thomas, comte de Surrey, auront le commandement de cette infanterie et de cette cavalerie. Eux ainsi placés, nous les suivrons avec le corps de bataille, dont les ailes seront fortifiées par nos meilleurs cavaliers. Après cela, que saint George nous seconde !–Qu'en penses-tu, Norfolk ?

NORFOLK
C'est un très-bon plan, mon guerrier souverain. J'ai trouvé cela ce matin sur ma tente. [*Il lui donne un papier.*]

LE ROI RICHARD
[*lisant*] «Jockey de Norfolk, point trop d'audace ; ton maître Dickon est vendu et acheté.» Invention de l'ennemi.–Allons, messieurs, que chacun se place à son poste, ne laissons pas effrayer nos âmes par de vains songes. La conscience est un mot à l'usage des lâches, et inventé pour tenir le fort en respect ; que la vigueur de nos bras soit notre conscience, nos épées notre loi. En avant, joignons courageusement l'ennemi, jetons-nous dans la mêlée, et si ce n'est au ciel, allons ensemble en enfer.–Que vous dirai-je de plus que ce que je vous ai dit ? Rappelez-vous à qui vous avez affaire. A un ramas de vagabonds, de misérables, de proscrits, l'écume de la Bretagne ; de vils et ignobles paysans, vomis du sein de leur terre surchargée, pour se lancer dans les aventures désespérées, où ils vont trouver une perte certaine. Vous qui dormiez en paix, ils viennent vous arracher au repos ; vous qui avez des terres et le bonheur de posséder de belles femmes, ils veulent taxer les unes, déshonorer les autres. Et qu'est le chef qui les conduit, qu'un pauvre misérable nourri longtemps en Bretagne, aux dépens de notre patrie ? Une vraie soupe au lait, qui n'a jamais de sa vie senti seulement ce qu'on a de froid en enfonçant le pied dans la neige jusque par-dessus la chaussure ! Repoussons à coups de fouet ces bandits sur les mers ; chassons à coups de lanières cette canaille téméraire échappée de la France ; ces mendiants affamés, lassés de vivre, qui, sans le rêve insensé qu'ils ont fait sur cette folle entreprise, gueux comme des rats, se seraient pendus eux-mêmes. Si nous avons à être vaincus, que ce soit du moins par des hommes, et non par ces bâtards de Bretons que nos pères ont battus, insultés, assommés, et dont ils ont perpétué la honte par des ignominies authentiques. Quoi ! ces gens-là prendraient nos terres, coucheraient avec nos femmes, raviraient nos filles ?–Écoutez, j'entends leurs tambours. (On entend les tambours de l'ennemi.) Au combat, gentilshommes anglais ! au combat, brave milice ; tirez, archers, vos flèches à la tête. Enfoncez l'éperon dans les flancs de vos fiers chevaux et galopez dans le sang. Effrayez le firmament des éclats de vos lances. (Entre un messager.) Que dit lord Stanley ? il amènera ses troupes.

LE MESSAGER
Seigneur, il refuse de marcher.

LE ROI RICHARD
Qu'on tranche sur-le-champ la tête à son fils George !

NORFOLK
Mon prince, l'ennemi a passé le marais. Remettez après la bataille à faire mourir George Stanley.

LE ROI RICHARD
Un millier de coeurs grandissent dans mon sein. En avant nos étendards ! Fondons sur l'ennemi ; que notre ancien cri de guerre, beau saint George ! nous inspire la rage de dragons enflammés ! A l'ennemi ! La victoire est sur nos panaches.

[*Ils sortent.*]

Scène IV

[*Une autre partie du champ de bataille.*]

[*Entrent* NORFOLK *avec des troupes ;* CATESBY *vient à lui.*]

CATESBY
Du secours, milord de Norfolk ! Du secours ! du secours ! Le roi a fait des prodiges au-dessus des forces d'un homme. Il brave audacieusement tous les dangers. Son cheval est tué, et il combat à pied, cherchant Richmond jusque dans le sein de la mort. Du secours, cher lord, ou la bataille est perdue !

[*Une alarme. Entrent* LE ROI RICHARD, CATESBY.]

LE ROI RICHARD
Un cheval ! un cheval ! Mon royaume pour un cheval !

CATESBY
Retirez-vous, seigneur, et je vous ferai trouver un cheval !

LE ROI RICHARD
Lâche, j'ai joué ma vie sur un coup de dés, j'en veux courir les risques.– Je crois en vérité qu'il y a six Richmond sur le champ de bataille ; j'en

ai déjà tué cinq pour celui que je cherche ! Un cheval ! un cheval ! mon royaume pour mon cheval !

[*Ils sortent.*]

[*Alarmes. Entrent* LE ROI RICHARD *et* RICHMOND *; ils sortent en combattant. Retraite et fanfares. Entrent ensuite* RICHMOND, STANLEY *apportant la couronne ; plusieurs autres* LORDS *et des troupes.*]

RICHMOND
Louange à Dieu, et à vos armes, victorieux amis ! La journée est à nous ; ce chien sanguinaire est mort.

STANLEY
Vaillant Richmond, tu as bien rempli ton rôle. Tiens, j'ai arraché, pour en orner ta tête, du front inanimé de ce misérable couvert de sang, la couronne qu'il a si longtemps usurpée. Porte-la, possède-la et connais-en tout le prix.

RICHMOND
Grand Dieu du ciel, je dis amen à tout cela.–Mais, avant tout dites-moi, le jeune George Stanley est-il vivant ?

STANLEY
Oui, milord ; il est sain et sauf à Leicester, où nous pouvons, si vous voulez, nous retirer à présent.

RICHMOND
Quels hommes de marque ont péri dans l'autre armée ?

STANLEY
John, duc de Norfolk, Walter, lord Ferrers, sir Robert Brakenbury et sir William Brandon.

RICHMOND
Qu'on les enterre avec les honneurs dus à leur naissance.–Qu'on proclame le pardon pour les soldats fugitifs qui reviendront se soumettre à nous, et ensuite, comme nous en avons pris l'engagement sacré, nous réunirons enfin la rose blanche et la rose rouge.–Puisse le ciel si longtemps irrité de leurs haines, sourire à la beauté de leur union ! Quel est le traître qui pourrait m'entendre, et ne pas dire amen ? Longtemps

l'Angleterre en délire s'est déchirée elle-même ; le frère a versé aveuglément le sang de son frère ; le père dans son emportement massacrait son fils, et le fils était forcé de devenir l'assassin de son père, tous divisés par les détestables divisions d'York et de Lancastre. O qu'aujourd'hui enfin, Richmond et Élisabeth, légitimes héritiers des deux maisons royales, s'unissent ensemble de l'aveu de l'Éternel ! Et que leurs successeurs (grand Dieu ! si c'est ta volonté) donnent aux générations à venir le riche présent de la paix au doux visage, de la riante abondance, et des beaux jours de la prospérité ! fais tomber, ô Dieu bienfaisant, l'épée des traîtres qui voudraient ramener ces jours meurtriers, et faire verser à la pauvre Angleterre des ruisseaux de larmes sanglantes. Qu'ils ne vivent pas pour jouir de la prospérité de leur patrie, ceux qui voudraient par la trahison déchirer ce beau pays ; enfin les plaies de la guerre civile sont fermées, et la paix revit. Puisse-t-elle vivre longtemps ! ô Dieu, dis-nous amen.

[*Tous sortent.*]

This offline edition was generated from the canonical TEI text.

bookstacks.org